ŒUVRES DE M. DE FLORIAN ... TOME PREMIER [-HUITIEME]: THÉATRE

Jean Pierre Claris : de Florian

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE FLORIAN.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire, rue et maison des Mathurins Saint-Jacques.

Et chez LEBOUR, Libraire, Palais du Tribunat, aux Galeries vitrées.

B°12. 3. 21.

Digitized by Google

Digitized by Google

Je le tiens donc et j'ai trompé le plus fourbe des hommes !

C. P. Moreau inv. — P. De Launay Sculp.

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

NOUVELLE EDITION,

ORNÉE de *figures* et augmentée de la Vie de l'Auteur, de GUILLAUME TELL, et autres ouvrages inédits.

TOME TROISIÈME.

THÉATRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE F. DUFART, LIBRAIRE.

M. DCCCV.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

En donnant au public le recueil de mes comédies, je me garderai bien de le faire précéder de réflexions sur la comédie. Ce seroit d'abord risquer d'ennuyer, péril qu'on ne peut assez craindre; ensuite je serois sûr de me nuire: car de deux choses l'une; ou je prouverois que je suis un ignorant, et personne ne gagneroit à cette découverte; ou je me montrerois fort instruit, et l'on m'en trouveroit plus coupable d'avoir fait des pièces si imparfaites, en sachant si bien comment on les fait bonnes. Je ne veux donc parler ici que du genre que j'ai adopté, dire les motifs de cette adoption, et relever les fautes que je n'ai pas évitées.

Pour pouvoir définir ce genre, il faut dire un mot des autres; il faut répéter, ce que l'on sait déjà, que la comédie

Digitized by Google

de caractère est sans contredit le plus beau, le plus utile, le plus difficile de tous les drames. Quel travail que celui d'étudier jusqu'aux plus petits traits de l'homme qu'on veut peindre, de fouiller dans les replis de son cœur, d'y surprendre ses sentimens les plus cachés, et d'imaginer ensuite des situations où, dans l'espace de deux heures, tous ces traits, tous ces sentimens soient développés, en amusant, en intéressant toujours deux mille personnes rassemblées au hasard, et très-indifférentes à l'affaire dont il s'agit ! Un tel ouvrage, quand il est parfait, me semble le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Mais ce chef-d'œuvre, en tous les temps si difficile, l'est peut-être aujourd'hui plus que jamais. Quand il naîtroit un second Molière, merveille que la nature ne produira plus vraisemblablement, pourroit-il se flatter d'égaler le premier? Trouveroit-il des sujets tels que *le Misanthrope, le Tartuffe, l'Avare*?

Digitized by Google

je ne le crois pas. Les caractères qui restent à traiter me semblent petits auprès de ces grands modèles. Je juge du moins qu'ils doivent être peu saillans, par la peine qu'on a de leur trouver même un nom.

On pourroit donc penser qu'il ne reste guère à peindre que des demi-caractères; encore les modèles en sont-ils rares. C'est dans le monde qu'il faut les chercher; et j'ai cru remarquer que dans le monde on se ressembloit un peu. Le grand précepte, *Il faut être comme les autres*, qui fait la base de nos éducations, met une assez grande conformité dans les mœurs, dans les actions, dans le langage de ceux qui composent la société. Chaque âge, chaque état a ses idées, son ton, ses manières convenues : on les prend sans s'en apercevoir; on les garde par paresse, souvent par respect humain; et les formules, les devoirs d'usage, l'obligation de parler lorsque l'on ne voudroit rien dire, l'habitude

Digitized by Google

de traiter comme des amis ceux dont on ne se soucie guère, enfin la monotonie de la politesse, si l'on peut s'exprimer ainsi, éteignent le naturel et font disparoître les nuances des caractères. Tout n'en est peut-être que mieux; et il faut bien que cela soit, puisque l'on a l'air si heureux dans le monde. Je ne prétends point m'ériger en censeur, je veux dire seulement que j'ai trouvé un peu de ressemblance entre ce monde bruyant et le bal de l'opéra. C'est assurément un lieu enchanteur, on y fait infiniment d'esprit, on y voit de très-jolis masques; mais un peintre seroit peut-être embarrassé d'y trouver une physionomie.

D'après ces réflexions, bonnes ou mauvaises, et auxquelles je n'attache aucune prétention, j'aurois renoncé à la comédie de caractère, quand bien même j'en aurois eu le talent : car le talent ne suffit pas; c'est du sujet que dépend le sort d'une pièce. Si cela n'étoit pas vrai,

Digitized by Google

nos grands-hommes n'auroient fait que des chefs-d'œuvre.

Peut-être aussi, et je le croirois bien, mon impuissance m'a-t-elle rendu ces raisons meilleures. J'en conviendrai volontiers à chaque bonne comédie de caractère que l'on nous donnera; mais, en attendant, je croirai qu'à moins de se sentir un talent très-supérieur, on fera mieux de traiter la comédie de sentiment ou la comédie d'intrigue.

J'entends par la comédie de sentiment, celle que La Chaussée fera vivre à jamais, malgré les épigrammes de ses critiques; celle qui met sous les yeux du spectateur des personnages vertueux et persécutés; une situation attachante, où la passion combat le devoir, où l'honneur triomphe de l'intérêt; celle enfin qui sait nous instruire sans nous ennuyer, nous attendrir sans nous attrister, et qui fait couler ces douces larmes, le premier besoin d'un cœur sensible.

Digitized by Google

La comédie d'intrigue, qui porte sur la même base que la comédie de sentiment, l'intérêt, emploie des moyens tout différens. Un vieillard amoureux, un rival ridicule, des valets adroits, des dangers sans cesse renaissans, des ressources toujours imprévues, des méprises enfin, moyen le plus sûr de tous au théâtre; voilà par quels ressorts elle attache, égaie le spectateur, l'amuse assez pour l'intéresser, et le fait rire des malheurs qui peuvent lui arriver le lendemain.

Ces deux genres me semblent inépuisables. Avec de l'esprit et de la sensibilité, on trouvera souvent des intérêts nouveaux, des situations piquantes. Les vices, les travers, sont bornés; mais les passions, et heureusement les vertus, nous offrent un champ immense.

La réunion des deux genres dont je viens de parler feroit sans doute un bon ouvrage : malheureusement cette réunion est extrêmement difficile. Presque toujours le comique nuit à l'intérêt, et l'in-

Digitized by Google

térêt exclut le comique. J'ai cru pourtant qu'il n'étoit pas impossible de les allier. J'ai pensé que le sentiment et la plaisanterie pouvoient tellement être unis, qu'ils fussent quelquefois confondus, que le spectateur s'égayât et s'attendrît en même temps, qu'il fût également ému par l'intérêt de l'action et réjoui par le comique de l'acteur; en un mot, que le même personnage fît pleurer et rire à la fois. Pour cela j'avois besoin d'Arlequin (1).

---

(1) Ce personnage, qui paroît avoir été connu des anciens, a été l'objet des recherches de plusieurs auteurs. L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'il fut dans son origine un esclave africain. Son visage noir et sa tête rasée semblent l'indiquer. Quant à son habit de trois couleurs, ce que j'ai pu découvrir, sinon de plus authentique, au moins de plus agréable, le voici :

Un pauvre petit nègre orphelin, abandonné près de Bergame, ne trouva d'amis et de protecteurs que dans trois enfans de son âge qui jouoient hors de la ville. Ils eurent pitié du malheureux étranger, commencèrent par lui donner leur pain, et

Digitized by Google

Ce caractère est le seul peut-être qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours simple et bon, toujours facile à tromper, croit ce qu'on lui dit, fait ce que l'on veut, et vient se mettre de moitié dans les piéges qu'on veut lui tendre : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'appaise, s'afflige, se con-

---

le voyant presque nu, ils résolurent de l'habiller. Mais ils n'avoient point d'argent. Heureusement chacun d'eux étoit le fils d'un marchand de drap. Sans s'être donné le mot, les trois petits bienfaiteurs volèrent, le même jour, dans la boutique de leur père, une demi-aune de drap pour vêtir leur jeune ami. Ces trois demi-aunes se trouvèrent de différentes couleurs. Malgré cet inconvénient, on se hâta de les coudre ensemble du mieux qu'on put.

L'habit fut assez mal taillé; mais il parut à tous fort joli. On voulut même donner une épée à celui qu'on trouvoit si bien mis : un morceau de bois fit l'affaire. Alors on crut pouvoir présenter le petit étranger dans la ville. Arlequin s'y établit, et la reconnoissance lui fit un devoir de porter toujours cet habit qui lui rappeloit un bienfait si aimable.

Digitized by Google

sole dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant rien moins qu'un bouffon ; ce n'est pas non plus un personnage sérieux : c'est un grand enfant ; il en a les graces, la douceur, l'ingénuité : et les enfans sont si aimables, si attrayans, si attachans, que j'ai cru mon succès certain si je pouvois donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme.

Delisle et Marivaux en avoient déjà tiré un grand parti. Le premier a fait de son Arlequin un philosophe de la nature, misanthrope gai, cynique décent, qui voit les objets comme ils sont, les montre comme il les voit, s'exprime avec énergie, et fait rire en raisonnant juste.

Marivaux, ce grand anatomiste du cœur humain, qui, pour avoir voulu tout dire, n'a pas toujours dit ce qu'il falloit, Marivaux a fait des Arlequins moins naturels, moins philosophes que ceux de Delisle, mais plus délicats, plus

Digitized by Google

aimables, et qui, à force d'esprit, rencontrent quelquefois la naïveté.

Je n'ai voulu copier ni Marivaux ni Delisle. Cela ne m'auroit pas été facile : l'un avoit plus de finesse, l'autre plus de profondeur que moi. J'ai voulu peindre un Arlequin bon, doux, ingénu, simple sans être bête, parlant purement et exprimant avec naïveté les sentimens d'un cœur très-tendre. Une fois ce caractère établi, non d'après les auteurs qui s'en étoient servis avant moi, mais d'après mes idées particulières, j'ai cherché des intrigues qui pussent m'aider à le développer. J'étois presque sûr que mon héros étoit intéressant; son masque et son habit le rendoient comique : il ne falloit plus que trouver des situations attachantes, et je devois faire rire et pleurer. Il reste à savoir si j'y suis parvenu.

Lorsque j'osai risquer pour la première fois au théâtre l'Arlequin que je m'étois créé, il y avoit plus de vingt

Digitized by Google

ans que la comédie italienne avoit abandonné les pièces de Marivaux et de Delisle pour des canevas italiens que les acteurs remplissoient à leur gré. J'essayai de rappeler un genre oublié. Je fis représenter par des acteurs italiens une pièce toute française, LES DEUX BILLETS. Elle réussit, quoiqu'elle ne fût pas jouée par le célèbre Carlin, acteur à jamais recommandable par ses graces, par son naturel, et à qui peut-être il n'a manqué que de la mémoire pour être le premier des acteurs comiques.

D'après ce succès qui m'encouragea, d'après une chute qui m'éclaira (1), je voulus donner à mes comédies un but de morale et d'utilité. Cette idée n'avoit rien de neuf; car toutes les bonnes comédies sont ou doivent être morales. Mais, avec le personnage que j'avois choisi, je ne pouvois pas développer de

(1) Arlequin roi, dame et valet, tombé le 5 novembre 1779, et jeté au feu le 6 du même mois.

Digitized by Google

grands sujets, ni prétendre à corriger les hommes en attaquant de grands vices: j'essayai du moins de les exciter à la vertu, en leur rappelant combien elle est aimable, combien elle donne de vrais plaisirs. Je voulus sur-tout présenter le tableau de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur: car ce ne sont pas, ce me semble, les grands préceptes de la morale et de la philosophie que l'on trouve à mettre en pratique le plus souvent. On est rarement dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, son repos, sa fortune, sa vie; mais on est obligé à tous les instans d'être un bon fils, un bon époux, un bon père.

Voilà les modèles que je résolus de tracer. J'avois déjà peint le désintéressement du véritable amour; je tentai de peindre le bonheur de deux époux bien unis, et de prouver qu'il ne faut jamais soupçonner un cœur que l'on connoît

Digitized by Google

vertueux. Je voulus ensuite esquisser le tableau d'un père qui adore sa fille, et qui voit sa tendresse récompensée par la confiance la plus entière ; celui d'une mère sage qui se sacrifie elle-même pour rendre sa fille au bonheur ; enfin celui d'un fils vertueux et sensible qui immole sa passion à sa mère.

Tels sont les sujets des DEUX BILLETS, du BON MÉNAGE, du BON PÈRE, de LA BONNE MÈRE, et du BON FILS. Les trois premières pièces forment, pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressans : ceux d'amant, d'époux et de père. En lui conservant toujours son caractère original, je l'ai fait parler différemment dans ces trois comédies, parce que ses affections et son âge sont différens.

Dans LES DEUX BILLETS, Arlequin est très-jeune et amoureux. Il a plus d'esprit que dans les deux autres pièces, par la raison qu'il est amoureux, et que

Digitized by Google

l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent jamais qu'ils ont de l'esprit. Quant à sa façon d'aimer, elle est peinte dans la pièce. Le succès qu'elle a eu ne m'a point aveuglé sur le défaut du dénouement. Le billet de loterie devroit rentrer dans les mains de son vrai maître par un moyen plus ingénieux que celui dont se sert Argentine : je le sais, et j'avoue en toute humilité que je n'ai pu en trouver un autre.

Dans LE BON MÉNAGE, Arlequin est marié depuis long-temps. Il adore sa femme ; mais cet amour, le meilleur de tous, fondé sur l'estime et la confiance, doit être aussi tendre et moins galant que celui des DEUX BILLETS. Aussi ai-je fait mes efforts pour exprimer cette nuance, pour rendre le dialogue plus simple et plus naturel. Arlequin joue avec ses enfans, et cause avec sa femme ; l'esprit n'a rien à faire là. Deux époux

Digitized by Google

bien unis, bien sûrs l'un de l'autre, ne font pas des madrigaux; ils sont mutuellement, et sans avoir besoin de s'en avertir, l'objet constant de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées : mais ils ne parlent point d'amour, cela va sans dire; ils s'aiment, puisqu'ils existent.

Quelques personnes ont trouvé mauvais qu'Arlequin pardonnât à sa femme avant qu'elle ait prouvé son innocence. Si c'est un défaut, on doit d'autant plus me le reprocher, que c'est pour ce défaut-là que j'ai fait la pièce.

Le bon Père est écrit d'un style plus élevé que celui des deux autres comédies; j'ai peut-être à m'en justifier. Arlequin est devenu riche; il vit à Paris dans la bonne compagnie : un homme de condition veut épouser sa fille; il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. Il n'a plus son habit, il n'a que son masque : j'ai tâché de ne lui conserver de son ancien lan-

Digitized by Google

gage qu'en proportion de ce qui lui restoit d'Arlequin.

Le grand défaut de ce petit ouvrage, c'est qu'Arlequin ne fasse point d'action principale qui caractérise précisément LE BON PÈRE. Il pourroit s'appeler tout aussi bien L'HONNÊTE HOMME; et le dénouement justifieroit mieux ce dernier titre. J'en conviens; et j'ai réparé, autant qu'il étoit en moi, cette faute en multipliant les détails de tendresse paternelle, en représentant un père toujours occupé de sa fille, ne parlant que de sa fille, ne pouvant être heureux que du bonheur de sa fille. Je n'ose pas ajouter qu'un grand sacrifice, un beau trait d'amour paternel, est peut-être moins difficile, et caractérise moins un BON PÈRE, que cette habitude continuelle de sollicitude et de tendresse.

Le rôle d'Arlequin dans LA BONNE MÈRE est bien moins considérable que ceux dont je viens de parler. J'ai craint qu'il n'attirât trop l'attention qui doit

se

Digitized by Google

se porter sur la bonne mère. J'ai été un peu gêné dans les détails de tendresse que j'ai donnés à cette bonne mère, parce que j'avois déjà fait le bon père, et que la ressemblance des deux caractères en devoit mettre nécessairement dans l'expression de leurs sentimens. Aussi ai-je bien senti que Mathurine n'a pas, dans ses scènes avec Lucette, autant d'amour, de douceur, d'épanchemens tendres, que le bon père avec Nisida. Cette imperfection est peut-être rachetée par la belle action de Mathurine, de sorte qu'elle ne fait qu'agir, et le bon père ne fait que parler. Chacun des deux ouvrages a son défaut, que l'on verra bien sans que je le dise; mais j'aime mieux le dire le premier.

Dans LE BON FILS, il n'y a point d'Arlequin, parce que la situation du bon fils, obligé de choisir entre sa mère et sa maîtresse, forcé de sacrifier l'une à l'autre, semble exclure de son rôle toute espèce de comique. Non-seulement il ne

faut pas que le bon fils rie, mais il ne faut pas qu'il fasse rire un moment. L'intérêt est, ce me semble, trop vif, trop important, pour admettre le moindre comique. Dès-lors il est nécessaire de bannir toute idée d'Arlequin, qui, dans quelque situation qu'on le place, doit toujours au moins faire sourire.

J'avoue que le grand défaut du BON FILS est ce manque de comique : j'ai tâché d'y suppléer par le rôle de Thibaut. J'avoue encore que je me suis consolé d'avoir fait, sans Arlequin, une comédie en trois actes, où j'ai présenté un modèle de la première vertu que l'on met en usage dans le monde. J'y ai trouvé le plaisir de rassurer quelques personnes qui, me voyant toujours faire des pièces avec un Arlequin, craignoient (par amitié pour moi) que je ne pusse jamais faire autre chose. Un intérêt si tendre méritoit bien que je prisse la peine de leur offrir une comédie sans Arlequin. J'aurois eu d'autant plus mauvaise grace à

Digitized by Google

me refuser à cette complaisance, que LE BON FILS est de tous mes ouvrages celui qui m'a le moins coûté.

Afin de compléter ce petit cours de morale, j'ai voulu faire une pièce pour des enfans. J'ai pris mon sujet dans M. Gessner; et le nom de cet aimable auteur m'a rendu ce sujet plus cher que si je l'avois inventé. J'ai eu grand soin de faire imprimer à la tête de ma pastorale la charmante idylle qui me l'a fournie. J'ai été fier de mêler dans mes ouvrages un ouvrage du chantre d'Abel. Il m'a semblé que cette idylle porteroit bonheur à mon recueil, et qu'une simple fleur du jardin de M. Gessner suffiroit pour parfumer tout mon bouquet.

J'ai encore eu un autre espoir. Je me suis flatté que dans ces familles bien unies que j'ai toujours en vue lorsque je travaille, les enfans de la maison joueroient MYRTIL ET CHLOÉ à la fête de leur mère, à la convalescence de leur père. Cette idée m'a réjoui, parce que

Digitized by Google

j'aime les enfans et les fêtes de familles. Je suis sûr d'avance que le jeu de ces aimables acteurs, la circonstance, l'émotion d'un cœur paternel, effaceront tous les défauts de mon petit ouvrage; et la certitude qu'il fera couler des larmes a suffi pour m'attacher à cette bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'être examinée.

La ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avoit toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne pièce des deux Arlequins, de Le Noble, m'encourageoit à la faire; mais les Ménechmes m'effrayoient. Je pris le parti de réduire ma comédie en un acte, pour éviter les situations qui se trouvent dans les Ménechmes. J'observai scrupuleusement de couper toutes les scènes qui pouvoient ressembler à celles de Regnard, et cela n'a pas empêché de dire que j'avois copié les Ménechmes.

Ce n'est point là le défaut de cette petite comédie, qui pèche plutôt par le

Digitized by Google

manque d'intrigue. Comme ce reproche est grave, je ne veux point en trop parler. D'ailleurs, de toutes mes pièces, c'est celle des JUMEAUX DE BERGAME qui a le plus réussi ; et je n'ai garde d'appeler du jugement du public.

JEANNOT ET COLIN fut un de mes premiers ouvrages. Si je le faisois aujourd'hui, ce ne seroit point Colin et Colette qui paroîtroient les premiers pour annoncer Jeannot ; ce seroit au contraire Jeannot qui annonceroit Colin et Colette, parce que ces derniers sont les plus intéressans, et que leur arrivée, qui ne fait point d'effet, puisqu'on ne les connoît pas, en feroit beaucoup si l'on avoit parlé d'eux. J'amenerois sur la scène tous les personnages, tous les tableaux dont ce sujet est susceptible. J'essaierois de peindre les faux amis, les flatteurs, les parvenus ; enfin je suivrois mieux le conte dont je me suis trop écarté. Mais, dans le temps où j'ai fait cette pièce, je n'y voyois que Colin et

Digitized by Google

j'aime les enfans et les fêtes de familles. Je suis sûr d'avance que le jeu de ces aimables acteurs, la circonstance, l'émotion d'un cœur paternel, effaceront tous les défauts de mon petit ouvrage; et la certitude qu'il fera couler des larmes a suffi pour m'attacher à cette bagatelle, qui ne vaut pas la peine d'être examinée.

La ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avoit toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne pièce des deux Arlequins, de Le Noble, m'encourageoit à la faire; mais les Ménechmes m'effrayoient. Je pris le parti de réduire ma comédie en un acte, pour éviter les situations qui se trouvent dans les Ménechmes. J'observai scrupuleusement de couper toutes les scènes qui pouvoient ressembler à celles de Regnard, et cela n'a pas empêché de dire que j'avois copié les Ménechmes.

Ce n'est point là le défaut de cette petite comédie, qui pèche plutôt par le

Digitized by Google

manque d'intrigue. Comme ce reproche est grave, je ne veux point en trop parler. D'ailleurs, de toutes mes pièces, c'est celle des JUMEAUX DE BERGAME qui a le plus réussi ; et je n'ai garde d'appeler du jugement du public.

JEANNOT ET COLIN fut un de mes premiers ouvrages. Si je le faisois aujourd'hui, ce ne seroit point Colin et Colette qui paroîtroient les premiers pour annoncer Jeannot ; ce seroit au contraire Jeannot qui annonceroit Colin et Colette, parce que ces derniers sont les plus intéressans, et que leur arrivée, qui ne fait point d'effet, puisqu'on ne les connoît pas, en feroit beaucoup si l'on avoit parlé d'eux. J'amenerois sur la scène tous les personnages, tous les tableaux dont ce sujet est susceptible. J'essaierois de peindre les faux amis, les flatteurs, les parvenus ; enfin je suivrois mieux le conte dont je me suis trop écarté. Mais, dans le temps où j'ai fait cette pièce, je n'y voyois que Colin et

Digitized by Google

Colette ; je regardois comme inutiles toutes les scènes où je ne parlerois pas d'amour ou d'amitié. Au lieu d'une bonne comédie, qu'un homme plus instruit que moi auroit faite, je ne voulois écrire qu'un petit drame touchant. Heureusement je pleurois en travaillant ; quelques spectateurs ont pleuré à la représentation ; et ma pièce a été sauvée. L'attachement qu'on a toujours pour ses premiers essais m'a empêché d'y retoucher. Je n'en applaudirois pas moins à celui qui traiteroit ce sujet d'une manière plus digne du conte.

J'ai voulu faire un mélodrame ; et je crois avoir bien choisi le sujet d'Héro et Léandre. Ovide m'a fourni plusieurs traits ; c'est le seul mérite de cette bagatelle.

Je ne détaillerai point les défauts du Baiser, et de Blanche et Vermeille, parce qu'on leur en a trouvé beaucoup. La féerie et la pastorale ne sont plus de mode; et l'on a raison de rejeter un genre

Digitized by Google

trop éloigné de la nature. Plus j'ai senti le défaut de ce genre, plus je me suis attaché à le soutenir par le style. Le temps et le travail n'y ont pas été épargnés : ces deux pièces n'en sont peut-être pas meilleures; mais je les joins à ce recueil, parce que l'enfant que l'on chérit le mieux est toujours celui qui a pensé mourir.

Les ouvrages dont je viens de parler composent tout mon petit théâtre. Le rôle d'Arlequin le rend plus difficile qu'un autre à représenter dans les provinces, où presque toutes les troupes manquent d'Arlequin. Quoique ce rôle perde beaucoup sans l'habit et sans le masque, on peut cependant le remplacer par un Lubin semblable à celui de la SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR. C'est à-peu-près le même caractère; et l'épreuve en a été faite en plusieurs villes, où tous mes Arlequins ont été joués avec succès par des Lubins. On auroit encore moins de peine à faire du Bon Père un

bourgeois qui s'appelleroit M. Mondor.

C'est à ce court recueil que je borne ma carrière dramatique : je la trouve trop difficile pour mon foible talent. J'ai fait de mon mieux ; je n'ai pas trop bien fait ; c'est une raison de plus pour me reposer. Je me suis hasardé sur une mer orageuse avec une petite nacelle ; c'étoit une imprudence. Heureusement ma nacelle, après deux ou trois coups de vent, est rentrée saine et sauve dans le port ; j'en remercie le ciel, et je n'ai rien de mieux à faire que d'offrir mon petit bateau en action de grace au dieu qui m'a sauvé ; ce dieu est le public, ce recueil est ma nacelle.

Digitized by Google

LES
DEUX BILLETS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le mardi 9 février 1779.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine.

ARGENTINE.

SCAPIN, rival d'Arlequin.

La Scène est à Paris, dans une place publique, où l'on voit la maison d'Argentine.

Digitized by Google

LES
DEUX BILLETS,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *seul, un billet à la main.*

Voici la première fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur! elle m'aime. J'en suis sûr, à présent; elle l'a dit, elle l'a écrit; et Argentine ne peut pas mentir. Elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon ami, ton ri- » val ne doit te donner aucune inquiétude. » Je t'aime. » Je t'aime!... Je n'ose pas bai- ser ce mot-là, de peur de l'effacer. (*Il continue de lire.* « Mon cœur est à toi pour tou- » jours; tu auras ma main quand tu vou- » dras. » Quand je voudrai! Je ne fais que le vouloir depuis que je la connois. Ma chère lettre! ma bonne lettre! (*Il la baise.*) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin

Digitized by Google

m'offusquoit. Il fait semblant d'aimer mon Argentine; et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là. Allons la remercier, et prendre jour pour notre mariage. Ah! comme il fera beau ce jour-là! (*Il va et revient.*) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine : Argentine a du bien; je n'ai rien, moi : je voudrois être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté, et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque tout est égal, et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche : tous les mois je mets mes gages à la loterie; mes numéro restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci; les voilà (*Il tire un billet de loterie*) : 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là; s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chère Argentine; s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéro, nous verrons s'il en sortira un. En attendant, allons trouver Argentine.... Mais voici Scapin, cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (*Arlequin met ses deux billets dans la même poche.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Serviteur, monsieur.

SCAPIN.

Comment, monsieur! Tu me parles toujours comme si tu étois fâché. Je ne te ressemble pas, moi; et....

ARLEQUIN.

Oh! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guère.

SCAPIN.

Mais tu n'y penses pas, mon ami : parce que nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions? Une femme ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se brouillent.

ARLEQUIN.

D'abord, pour que deux honnêtes gens

Digitized by Google

puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens, et....

SCAPIN.

Ah! monsieur Arlequin....

ARLEQUIN.

Monsieur Arlequin ne vous aime pas; je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de desirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plutôt que moi; car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire; au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse; je voudrois vous savoir loin d'ici.

SCAPIN.

Mon cher Arlequin, il faut pourtant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute; mais il y a des gens courageux que cela n'effraie pas. Il faudroit bien prendre ton parti, si Argentine ne rendoit pas justice à ton mérite.

ARLEQUIN.

Je le prendrai, soyez tranquille. Bonsoir.

SCAPIN.

Où vas-tu donc?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je vais voir tirer la loterie.

SCAPIN.

Elle est tirée, il y a plus d'une demi-heure. J'ai la liste dans ma poche; voici les numéro : 7, 20, 48, 12, 19.

ARLEQUIN.

Que dis-tu? Attends. (*Il tire son billet de loterie.*) 7 en est-il?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

19 aussi?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Et 48 aussi?

SCAPIN.

48 aussi.

ARLEQUIN.

Ah! tu badines?

SCAPIN.

Non, ma foi; regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Ma fortune est faite, mon terne est venu.

Digitized by Google

Que d'argent je vais avoir! C'est bon, mon mariage sera tout d'amour.

SCAPIN.

Comment! (*Il regarde le billet d'Arlequin.*) Il a, ma foi, raison. Ce drôle-là est bien heureux.

ARLEQUIN.

Il y avoit long-temps que je guettois ce terne-là; je suis sûr que j'ai passé près de lui plus de trente fois : à la fin, je l'ai attrapé. (*Il remet son billet dans la même poche.*)

SCAPIN, *à part.*

Si je pouvois accrocher ce billet-là!

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me faire payer; car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

SCAPIN.

Attends donc; tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer.

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Écoute : je vais t'indiquer où demeure celui qui paye. (*Pendant tout le reste de la scène,*

Scapin

Digitized by Google

Scapin cherche à voler le billet d'Arlequin, et celui-ci le dérange toujours.) Tu sais bien où est le Luxembourg?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Eh bien! c'est là que l'on paye.

ARLEQUIN.

Au Luxembourg?

SCAPIN.

Oui.... C'est-à-dire.... Non.... Avant d'y entrer, à droite tu verras une porte cochère... Tiens... voilà le Luxembourg, là... à droite, il y a une porte cochère.... jaune.

ARLEQUIN.

Une porte jaune?

SCAPIN, *vîte.*

Oui; tu la reconnoîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec un pied de biche; tu sonnes: vient un domestique: Je demande à parler à M. le directeur. Donnez-vous la peine d'entrer. On te mène à son bureau, tu lui montres ton billet. Vîte de l'argent à monsieur, trente sacs

Digitized by Google

de mille francs. Les voilà, monsieur. Voulez-vous bien vous donner la peine de regarder si le compte y est? On peut se tromper; voyez, voyez.... (*Arlequin se baisse et regarde par terre, Scapin vole le billet.*) On te prend ton billet, et tout est fini.

ARLEQUIN.

Oh! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, trente sacs de mille francs, voyez si le compte y est..... C'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi! sans toi j'aurois été bien embarrassé; je te remercie.

SCAPIN.

Il n'y a pas de quoi. Bonsoir, mon ami; n'oublie pas la porte jaune.

ARLEQUIN.

Oh! je la trouverai bien. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

SCAPIN, *seul.*

Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y auroit que ces imbécilles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes: j'ai mis cent fois à

Digitized by Google

la loterie, jamais je n'ai pu attraper un lot; voici le premier. De quel bureau est-il? (*Il déplie le billet.*) Ah ciel! je me suis trompé: il faut être bien malheureux! comment! je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné! celui-ci n'est plus qu'une lettre. (*Il lit.*) « Sois tranquille, » mon bon ami, ton rival ne doit te donner » aucune inquiétude. Je t'aime; mon cœur » est à toi pour toujours: tu auras ma main » quand tu voudras. » Voilà qui est clair: ce billet est d'Argentine. Ah! il aura sa main quand il voudra! Cela n'est pas si sûr: je vais tirer parti de ma gaucherie; et puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (*Il frappe à la porte d'Argentine.*) Mademoiselle Argentine.

SCÈNE IV.

ARGENTINE, SCAPIN.

ARGENTINE.

Ah! c'est vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Oui, mademoiselle, toujours le même....

Digitized by Google

ARGENTINE.

Tant pis pour vous.

SCAPIN.

Toujours malheureux, et ne vous en adorant pas moins.

ARGENTINE.

Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAPIN.

Je ne le sais que trop, mademoiselle, et j'en suis d'autant plus affligé que ce sort-là n'est pas commun à tous vos amans. Il en est un que votre cœur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENTINE.

Comment! que voulez-vous dire ? Monsieur Scapin, vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire; il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAPIN.

Pardon, mademoiselle, je voulois vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchans prétendent que vous avez écrite à monsieur Arlequin. Je l'ai, cette lettre: je vous la rapportois ; mais je me garderai bien de rien dire, puisque ce seroit manquer au respect que je vous dois.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Vous me la rapportez? Ah ! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie : s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien....

SCAPIN.

Sûrement je vous aime, et j'espère qu'aujourd'hui vous reconnoîtrez vos injustices à mon égard. Vous connoissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près ? Monsieur Arlequin en est amoureux ; et pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENTINE.

Ah ciel!

SCAPIN.

Mademoiselle Violette, qui ne vous aime pas, parce qu'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-Royal, j'ai entendu des éclats de rire, et j'ai vu du monde attroupé ; c'étoient M. Mezzetin, M. Trivelin, M. Pascariel, qui se passoient votre billet. L'un faisoit une épigramme ; l'autre disoit un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colère ; vous me le pardonnerez bien : je m'en

Digitized by Google

suis pris à tous les trois, sur-tout à Trivelin, qui étoit le possesseur du billet; je l'ai menacé, il a eu peur, et me l'a rendu. Je vous le rapportois; et, pour prix de mon zèle, vous savez la manière dont vous m'avez reçu.

ARGENTINE.

Je n'ose vous faire des excuses, ni vous remercier : j'ai trop à rougir de ce que je vous dois et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAPIN.

Mademoiselle, le bonheur de ma vie auroit été de devoir votre cœur à vous-même, et non pas au desir de vous venger: mais je suis trop amoureux pour être si délicat; et je serai encore le plus heureux des hommes, si la perfidie d'Arlequin...

ARGENTINE.

Ah! ne me parlez pas de lui; son nom seul me met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté... Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyois si bien le connoître... Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours pour le haïr davantage.

SCAPIN.

Contenez-vous, car je l'entends.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Je ne veux pas le voir.

SCAPIN.

Au contraire, restez pour le bien humilier et le punir comme il le mérite.

ARGENTINE.

Jamais je n'y parviendrai.

SCÈNE V.

ARGENTINE, SCAPIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *sans voir Argentine.*

Le diable t'emporte avec ta porte jaune! J'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pu trouver un directeur. Viens me conduire toi-même... (*Il aperçoit Argentine.*) Ah! vous voilà! Que j'en suis bien aise! Je suis déjà venu vous chercher; en m'en allant je vous cherchois encore; par-tout je vous cherche toujours. J'ai tant de choses à vous dire! Mais, quand je vous vois, je ne m'en souviens plus; quand je suis loin de vous, elles reviennent si vîte, que cela m'étouffe: je crois que je n'aurai qu'un moyen pour m'en souvenir, c'est

Digitized by Google

de vous regarder les yeux fermés ; car autrement il m'est impossible de penser à autre chose qu'à vous voir. (*Argentine ne répond rien. Arlequin, après un silence, se retourne vers Scapin.*) Va-t'en, toi ; tu nous gênes.

ARGENTINE.

Non, il peut rester ; il ne me gênera pas.

SCAPIN.

Après la manière dont mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assurances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQUIN, *bas à Argentine.*

Vous lui avez donc tout conté ?... Hé !..... vous lui avez tout dit ?..... (*Scapin rit.*) Il a l'air de se douter de quelque chose. Monsieur Scapin, expliquons-nous, je vous en prie ; vous aimez mademoiselle Argentine, n'est-il pas vrai ?

SCAPIN.

Sans doute, je l'aime : elle le sait bien.

ARLEQUIN.

Eh bien ! moi, je l'aime aussi ; et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plu ; à condi-

Digitized by Google

tion que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi: y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Touchez là, monsieur Arlequin. Souvenez-vous de ce que vous dites: mademoiselle va choisir, et celui qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur. (*Il rit.*) Oh! qu'il est bête!

SCAPIN.

Allons, mademoiselle, vous venez d'entendre nos conventions; c'est à vous à nous juger.

ARLEQUIN.

Oui, c'est à vous à nous juger. (*à part.*) O la bestiasse!

ARGENTINE, *à part.*

Je serai malheureuse; mais je veux me venger.

SCAPIN.

Eh bien! mademoiselle?

ARGENTINE.

Eh bien! je vais m'expliquer. Mon choix est fait depuis long-temps, je l'ai même écrit

Digitized by Google

à celui que j'ai choisi : celui de vous deux qui a un billet de moi n'a qu'à le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQUIN.

C'est clair, cela. (*Scapin fouille dans sa poche.*) Oui, cherche, cherche, tu le trouveras... Le voici, ce billet (*il tire le billet de loterie*), le voici : ainsi, monsieur Scapin, adieu, on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENTINE, *vivement.*

Voyons... C'est un billet de loterie.

ARLEQUIN.

Ah! oui. Vous ne savez pas, le bonheur m'a écrasé aujourd'hui; j'ai gagné.... Mais où ai-je donc mis mon autre billet? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurois-je perdu?

SCAPIN.

C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENTINE *lit.*

« Sois tranquille, mon bon ami... »

ARLEQUIN.

Ah! c'est le mien qu'on m'a volé.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Qu'on t'a volé! Tu crois donc m'abuser jusqu'au dernier moment? Non, traître, je te connois. Va chez Violette, va lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle; et reviens ensuite me jurer que tu m'adores: ose y revenir, me parler, me regarder seulement! Traître, scélérat! tu m'as trompée; mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet; j'ai promis ma main à celui qui en seroit possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(*Ils se regardent sans rien dire.*)

ARLEQUIN.

Que veut dire tout ceci? D'où vient que je n'ai plus mon billet; que tu l'as, toi; et qu'à propos de rien, Argentine me traite comme cela?

SCAPIN.

Je n'en sais rien, mon ami. Argentine m'a

Digitized by Google

donné elle-même ce billet, en me disant que c'étoit moi qu'elle vouloit épouser.

ARLEQUIN.

Mais ce billet est à moi; je le reconnois bien : il est presque tout effacé, tant nous nous étions embrassés. Comment Argentine a-t-elle pu l'avoir ? Elle m'a fait entendre que j'aimois Violette, moi qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine ! Suis-je assez malheureux ! Ah ! je le disois bien ce matin, que j'étois trop heureux : cela ne pouvoit pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi ?

SCAPIN.

Mais oui, puisqu'elle le veut.

ARLEQUIN.

Tiens, je te conseille de t'en aller; car je pourrois fort bien te rosser de manière à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une friponnerie de ta part : je l'avois dans ma poche, ce billet, et tu me l'auras volé.

SCAPIN.

Ah, mon ami, que tu me connois mal ! Tu avois dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille écus; assurément, si j'avois pu te voler, tu sens bien que je l'aurois pris de préférence.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Plût à Dieu qu'on me l'eût pris et qu'on m'eût laissé ma lettre ! Que deviendrai-je à présent ? Elle ne m'aime plus, elle va en épouser un autre. (*Il pleure.*) Ah ! ah ! je vais être tout seul dans le monde. Allons, il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (*Il pleure.*)

SCAPIN.

Tu me fais pitié, mon ami; et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Écoute : Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporteroit son billet : je l'ai, ce billet; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

ARLEQUIN.

Donne, donne vîte; tiens, le voilà : de ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAPIN.

Ni moi non plus. (*Ils changent de billet.*)

ARLEQUIN, *s'adressant à celui d'Argentine.*

Ah ! vous revoilà donc, monsieur ! et pourquoi m'avez-vous quitté ? Petit ingrat, petit étourdi, parlez, irez-vous encore courir le monde ? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les Arabes, afin que je paie votre

Digitized by Google

rançon ? Ne vous en avisez plus ; car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien vous pardonner vos fredaines ; embrassons-nous (*il le baise*), et que tout soit fini.

SCAPIN.

Ah çà, le billet est à moi ?

ARLEQUIN.

Eh ! sans doute ; c'est dit, cela. Je t'ai donné un billet au porteur, tu m'as donné un billet au porteur : je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai peur que ce drôle-là ne décampe encore, je vais le rapporter à sa maîtresse. Va-t'en, je t'en prie, car je voudrois lui parler seul.

SCAPIN.

Oh ! cela est juste. Adieu, mon ami ; en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi : j'ai le cœur tendre ; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQUIN.

Va, va te faire payer ; ton cœur est à cette porte jaune où l'on donne de l'argent.

SCAPIN, *à part.*

Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE; SCAPIN, *caché*.

ARLEQUIN *frappe.*

Qui est là ?

ARGENTINE, *à la fenêtre.*

Comment ! c'est vous ! Vous osez encore regarder ma maison ! Vous espérez peut-être y entrer ? Vous croyez....

ARLEQUIN.

Non, je ne demande pas d'entrer, vous êtes trop en colère; je ne veux vous dire que quatre mots : donnez-vous la peine de descendre, et.....

ARGENTINE.

Je ne veux rien entendre : laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage! (*Elle ferme la fenêtre.*)

SCAPIN, *à part.*

Bon; je vais me faire payer et je reviens trouver Argentine : j'espère bien l'épouser et avoir les dix mille écus.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je suis bien malheureux ! Je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet ! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu; car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ici. Allons, du courage; je sens que j'étouffe, que je crève de chagrin : mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore... (*Il frappe.*) Qui est là ?

SCÈNE IX.

ARLEQUIN; ARGENTINE, *à la fenêtre.*

ARGENTINE.

Encore vous !

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas : je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

ARGENTINE

ARGENTINE.

Mon billet! Comment! c'est vous qui l'avez? Mais ce malheureux billet court le monde! Attendez, je descends.

ARLEQUIN.

Ah! je commence à reprendre un peu d'espoir. Je n'ai rien à me reprocher : je l'aime, je l'ai toujours aimée, elle m'a aimé : quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime, c'est qu'on a envie de le croire.... La voilà.

ARGENTINE.

Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement comment il se fait que vous avez mon billet.

ARLEQUIN.

Tenez, le voilà : il est bien à moi; il fait toute mon espérance et tout mon bonheur : mais comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai, si vous ne consentez pas que je le garde.

ARGENTINE.

Non, assurément, je n'y consentirai pas. (*Elle prend le billet.*) Vous en avez usé d'une manière si indigne! aller sacrifier mon billet à une autre femme!

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Une autre femme ? Ah ! mon cœur m'est témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon cœur à témoin, c'est tout comme si je vous prenois vous-même.

ARGENTINE.

Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQUIN.

Scapin vous l'a rapporté ? Voyez le coquin ! il m'a dit que c'étoit vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENTINE, *à part.*

Scapin en est bien capable. Ah ! que je voudrois qu'il dît vrai !

ARLEQUIN.

Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime ; que vous m'avez toujours vu le même. Croyez-vous que j'aurois pu me déguiser si long-temps ? Ma bonne amie.... (*Argentine le regarde sévèrement*) mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il que vous avez ce billet? Qui vous l'a donné?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

La loterie.

ARGENTINE.

La loterie ! Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie? Scapin l'avoit tout-à-l'heure; il vous l'a donc rendu?

ARLEQUIN.

Non pas rendu, mais vendu.

ARGENTINE.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Tenez, il faut tout vous dire : j'avois gagné ce matin un terne de six francs à la loterie....

ARGENTINE.

Un terne de six francs! Cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQUIN.

Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement je n'étois pas encore payé; Scapin, voyant que je me désolois, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

ARGENTINE, *vivement.*

Et tu l'as fait?

ARLEQUIN.

J'aurois encore donné du retour, s'il m'en avoit demandé.

Digitized by Google

ARGENTINE *l'embrasse.*

Mon cher ami, va, tu es innocent : je t'aimerai toute ma vie ; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQUIN.

Comment diable ! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés !

ARGENTINE.

Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu : garde mon billet ; je te répète, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi ; et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQUIN.

Vous me raimez ! Ah ! quelle joie ! (*Il lui baise la main.*) Tiens, ma bonne amie, ne me le répète plus, il m'arriveroit encore quelque malheur. Laisse-moi te regarder, je le verrai bien sans que tu me le dises.

ARGENTINE.

Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon cœur suffira.

ARLEQUIN.

Ah ! comme il y a long-temps que tu n'as parlé comme cela ! Écoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là. (*Il lui montre la lettre.*)

Digitized by Google

ARGENTINE *lit.*

« Je t'aime. »

ARLEQUIN. (*lazzis.*)

Hé! comment dis-tu?

ARGENTINE.

« Je t'aime. »

ARLEQUIN.

Voyons, que je lise aussi, moi. Je, je (*il épèle*), t a ta, i m e, aime, t'aime; je t'aime, je t'aime... Ce mot-là est trop court; je voudrois qu'il tînt tout l'alphabet.

ARGENTINE.

Je te le dirai toute ma vie. Mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

ARLEQUIN.

Quoi? quel billet?

ARGENTINE.

Ton billet de loterie.

ARLEQUIN.

Oh! non, ma bonne amie, le marché est fait; tiens, n'en parlons plus : il voudroit peut-être revenir là-dessus et ravoir celui-ci. Non, non, tout est fini : tu m'aimes..... ma fortune est faite.

Digitized by Google

ARGENTINE.

St.... j'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

ARLEQUIN, *entrant dans la maison.*

Appelle-moi donc bien vîte.

ARGENTINE.

Oui, oui, laisse-moi faire.

ARLEQUIN, *revenant.*

M'as-tu appelé ?

ARGENTINE.

Eh! non, mon ami : cache-toi donc, le voici : le fripon tient encore le billet.

SCÈNE X.

ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN, *le billet à la main.*

Ces diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain..... *(Il aperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.)* Ah! j'allois chez vous, ma belle Argentine.

ARGENTINE.

Je suis aussi bien aise de vous rencontrer.

Digitized by Google

Vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence ?

SCAPIN.

Non : qu'est-il arrivé ?

ARGENTINE.

Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi : je l'ai reçu de manière à lui ôter l'envie de revenir.

SCAPIN, *riant.*

J'ai vu tout cela, mademoiselle : j'étois au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage : vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt ?

ARGENTINE, *à part.*

Bon ! (*haut.*) Oui, je vous tiendrai parole ; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant avec vous. Je prends un époux pour être aimée ; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentimens pour moi sont bien sincères, j'espère que vous ferez mon bonheur. Grace aux bontés de ma jeune maîtresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche, et je n'exige pas que mon époux le soit ; je veux lui donner mon cœur et tout mon bien, et je ne lui demande que son amour. Dites-moi donc bien franche-

Digitized by Google

ment si vous m'aimez, et si vous m'aimez uniquement.

SCAPIN.

Ah! mademoiselle, je voudrois savoir tous les sermens possibles pour vous jurer que toute ma vie....

ARGENTINE.

Écoutez. Je suis méfiante : en venant ici, vous aviez un papier à la main, que vous avez caché avec soin; je suis sûre que c'est une lettre de femme.

SCAPIN.

Une lettre de femme! moi! Je peux vous répondre....

ARGENTINE.

Je veux que vous me la donniez, je l'exige; autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifioit mes billets, je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAPIN.

Il me sera difficile de vous satisfaire, car dans tout le cours de ma vie jamais femme ne m'a écrit.

ARGENTINE.

Ceci est un détour pour ne pas me montrer

Digitized by Google

le papier que vous teniez à la main; et votre refus me confirme ce que je pensois.

SCAPIN.

Assurément, je voudrois que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (*Argentine s'en saisit.*)

ARGENTINE.

Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes! Arlequin, Arlequin.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Quoi? qu'y a-t-il? Vous a-t-il volé quelque chose?

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà: tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, monsieur Scapin, qui me croyiez votre dupe et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait; mais il faut

Digitized by Google

apprendre à mieux conserver le fruit de votre habileté. Adieu : nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable! il me fait pitié. Écoute, Scapin : madame a besoin d'un laquais ; si tu veux, nous te donnerons la préférence.

ARGENTINE.

Ah! pour cela non : il n'est pas assez fidèle. Adieu, monsieur Scapin. Monsieur Pandolfe, le père de ma maîtresse, retourne à Bergame dans peu de jours; Arlequin et moi nous l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à nous donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers : mais, si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amans, parce qu'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

SCAPIN, *seul.*

Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien; et je pouvois beaucoup gagner.

FIN.

Digitized by Google

LE BON MÉNAGE,

OU

LA SUITE DES DEUX BILLETS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée devant Leurs Majestés par les comédiens français et italiens ordinaires du roi, le samedi 28 décembre 1782.

Digitized by Google

Digitized by Google

A LA REINE.

MADAME,

Le titre de cette bagatelle peut seul excuser la hardiesse de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ. Celle qui a porté sur le trône les vertus douces et simples qui font la consolation du pauvre, doit sourire à la foible esquisse que j'en ai

Digitized by Google

tracée. Le bon Ménage appartient à VOTRE MAJESTÉ, par la même raison qu'elle possède le cœur du roi et ceux de tous ses sujets.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble et très-obéissant
serviteur et sujet,

FLORIAN.

Digitized by Google

LE BON MÉNAGE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.

ARGENTINE, femme d'Arlequin.

DEUX ENFANS d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans;

L'AÎNÉ.

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

La Scène est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

Digitized by Google

LE BON MÉNAGE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, festonne : ses deux enfans, sur des tabourets, sont à ses côtés ; l'un feuillète un livre pour en voir les estampes; l'autre joue avec un jeu de cartes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANS.

LE CADET, *montrant à sa mère un château de cartes.*

MAMAN, regardez donc.

ARGENTINE.

Cela est fort joli, mon ami.

L'AÎNÉ.

Voyons. (*Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.*) Ah, ah, ah.

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Pourquoi tourmenter votre frère ? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse ?

L'AÎNÉ.

Bah ! c'est un enfant ; il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon !

L'AÎNÉ.

Je m'instruis, moi ; je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau ?

ARGENTINE.

C'est une mère qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parce qu'il étoit plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, *voulant voir l'estampe.*

Ah ! voyons donc, mon frère : elle est bien jolie, cette image-là.

L'AÎNÉ, *tournant le feuillet.*

Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET.

Maman, où est donc mon papa ?

Digitized by Google

ARGENTINE.

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AÎNÉ.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi aussi.

L'AÎNÉ.

Oh ! savoir.

LE CADET.

Oh ! c'est tout su.

L'AÎNÉ.

J'entends quelqu'un; c'est peut-être lui. (*Ils courent et reviennent.*) Non, c'est mademoiselle Rosalba.

(*Argentine se lève et va au-devant d'elle.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARGENTINE, ROSALBA, LES ENFANS.

ARGENTINE.

C'est vous, mademoiselle ! vous avez la bonté.....

ROSALBA.

Es-tu seule, ma chère amie ?

ARGENTINE.

Oui ; mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire ?

ROSALBA.

Assurément : fais retirer tes enfans, je t'en prie.

ARGENTINE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSALBA.

LÉLIO est de retour ; il est dans la ville.

ARGENTINE.

Comment le savez-vous ?

ROSALBA.

Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui à Bergame : et je n'oserai le voir ! Ah ! ma chère Argentine, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence !

ARGENTINE.

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son père.

ROSALBA.

Ah ! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio, elle a été touchée de notre amour; après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir

Digitized by Google

le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvais aimer.

ARGENTINE.

Je sais tout cela, mademoiselle : mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage. Je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout : élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre père, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie; je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous desirez : jusqu'à présent vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendois ce service : mais enfin...

ROSALBA.

Garde-t'en bien, ma chère Argentine! Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché; il en a mille pour l'être à mon père : c'est mon père qu'il a servi; et son respect pour son ancien maître lui feroit trahir mon secret. D'ailleurs je connois ton mari; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on

Digitized by Google

puisse cacher quelque chose. Tout seroit perdu s'il étoit instruit. Je te supplie donc, ma chère Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENTINE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Votre cœur doit comprendre aisément combien il est douloureux de cacher la moindre chose à un époux que l'on aime : c'est une espèce de mensonge qui fait rougir et souffrir. Je vous conjure, ma chère maîtresse, de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle; vous connoissez ma tendresse pour vous.... passez-moi ce terme; on n'offense personne en l'aimant : vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le serai, ma chère amie; et j'ai grand besoin de l'être, car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE.

Je n'ose m'en réjouir; mais, si tout le monde le savoit, j'en pleurerois de joie.

Digitized by Google

ROSALBA.

Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé; je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir; que je l'aime plus que ma vie; que...

ARGENTINE.

Oui, oui, mademoiselle; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSALBA.

J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire ?

ARGENTINE.

Non.

Digitized by Google

ROSALBA.

Si je ne te devois pas tant, je serois bien plus hardie à te les offrir.

ARGENTINE.

A moi ?

ROSALBA.

Oui, ma bonne amie : ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois; souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête : j'ai déjà donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENTINE.

Ma chère maîtresse, je n'ose ni accepter ni refuser vos bienfaits ; mais. . . .

ROSALBA.

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENTINE.

Ecoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grace à vous, assuré le sort de mes enfans. Si mon mari venoit à me perdre, il ne seroit pas à son aise; que ce soit lui qui profite de vos bienfaits ; mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA.

A la bonne heure : je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chère Argentine : c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

ARGENTINE, *seule.*

Je donnerois ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais tant que son père ne saura pas tout. Mes enfans, revenez.

(*Les deux enfans reviennent.*)

SCÈNE V.

ARGENTINE, LES ENFANS.

ARGENTINE.

Avez-vous été bien sages?

L'AÎNÉ.

Oh! oui, maman; car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien long-tems.

ARGENTINE.

Il va rentrer.

L'AÎNÉ.

Ah! pour le coup, maman, c'est lui; je l'entends.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ah! papa, papa, c'est pour nous?

C. P. Marillier inv. C. L. Lingée Sculp.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

(*Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux fois le tour du théâtre.*)

LES DEUX ENFANS, *courant après lui.*

Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN, *à sa femme.*

Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENTINE.

Non, mon ami.

ARLEQUIN, *à son aîné.*

Tiens, le tambour est pour toi; la trompette, pour ton frère.

LES DEUX ENFANS, *l'embrassant.*

Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

Digitized by Google

ARLEQUIN, *à sa femme en lui donnant un sac d'argent.*

Tiens, voilà pour toi ; car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que cela, mon ami ?

ARLEQUIN.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le tems qu'il auroit passé en prison à ne rien faire ; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier : nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

ARGENTINE, *prenant le sac.*

A te dire le vrai, je n'y comptois guère.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez..... (*Les enfans font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfans ou ton mari, que

Digitized by Google

tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfans et à ton mari. Il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfans bien bruyans!

ARGENTINE.

Pardi! pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette! (*Les enfans continuent.*)

ARLEQUIN, *aux enfans.*

Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté. (*Les enfans s'en vont.*)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Vas-tu rester ici, mon ami?

ARLEQUIN.

Oui; pourquoi cela?

ARGENTINE.

C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

Digitized by Google

ARGENTINE.

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cette commission ?

ARGENTINE.

Je ne peux pas te le dire; elle me l'a défendu.

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi : tu sais garder un secret; moi, je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENTINE.

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait, je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN.

Ah ! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolfe; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde; et quand

Digitized by Google

on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENTINE, *à part.*

Hélas! (*haut.*) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je serois obligée de te mentir; et tu ne voudrois pas que ma reconnoissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQUIN.

Allons, va-t'en; je resterai avec les enfans. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE.

Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en, madame; et reviens vîte, au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer, dès que je ne cours plus: entends-tu? (*Il l'embrasse. Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, *seul.*

Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi! Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle..... Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi. Elle a raison; j'en fais bien autant..... Oh! Arlequinet, venez-vous-en ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANS.

ARLEQUIN.

Avez-vous bien lu, ce matin?

L'AÎNÉ.

Oh! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET.

Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Vous ne l'avez pas fait enrager ? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre !

L'AÎNÉ.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, *les embrassant avec tendresse.*

Cela étant, venez me baiser aussi. (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfans; il les baise presque à chaque parole.*) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut : n'est-il pas vrai ?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET.

Ah ! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi bien nous nous ennuyons

quand elle nous laisse seuls; cela nous fera passer le tems. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit.... Ceci n'est pas un compte, au moins.

LE CADET.

Oh! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AÎNÉ.

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

ARLEQUIN.

La reine étoit aussi belle que le roi étoit bon; mais ils n'avoient point d'enfans, et cela leur faisoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfans se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur: elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse étoit une petite vieille fée, qui n'avoit pas un pied de haut, et qui dit à la reine: Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez

Digitized by Google

consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée; non-seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remontèrent la cheminée ventre à terre; et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmans, parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AÎNÉ.

Ah! mon papa, voilà une bien jolie histoire; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET.

Oh! oui, mon papa; encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Un moment. Je vous ai donné, il n'y a pas long-tems, un petit livre tout rempli d'histoires : vous m'aviez promis d'en apprendre quelqu'une par cœur; m'avez-vous tenu parole?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa : j'en ai appris une bien belle.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AÎNÉ.

Non, mon papa; et je vais vous la raconter si vous voulez.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Tant que vous serez des enfans, mon métier est de vous amuser : mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AÎNÉ.

Écoutez bien, mon frère. Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme....

ARLEQUIN.

Comme vous deux.

L'AÎNÉ.

Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

C'est un peu fort.

L'AÎNÉ.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mère, mais ils n'avoient pas un bon père, et ce n'étoit pas comme nous. (*Arlequin le*

Digitized by Google

baise.) La mère de ces deux petits garçons étoit très-pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui étoit tombée dans un fossé, et qui ne pouvoit pas s'en retirer. Sur le bord du fossé étoit une belle poule blanche qui cloquetoit, cloquetoit, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui étoit une fée, leur dit : Mes enfans, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déjà donné un œuf d'or : mais moi, je veux vous donner ma poule, à une condition cependant ; c'est que celui de vous deux qui l'aura, ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit : Ni moins non plus, madame. Mais il y a manière de nous arranger : donnez la poule à ma mère ; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée....

(*L'on entend frapper.*)

LE CADET.

Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN.

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(*Les enfans s'en vont.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'est-ce pas ici, monsieur, que demeure une madame Argentine?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

MEZZETIN.

Est-elle chez elle, monsieur ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, monsieur?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Vous êtes son domestique, monsieur ?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur, son premier domestique.

Digitized by Google

MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez; parce que, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour: et peut-être que madame Argentine a quelque père, ou quelque frère.... Je n'en sais rien, moi; je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours: mais vous, vous devez être au fait.

ARLEQUIN, *surpris*.

Au fait?

MEZZETIN.

Oui, sans doute. Vous m'entendez? Prenez donc des précautions, pour.... Enfin, vous me comprenez?

ARLEQUIN.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah çà, n'allez pas faire quelque étourderie: je vous ai tout confié, parce que vous savez

Digitized by Google

bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

ARLEQUIN.

Sans doute.

MEZZETIN *s'en va et revient.*

Je pense à une chose : allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé ; je n'ai pas soif.

MEZZETIN.

Ce sera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN, *le rappelant.*

Écoutez donc, monsieur.

MEZZETIN.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Êtes-vous marié ?

MEZZETIN.

Oui, depuis long-tems.

ARLEQUIN.

Et votre femme est jolie ?

MEZZETIN.

Très-jolie. Pourquoi cela ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Pour rien. (*Il le salue.*) Adieu, mon camarade. (*Mezzetin sort.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, *seul.*

Ce domestique-là est sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme ? Voilà bien l'adresse : A madame, madame Argentine. J'ai bien envie de la décacheter... Non, ce seroit manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvois rien, je serois fâché de l'avoir décachetée; et, si j'y trouvois quelque chose, j'en serois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARGENTINE.

Je n'ai pas été long-tems, mon bon ami; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfans ?

ARLEQUIN.

Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE.

Comme tu es sérieux ! Que t'est-il arrivé ?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles ? Est-il venu quelqu'un ?

ARLEQUIN.

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE.

Pour moi ? Et que dit cette lettre ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien : la voilà.

Digitized by Google

ARGENTINE, *regardant.*

Ah!...

ARLEQUIN.

Reconnoissez-vous l'écriture ?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

De qui est elle ?

ARGENTINE.

Elle est... (*à part.*) Que lui dirai-je ?

ARLEQUIN.

Eh bien ?... cela vous embarrasse ?

ARGENTINE.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

ARLEQUIN.

Répondez-moi d'abord; de qui est cette lettre ?

ARGENTINE.

Je la crois de M. Lélio.

ARLEQUIN.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble. (*Argentine ouvre la lettre et la lit avec beaucoup d'émotion.*)

Eh bien ?

Digitized by Google

ARGENTINE *lui donne la lettre.*

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser ; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN.

Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix altérée, jetant de tems en tems des regards sur sa femme.*)

« MA chère amie, j'arrive, et j'ai besoin de » toute ma raison pour ne pas voler dans tes » bras. Si je ne craignois que de me perdre, » rien ne me retiendroit : mais je pourrois te » compromettre, et mon amour même est » moins fort que cette crainte. Il est si impor- » tant pour nous de tromper celui qui détrui- » roit notre bonheur ! Le nom sacré qui l'at- » tache à toi suffit à peine pour modérer ma » haine. J'espère qu'un jour viendra, et ce » jour n'est pas loin, où nous pourrons nous » livrer publiquement à notre amour, et dé- » voiler à tous les yeux les liens qui nous at- » tachent l'un à l'autre. Adieu ; tâche de venir » me voir, si tu peux échapper aux yeux du » barbare qui te veille : je t'attends. Tu sais si » je t'aime ! LÉLIO. »

Digitized by Google

Et moi, je ne sais si je dors où si je veille : mais, si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé... Oh! je le suis. (*Il relit l'adresse.*) A madame Argentine. (*Il se frotte les yeux.*) A madame Argentine. Tenez, madame.

ARGENTINE.

Mon ami....

ARLEQUIN.

Je ne le suis plus, votre ami : vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux, que je ne vivois que pour vous croire. Comment! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir! vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair! Voilà ce qui m'indigne le plus : car je ne parle pas de mariage; ce n'est rien, cela, auprès de l'amour.

ARGENTINE.

Eh bien!... (*à part.*) Non, je serai fidelle à ma bienfaitrice. (*haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous serez alors....

ARLEQUIN, *avec colère.*

Comment vous seroit-il possible de vous jus-

Digitized by Google

tifier ? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez; un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre, cette lettre; elle est claire ; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidelle. Elle est bien pour vous, cette lettre; voilà votre nom, le voilà; je le vois, je le lis : je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous venez de chez M. Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio !

ARGENTINE.

Je ne veux pas vous mentir; il est vrai, je viens de parler à M. Lélio : mais...

ARLEQUIN, *au désespoir.*

Et pourquoi me le dire ? Je n'en étois pas sûr.

ARGENTINE.

Ecoutez-moi.

ARLEQUIN, *furieux.*

Je ne veux rien entendre; je veux m'en aller; je veux vous quitter... Mon parti est pris; ma colère est passée. Je n'en ai plus, de colère, parce que je n'ai plus d'amour; je suis de

Digitized by Google

sang froid... Mais, comme je me sens le plus fort desir de meurtrir ce visage-là qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille... Vous sentez bien... (*Argentine effrayée, s'éloigne; il la prend par le bras et la ramène fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari; je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami..... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise; je ne peux plus soutenir votre vue; je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme qui en aimoit deux, et qui leur faisoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez-ici, gardez vos enfans; je ne pourrois jamais les embrasser sans vous pleurer : j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien, il vient de vous; il me seroit odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur; et comme, si je vous parlois plus long-tems, je vous le laisserois peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE *court après.*

Mon ami...

ARLEQUIN *la repousse.*

Laissez-moi; je ne vous crois plus.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ARGENTINE, *seule.*

MALHEUREUSE ! Que devenir ? que faire ? Il me croit coupable ; et je ne puis... Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba; elle aura pitié des maux qu'elle me cause ; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari : c'est à elle... Mais la voici...

SCÈNE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENTINE.

MADEMOISELLE...

ROSALBA.

Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE.

Où alloit-il ?

ROSALBA.

Chez mon père. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée ; il

il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi!... tu pleures, ma chere Argentine! Qu'est-il donc arrivé? réponds-moi vîte.

ARGENTINE.

Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit comme à l'ordinaire, sous mon adresse: mon mari à reçu ma lettre; il me croit coupable; il m'abandonne: et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA.

O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon père; je le connois, il lui dira tout; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lélio: peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir..... Ma chère amie, pardon! pardon mille fois, mon amie! je ressens toute ta douleur; et je me perdrai, s'il le faut, afin de te justifier: mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler. (*Elle sort précipitamment.*)

Digitized by Google

SCÈNE XV.

ARGENTINE, *seule.*

Et lui... reviendra-t-il?... irai-je le chercher?..... Il reviendra, j'en suis sûre, mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il a parlé de lui..... Attendons... Je suis au supplice... Mes enfans, revenez; mes pauvres enfans, venez embrasser et consoler votre mère!

(*Les deux enfans reviennent.*)

SCÈNE XVI.

ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

LE CADET.

Ah! maman, qu'avez-vous donc? Vous pleurez comme quand j'étois malade.

L'AÎNÉ.

Ma chère maman, avez-vous du chagrin?

ARGENTINE. (*Elle pleure.*)

Non, mes enfans; non, mes bons enfans: ce n'est rien; cela se passera.

Digitized by Google

L'AÎNÉ.

Nous avons entendu mon papa qui grondoit bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela ? (*Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.*)

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

ARGENTINE.

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa ; au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET.

Ah ! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez donc vîte, mon papa ; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN, *le repoussant tout doucement.*

Laissez-moi, laissez-moi.

L'AÎNÉ.

Ah ! mon frère, comme il a du chagrin ! (*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scène d'Arlequin et de sa femme.*)

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir; je le suis plus que vous : mais, comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourroit me rappeler que nous nous sommes aimés. (*Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.*) Tout est dans ce petit sac, je l'avois mis là (*il montre son cœur*), pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait. Il n'a pas changé comme vous; il est toujours joli : il vous ressembloit encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier plié.*) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flétri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir; j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurois jamais cru que ces violettes-là dure-

Digitized by Google

roient plus que votre amour. Les voilà, madame. (*Il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avoit été des années à se remplir, s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! j'oubliois ce qui doit vous être le plus cher.... la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là.

ARGENTINE.

Non; il est à vous.

ARLEQUIN.

A moi! Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGENTINE.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs; je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul: c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQUIN, *jetant le contrat.*

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrois d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre des présens pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent, de votre cœur que vous m'avez ôté? Non, madame, non; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Mon cœur est toujours à vous ; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage ; mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN.

Vous deviner ! cela étoit bon quand nous nous aimions : ce n'est que dans ce tems-là qu'on se devine.

ARGENTINE.

Voulez-vous m'écouter un seul moment?

ARLEQUIN.

Oh ! parlez ; votre ami, M. Lélio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari, n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre j'aurois repoussé ta tendresse, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon desir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir ? rap-

Digitized by Google

pelle-toi tous les instans de ma vie: en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore? ton cœur peut-il m'accuser?...

ARLEQUIN.

Il n'est pas question de mon cœur, il ne vous accusera jamais: la vieille habitude qu'il a de vous croire, fait qu'il me parle toujours pour vous... mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne; cette lettre est de M. Lélio: M. Lélio vous aime; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio; tout cela est clair... Et tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi; M. Pandolfe a été plus affligé que surpris; il m'a dit que M. Lélio s'amusoit à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore. Il se moque de vous, tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENTINE.

Et vous pensez que j'aurois été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma

bienfaitrice, à celle à qui je dois tout ! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba ! Non, mon ami, l'amitié seule m'auroit défendue : mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauvegarde encore plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence.... Réponds-moi.... A quoi penses-tu?

ARLEQUIN, *la regardant.*

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENTINE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné.

(*Elle tombe à ses genoux ; les deux enfans accourent, et se mettent aussi à ses genoux.*)

Digitized by Google

LES ENFANS.

Ah! mon papa, pardonnez à notre maman.

(*Arlequin, ému, relève sa femme et se met à genoux.*)

ARLEQUIN.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANS, *à leur mère.*

Ah! maman, pardonnez à notre papa.

ARGENTINE.

(*Elle l'embrasse.*)

Enfin me voilà heureuse! Mon ami, je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage; je te jure que tout sera éclairci.

ARLEQUIN.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(*Il remet dans son sac tout ce qu'il en avoit ôté.*)

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification.... Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée! Eh! mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre?

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES ENFANS.

ROSALBA.

Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine; je ne me possède pas de joie.

ARGENTINE.

Je brûle d'apprendre...

ROSALBA.

Ma tendresse pour toi pouvoit seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père; Arlequin en sortoit: il lui avoit tout dit, car mon père irrité donnoit à Lélio des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds: C'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme... La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant... La femme de Lélio. A cette parole mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon père; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains trembloient et n'osoient pas presser les miennes;

Digitized by Google

il sembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué ; je lui ai dit que je portois dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant étoit le sien, et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colère; il est resté un moment incertain sur ce qu'il alloit dire. Mes yeux étoient fixés sur les siens, mon cœur battoit de toute sa force; je le regardois sans parler, il me regardoit de même : enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit depuis long-tems. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il alloit pardonner : je me suis élancée à son cou, et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, *embrassant Rosalba avec transport.*

Ah ! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis, venez avec moi : je cours chercher Lélio; je vais le conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chère Argentine!

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba?

ARGENTINE.

Voilà ce grand secret que j'avois promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui....

ARLEQUIN.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerois pas si j'avois eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfans.*) Mes enfans, vous vous marierez un de ces jours; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela, point de bon ménage.

FIN.

Digitized by Google

LE BON PÈRE,

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, au mois de mars 1790.

Digitized by Google

Digitized by Google

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE.

MONSEIGNEUR,

QUAND même je voudrois cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime, tout le monde, et sur-tout votre auguste fille, le devineroit, puisque mon tableau s'appelle LE BON PÈRE. Il vaut mieux avouer ma faute et en solliciter le pardon. La tentation étoit trop grande : assez heureux pour

Digitized by Google

vivre auprès de vous, MONSEIGNEUR, je vous ai vu avec vos enfans, avec vos vassaux, avec les pauvres; par-tout j'ai vu LE BON PÈRE; j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dédier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien.

Je suis avec un profond et tendre respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

Le très-humble et très-
obéissant serviteur,
FLORIAN.

Digitized by Google

LE BON PERE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, père de Nisida.

NISIDA.

CLÉANTE, amant de Nisida.

NÉRINE, suivante de Nisida.

La Scène est à Paris, dans la maison d'Arlequin.

Digitized by Google

LE BON PÈRE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante; quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que monsieur Arlequin notre maître donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talens peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paroissez plus triste que jamais !

CLÉANTE.

J'ai sujet de l'être, ma chère Nérine; je viens de recevoir des nouvelles très-affligeantes.

NÉRINE.

De qui ?

Digitized by Google

CLÉANTE.

De mon régiment.

NÉRINE.

Mais contez-moi donc tout cela. Ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison? que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits, que je vous les rappelle; mais, puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉANTE.

J'ai toujours présent à ma mémoire tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurois pas revu Nisida depuis le jour où, pour la première fois, je l'aperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici, furent inutiles : toi seule eus pitié de moi; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours; tu fus la première à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir

Digitized by Google

tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime, et que je suis digne de l'aimer. N'importe, j'étois heureux, je bénissois mon sort; une lettre que je reçois de mon colonel, vient détruire cette illusion.

NÉRINE.

Que vous écrit ce colonel?

CLÉANTE.

Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment; je n'ai pu m'y résoudre : et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étois dans la maison de monsieur Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot, et que j'oubliois tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉRINE.

Eh bien! qu'il y nomme. Votre compagnie la plus chère, c'est nous; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connois pas, moi; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle

Digitized by Google

jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE.

Tu parles toujours de mariage, Nérine, et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE.

La raison, s'il vous plaît? On épouse tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉANTE.

Je te l'ai dite cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un père très-riche : et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom, car le sort, qui m'a poursuivi dès le berceau, me défend d'oser porter le nom de mon père ; moi, destiné à vieillir dans un régiment, ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida, je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possède, le seul qui me fait vivre, mon état : et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourroit croire que c'est sa fortune que j'aime?

NÉRINE.

J'approuve cette délicatesse, sans voir les

Digitized by Google

choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit; mais vous, monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord, pour les qualités et les agrémens, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté pour rien dans le contrat : mais monsieur Arlequin, le père de mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possède ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connoissent; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie...

CLÉANTE.

A cela je n'ai point de mérite; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE.

Cela peut être; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité. C'est un malheur pour vous, et un bonheur pour celle qui vous épousera; car vous lui devrez tout; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

Digitized by Google

CLÉANTE.

Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE.

Écoutez-moi, monsieur; j'ai toujours eu une manière de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son cœur toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien. Si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée : s'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir : il faut lui parler, lui découvrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez.....

CLÉANTE.

Oh! jamais je n'oserai, Nérine....

NÉRINE.

Oh! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme, pour lui avoir dit qu'il l'aimoit. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément : je vous dis le secret du corps, moi; c'est à vous d'en profiter.

Digitized by Google

CLÉANTE.

Mais....

NÉRINE.

Mais j'en sais plus que vous; et votre bonheur m'est aussi cher que le mien; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont bons qu'à nous donner du chagrin. Croyez-moi, suivez mes avis, vous réussirez.

CLÉANTE.

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire?

NÉRINE.

Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce tems, je me charge de vous faire expliquer vous et mademoiselle Nisida. (*Cléante la regarde et ne sort point.*) Allez donc, ne perdez point de temps. Faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel?

CLÉANTE.

Comme tu es vive! Attends un moment....

NÉRINE.

Il n'y a point à attendre, allez écrire; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaîté charmante qui vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse; occupez-vous du bouquet,

Digitized by Google

du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouvez de difficile; mais j'exige que vous soyez très-aimable, parce que cela vous est fort aisé.

CLÉANTE.

Je ne le serai jamais tant que toi; mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(*Il lui baise la main et sort. Arlequin paroît et voit Cléante baiser la main de Nérine. Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Fort bien! je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉRINE.

Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie le plus, monsieur Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN.

Je ne te demande pas ton secret : vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer ; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille ?

NÉRINE.

Elle est enfermée dans son cabinet ; depuis quelque tems elle aime beaucoup être seule.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir ?

NÉRINE.

Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQUIN.

Nos musiciens viendront-ils ?

NÉRINE.

Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN.

C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien, et qu'en sortant de table elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumières, avec une musique terrible, et son nom écrit par-tout en guirlandes. Ensuite les mar-

Digitized by Google

chands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je payerai tout : je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE.

Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle ressemble à sa mère, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas ! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle, encore étoit-ce moi qui avois tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui m'en reste... Ah ! Nérine, ne te marie jamais ; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre !

NÉRINE.

Allons, monsieur, pourquoi vous affliger?...

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeler ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étois heureux quand ils vivoient ! Nous n'étions pas riches,

Digitized by Google

mais nous avions la paix, la joie et l'amour : avec cela, on ne manque pas de grand'chose. Hélas! ils ont tout emporté.

NÉRINE.

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier; tout vous assure une vieillesse douce et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guère à se marier : elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfans vous béniront, vous soigneront; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la vie; et je crois qu'un vieillard entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN.

J'espère que tu as raison : d'ailleurs je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui il ne m'est pas permis d'être triste : parlons de ma fille. Je voudrois bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterois ce soir : mais je n'ai jamais fait de

Digitized by Google

vers ; et il ne suffit pas de bien penser, pour bien dire.

NÉRINE.

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQUIN.

Depuis hier soir je rumine ce projet-là ; mais ces diables de rimes ne viennent point : voilà tout ce qui m'embarrasse ; car, sans la rime, je ferois des vers comme de la prose... Écoute, appelle Cléante, pour qu'il vienne écrire sous ma dictée, et va-t'en ; oui, va-t'en ; je crois que je suis dans un bon moment.

NÉRINE.

Dépêchez-vous d'en profiter : je vais vous envoyer monsieur Cléante. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

Voyons donc si je ne pourrai pas faire un petit madrigal, quand il ne seroit que de quatre vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille ! Voyons.. (*Il se met à son bureau, et rêve.*) C'est le commencement qui est toujours

Digitized by Google

le plus difficile.... Il faut pourtant bien commencer... O ma fille... Cela n'est pas mal. O ma fille, c'est fort bien... (*Il écrit.*) Cependant, O ma fille, c'est trop grand, trop poétique; je m'en vais ôter l'O. Ma fille; c'est beaucoup mieux, c'est plus simple et plus doux : Ma fille, voilà comme mon cœur l'appelle; il ne l'appelle pas, O ma fille. Ma fille, c'est clair et charmant. Oui; mais cela ne suffit pas; il faudroit encore quelque chose. Ma fille, c'est une belle pensée, mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six mois que j'ai un secrétaire, voici la première fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là. C'est bien la peine... Ah! le voici.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Arrive donc, mon ami; j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE *s'assied.*

Quand vous voudrez, monsieur.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir. Ils ne sont pas encore finis ; mais il faut toujours les écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent..... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE, *écrivant.*

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Ma fille.....

CLÉANTE.

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits ?

ARLEQUIN.

Sur quel air ?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

L'air ne me regarde pas ; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE.

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air ?

ARLEQUIN.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Non, en vérité, je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN.

Oh bien ! tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles. Je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE *relit.*

« Couplets à ma fille, le jour de sa fête. »

ARLEQUIN.

Fort bien. Écris à présent : « Ma fille..... »

CLÉANTE.

« Ma fille ».....

ARLEQUIN.

As-tu mis ?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Un moment... Tu as mis, Ma fille ?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, *rêvant.*

C'est très-bien... Mets à présent.

CLÉANTE, *après un silence.*

Quoi, monsieur ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Une virgule.

CLÉANTE.

J'attends, monsieur.

ARLEQUIN.

Moi aussi.

CLÉANTE.

Comment ?

ARLEQUIN.

Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE.

Vous n'êtes pas très-avancé.

ARLEQUIN.

J'ai toujours mon commencement. Tu devrois bien m'aider un peu.

CLÉANTE.

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour avoir besoin d'un aide ; il est si facile de la louer ! Dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai : les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN.

Je crois que tu dis vrai : voyons ; je voudrois lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné... d'une manière gentille, avec un peu... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

Digitized by Google

CLÉANTE, *rêvant.*

Je vous entends bien.

ARLEQUIN.

Tu entends bien : voilà mon premier couplet.

CLÉANTE *écrit.*

Il est écrit.

ARLEQUIN.

Fort bien ; à présent je m'en vais faire le second. Écris ces vers-ci. Oh ! ceux-là sont tout faits. Écris que ce n'est pas à son père à la louer, mais que tout le monde parleroit comme son père... et rime toujours, au moins.

CLÉANTE.

Il le faut bien. (*Il rêve, et écrit.*) C'est écrit, monsieur.

ARLEQUIN.

Me conseilles-tu d'en faire encore un ?

CLÉANTE.

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN.

Tu n'as qu'à dire, je suis en train ; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline et chante-moi les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

Digitized by Google

CLÉANTE.

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline.)

Ma fille unit aux graces de son âge
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur;
Et l'on ne sait que chérir davantage
De sa beauté, son esprit, ou son cœur.

ARLEQUIN.

C'est mot à mot ce que j'ai dit; je croyois cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE *chante.*

Je peux flatter une fille si chère,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment:
Si je la vois avec les yeux d'un père,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, *surpris.*

C'est moi qui ai fait celui-là ?

CLÉANTE.

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN.

Cela est vrai; mais il n'avoit pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR, on vous demande.

ARLEQUIN.

Comment ! je ne peux pas travailler une minute en repos ! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande ?

NÉRINE.

C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est différent : cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes ; elle regarde ma fille.

NÉRINE.

Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

J'y vais. (*A Cléante.*) Mon ami, je suis on ne peut pas plus content de moi, et de toi aussi ; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié : laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le père ; le père, l'amant ; c'est très-joli, très-joli. (*Il s'en va en chantant les couplets.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR Arlequin paroît enchanté de vous ; tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort, ou sa fille pourroit bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu?.....

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes il y a un mois, que monsieur Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉANTE.

Oui : eh bien?

NÉRINE.

Tout-à-l'heure j'ai été, par hasard, jusques à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida ; elle y étoit enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantoit votre chanson tout doucement, à demi-voix, mais avec un ac-

Digitized by Google

cent bien tendre, et qui prouvoit qu'elle y prenoit plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous sont indifférens, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE.

Voilà une belle preuve.

NÉRINE.

Plus claire que vous ne pensez..... Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà : du courage ; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCÈNE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NISIDA.

Je croyois mon père ici, Nérine.

CLÉANTE.

Il y étoit tout-à-l'heure, mademoiselle ; mais il est enfermé avec un homme d'affaires.

Digitized by Google

NÉRINE.

Il nous a même dit que c'étoit pour quelque chose qui vous regardoit.

NISIDA.

Il est toujours occupé de mon plaisir et de mon bonheur.

NÉRINE.

Que sait-on? Peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

NISIDA.

Que veux-tu dire ?

NÉRINE.

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA, *vivement.*

Ah ! j'espère que non.

NÉRINE.

Cela vous feroit du chagrin ?

NISIDA, *froidement.*

Tout changement à mon sort ne pourroit que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon père; je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui : il ne respire que pour moi. Ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

CLÉANTE.

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne

jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seroient au-dessus des vôtres, quand même il seroit le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA.

Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉRINE, *bas à Cléante.*

Allez donc..... O le poltron ! (*haut.*) Moi, qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre père est trop vieux pour le chercher; vous êtes trop jeune pour le choisir: si vous voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NISIDA.

Tu es folle, Nérine.

NÉRINE.

Non, je parle très-sérieusement; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amène un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractère doux et sen-

Digitized by Google

sible, d'un esprit fin et aimable; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grace et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NISIDA.

Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi ?

NÉRINE.

Oh ! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉANTE.

C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire aimée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante; vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat. Il doit être bien difficile de ne pas vous aimer; mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA.

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions; et si jamais...

CLÉANTE, *vivement.*

Si jamais...

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, ma chère enfant; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parce que je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets : nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NISIDA.

Comment, mon père! vous avez la bonté....

ARLEQUIN.

Ne me questionne point, parce que je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs j'ai à te parler d'affaires plus importantes, que, grace au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose; ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connois bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois ?

Digitized by Google

NISIDA.

Eh bien, mon père ?

ARLEQUIN.

Eh bien, ma chère amie, je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉANTE, *à part.*

O ciel !

NISIDA.

Avec le marquis d'Yrville !

ARLEQUIN.

Oui, mon enfant : j'ai eu de la peine à en venir à bout ; mais, pour applanir les difficultés, je te donne, le jour du mariage, tout ce que je possède.

NISIDA.

Et vous, mon père ?

ARLEQUIN.

Oh! moi, la plus sûre manière pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. D'ailleurs tu me rendras service : car, si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie; c'est toujours la même chose; il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avoit pas quelquefois le plaisir de donner, cela seroit insupportable.

Digitized by Google

NÉRINE.

Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille.....

ARLEQUIN.

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée: j'ai remarqué depuis long-tems l'amitié qui règne entre Cléante et toi; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille.

NÉRINE.

J'épouserai monsieur Cléante, moi!

ARLEQUIN.

Oui; tu ne t'y attendois pas, n'est-il pas vrai? J'ai voulu vous surprendre, parce que les choses qu'on desire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Eh bien! .... vous voilà tous interdits.... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner, monsieur; c'est l'amour.... la joie.... Ce pauvre garçon ne s'attendoit pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN.

Ma chère Nisida, tu n'as pas l'air d'être

Digitized by Google

contente de ce que je viens de t'apprendre. Écoute donc : je desire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons ; mais, si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA.

Mon père, je suis pénétrée de reconnoissance et d'amour pour vous... Mais je voudrois vous parler sans témoin.

ARLEQUIN.

Tu m'inquiètes, ma fille. (*A Cléante et Nérine.*) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoin ; je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE, *en sortant.*

Nérine, que devenir?

NÉRINE.

Rien n'est encore perdu.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, NISIDA.

ARLEQUIN.

J'AVOIS cru te plaire en arrangeant ce mariage ; me serois-je trompé ? n'aimes-tu pas le marquis ?

NISIDA.

Je ne l'ai jamais aimé. Il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses qualités estimables : mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour !

ARLEQUIN.

Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons ; quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé : j'avois pris tout cela pour de l'amour. Il n'en est rien ; je retirerai ma parole, parce que la première condition étoit que le mariage te conviendroit. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé, j'en suis plus fâché que toi-même. (*Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.*)

Digitized by Google

NISIDA.

Ah ! mon père !

ARLEQUIN.

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant je te rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NISIDA.

Mais pourquoi vous occuper de m'établir ? je suis si heureuse avec vous ! je n'ai pas un desir, je ne forme pas un souhait, que vous ne l'accomplissiez. Laissez-moi dans cette douce position : je ne connois pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudroit mon père, je serois fâchée de partager mon cœur; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN.

Ma chère enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais ; j'en mourrois tout de suite, et je veux vivre encore quelques années, si cela se peut. Quant à ta répugnance pour

pour prendre un époux, tu conviendrois peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter, si tu savois l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord ; ensuite nous raisonnerons ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai, et tu décideras.

NISIDA.

Ah! mon père!... je vous écoute.

(*Ils s'asseyent.*)

ARLEQUIN.

Ma chère amie, j'ai toujours été un honnête homme, mais je n'ai pas toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens ; car les gens riches sont convenus de s'appeler ainsi exclusivement. J'étois pauvre, moi, et j'habitois avec ta mère la petite ville de Bergame. Tu n'étois pas encore née, lorsqu'un seigneur français, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement : il nous le conserva. Il me fit amitié : je le lui rendis du meilleur de mon cœur; au bout de six mois il ne pouvoit plus se passer de moi. Ce comte de Valcour étoit un fort bon homme, mais il avoit épousé secrètement en France une fort mauvaise femme qui se conduisoit très-mal. Un beau matin, le comte s'en alla,

en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avoit, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce monsieur de Valcour dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avoit apporté en Italie.

NISIDA.

Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQUIN.

Tant que j'avois été pauvre, j'avois été heureux; sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent: je perdis ta pauvre mère et tes deux frères. Tout cela me fit prendre mon pays en aversion: je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avois pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent; mes fonds sont à-peu-près doublés depuis dix ans: de sorte, ma chère fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli. Mais si je venois à mourir, tu te trouverois seule, étrangère, sans famille, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légère étourderie feroit le malheur du

Digitized by Google

reste de tes jours. Voilà pourquoi, ma chère fille, je voudrois te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre père, qui se fait déjà bien vieux. Voilà mes raisons, ma chère amie; et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grace d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures! tu ne me réponds pas!

NISIDA.

Ah! mon père! je ferai ce que vous voudrez: mais si vous pouviez lire dans mon cœur, si j'avois la force de vous dire...

ARLEQUIN.

Quoi! ma fille, as-tu quelque secret pour moi? Cela ne seroit pas juste; je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NISIDA.

Jamais, jamais: je le sais bien; mais...

ARLEQUIN.

Est-ce ma qualité de père qui te fait peur? Oh! tu peux en sûreté me confier ce que tu voudras, je te réponds que ton père n'en saura rien.

Digitized by Google

NISIDA.

Non, je ferai mon devoir ; j'en aurai la force : moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux graces à vous demander ; elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie : c'est de différer ce mariage, et de me mettre au couvent.

ARLEQUIN.

Au couvent ! (*Ils se lèvent.*)

NISIDA.

Oui, mon père, j'en ai besoin ; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN.

Tu n'y songes pas, Nisida ; toi, au couvent ! cela est bon pour les filles que leurs pères n'ont pas le tems d'aimer. Eh ! que deviendrois-je quand je ne te verrois plus ? Ma chère enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi ? Ton cœur s'est-il donné ? aimes-tu quelqu'un ?

NISIDA, *se cachant le visage.*

Oui... mon père.

ARLEQUIN.

Eh bien ! voilà un grand malheur ! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

Digitized by Google

NISIDA.

Ah ! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN.

Tu ne peux pas rougir avec moi : ne suis-je pas ton père? ton honneur n'est-il pas le mien? Ouvre-moi ton cœur, ma fille ; peut-être à nous deux nous viendrons à bout de te rendre heureuse.

NISIDA.

Eh bien ! mon père, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même ; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse, et qui renaît toujours plus violente. J'aime... j'aime...

ARLEQUIN.

Qui donc ?

NISIDA.

Cléante.

ARLEQUIN.

Mon secrétaire !

NISIDA.

Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre ; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-

Digitized by Google

moi de Cléante; j'espère tout de mon courage, du tems, et sur-tout de l'absence.

ARLEQUIN, *après un silence.*

As-tu confié ce secret à quelqu'un ?

NISIDA.

Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas?

ARLEQUIN.

Il est vrai, j'ai tort. Écoute-moi: je n'ai pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante; et si j'étois encore en Italie, où tout le monde sait qui je suis, je n'hésiterois pas à te le donner : mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant...

NISIDA.

Non, mon père, non ; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Éloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie ; donnez-moi du tems.... et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQUIN.

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville ;

Digitized by Google

mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant, je serai ton médecin; et si les remèdes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite : c'est t'en dire assez. Adieu; laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NISIDA, *l'embrassant.*

Ah ! je ne le verrai plus.

(*Elle sort en pleurant.*)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

Je suis bien malheureux! je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà, quelqu'un. (*Nérine paroît.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Dites à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE.

Est-ce pour le gronder, monsieur ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Faites ce que je vous dis.

NÉRINE.

C'est que vous avez un air...

ARLEQUIN.

Allons; je vois bien que vous ne voulez pas y aller, je vais l'appeler moi-même.

NÉRINE.

J'y vais, j'y vais, monsieur. (*A part.*) Jamais je ne l'ai vu si en colère.

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé : cependant il est nécessaire qu'il s'en aille ; cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon ! c'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers. Le voici : je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

Vous m'avez demandé, monsieur ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; j'ai à te parler : il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉRINE, *à part.*

Que signifie tout ceci ? (*Elle reste.*)

ARLEQUIN.

Mon ami, je suis fort embarrassé... (*A Nérine.*) Je t'ai déjà dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE.

Je le sais bien, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien, que fais-tu là ?

NÉRINE.

Vous le voyez bien, monsieur, je m'en vais. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE.

Je n'ai jamais été gâté par la fortune, aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN.

J'avois espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage avec Nérine te fixeroit dans ma maison pour toujours ; mais tout est changé.

CLÉANTE.

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour cacher qu'il ne pouvoit avoir lieu.

ARLEQUIN.

Hélas ! je me suis donc trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le

plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE.

Ah! monsieur! ordonnez, parlez; que faut-il faire ?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉANTE.

De quitter votre maison ?

ARLEQUIN.

Oui, mon cher ami.

CLÉANTE.

Ai-je eu le malheur de vous déplaire ?

ARLEQUIN.

Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié; je ne sais même comment je ferai pour me passer de ta société : ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux : mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Pour cela, il s'en faut bien ; tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger ; tu n'as de querelle avec personne que pour leur éviter de la peine; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit : hélas! c'est à cause de cela qu'il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison ; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux ? Mon respect, ma tendresse pour vous, ne méritoient pas ce traitement, et je ne devois pas m'attendre...

ARLEQUIN.

Moi, t'insulter, mon cher ami! comment peux-tu l'imaginer ? Je te répète que je t'estime comme moi-même ; que je donnerois la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi ; que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parce qu'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu... il le faut absolument. J'en pleure,

Digitized by Google

mais il le faut. Laisse-moi t'embrasser pour la dernière fois. (*Il l'embrasse en sanglotant.*) Adieu, mon ami, mon bon ami; je te regretterai toute ma vie; mais va-t'en le plutôt que tu pourras. Adieu, adieu: compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus.

(*Il sort en pleurant.*)

SCÈNE XV.

CLÉANTE, *seul.*

QUE signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison? Suis-je découvert? me suis-je perdu? Ah! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCÈNE XVI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NERINE.

QUE s'est-il donc passé? Monsieur Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

Digitized by Google

CLÉANTE.

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment; il m'a embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparoître ici.

NÉRINE.

Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire ?

CLÉANTE.

Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas; mais je partirai. Ah! du moins puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maîtresse ? Tu connois mon cœur; tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉRINE, *pleurant.*

Hélas ! que nous sommes malheureux ! D'abord vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉANTE.

Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi. Un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnoître ton amitié : prends du moins ce diamant; c'est le seul bien que m'a laissé ma mère, le seul dont

Digitized by Google

je puis disposer ; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment où je peux te l'offrir.

NÉRINE.

Eh ! monsieur, je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas ; dites qui vous êtes : que risquez-vous ? Tout est perdu ; vous n'avez rien à ménager.

CLÉANTE.

Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son père me pardonnent de m'être introduit ici ? Ils m'accableront de leur colère ; au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant...

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQUIN, *un papier à la main.*

Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore ; mais la douleur de te perdre m'avoit tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légère marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la

Digitized by Google

récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE.

Eh quoi! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez; vous me punissez en disant que je suis innocent; et vous venez m'offrir des secours! Non, monsieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN.

Ah! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE.

Il m'est affreux de vous déplaire; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié : mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Quelle est cette raison? il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE.

Allons, monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQUIN.

Que dis-tu, Nérine?

NÉRINE.

Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur : votre franchise,

Digitized by Google

franchise votre bonté, doivent l'encourager. D'ailleurs vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN.

L'amour !

CLÉANTE.

Oui, monsieur : apprenez tout. Je ne suis point ce que vous me croyez. Une passion violente, profonde pour mademoiselle votre fille, s'est emparée de moi depuis plus d'un an : désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire. Voilà mes crimes; punissez-moi.

ARLEQUIN.

Comment ! vous avez abusé de ma crédulité pour venir séduire ma fille, pour oser...

NÉRINE.

Ah! monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN.

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour

Digitized by Google

elle ? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avois pour vous! vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupois que de rendre les vôtres heureux !

CLÉANTE.

L'amour seul est mon excuse; et cet amour...

ARLEQUIN.

Ingrat que vous êtes ! pourquoi ne pas me le dire? pourquoi préférer la peine de me tromper, au plaisir de m'ouvrir votre cœur ?

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQUIN.

Quel étoit donc votre espoir ?

CLÉANTE.

De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre cœur me jugeât digne d'être aimé; et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurois été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurois pas craint de vous découvrir mes sentimens; alors ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empê-

Digitized by Google

choit de parler, seroient devenus des motifs d'espérance : je vous aurois raconté mes chagrins, votre ame sensible se seroit émue ; vous auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le père de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous donc? Parlez; expliquez-vous.

CLÉANTE.

Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon père dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mère qui dissipa tout le bien qu'on lui avoit laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge où l'on a tant besoin de ses parens, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connoissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un père qui m'avoit ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉRINE.

Monsieur, vous vous attendrissez....

ARLEQUIN.

Point du tout, mademoiselle.... Eh bien?

CLÉANTE.

Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien

ami de mon père étoit prêt à s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser, et c'eût été la première fois de ma vie, nous apprîmes que mon père étoit mort en Italie, et qu'il avoit laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN.

A un étranger!... Quel soupçon!

CLÉANTE.

Voilà sur quoi je fondois l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensois. Ah! du moins ne me refusez pas mon pardon; c'est à vos genoux que je le demande. (*Il se met à genoux.*)

ARLEQUIN, *ému.*

Répondez-moi : Comment s'appeloit votre père?

CLÉANTE.

Le comte de Valcour.

ARLEQUIN.

Le comte de Valcour!

CLÉANTE.

Oui, monsieur : j'ai les preuves.....

ARLEQUIN.

O ciel! vous le fils de mon bienfaiteur!.....

Digitized by Google

Digitized by Google

Viens ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune.

C. P. Marillier inv. Delignon Sculp.

Digitized by Google

Ah! relevez-vous, monsieur, relevez-vous; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉANTE.

Quoi! vous l'avez connu?

ARLEQUIN.

Si je l'ai connu! Et vous êtes son fils? Ah, mon ami! (*il embrasse Cléante*), mon cher ami, je dois tout à votre père : je l'ai aimé pendant quinze ans. C'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune : grace au ciel, c'est moi qui ai tout votre bien; et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre; il est à vous; votre père n'a pu me le donner. (*Nisida arrive.*)

SCÈNE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Viens, ma fille. Voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant; nous allons être pauvres; mais il le faut bien, car sans cela nous ne serions plus honnêtes gens.

Digitized by Google

CLÉANTE.

Comment ! que dites-vous ? Je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon père ne fut jamais déclaré ; et la loi.....

ARLEQUIN.

Que me fait la loi, quand mon cœur parle ? vous voyez bien qu'il me crie qu'il n'est pas à moi. Comment ! je serois riche, et le fils de mon bienfaiteur seroit pauvre ! Non, mon ami ; non, monsieur : je vais tout vous rendre. Mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille : je mourrois de douleur si je la laissois dans l'indigence ; et, puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉANTE.

Votre fille ! ô ciel ! Eh bien ! oui, je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens dans la crainte de me voir malheureux, je le serai toute ma vie, et vous n'avez rien pour moi, si vous me refusez votre fille.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous voudriez ?....

CLÉANTE.

Je veux retrouver mon père ; vous seul pouvez le remplacer.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune : (*à voix basse;*) c'est que je ne te renvoyois de chez moi que parce qu'elle m'avoit avoué qu'elle étoit folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

CLÉANTE.

Ah, Nisida! vous m'aimiez donc?

NISIDA.

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE.

Grace au ciel! tout est arrangé; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN.

Ma chère Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante selon mes premiers projets; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinois, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfans, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux : mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon père.

FIN.

Digitized by Google

LA BONNE MERE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, au mois de mars 1790.

Digitized by Google

Digitized by Google

A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

J'avois juré cent fois d'abandonner Thalie :
Et je vous offre en ce moment
Une nouvelle comédie,
A vous qui n'oubliez jamais votre serment !
Mais c'est la bonne Mère ; acceptez-en l'hommage.
En voyant ce titre si doux,
On vous soupçonnera d'avoir part à l'ouvrage ;
Et vos enfans sur-tout croiront qu'il est de vous.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MATHURINE, fermière du pays de Caux.
LUCETTE, fille de Mathurine.
ARLEQUIN, paysan du village.
DUVAL, neveu du bailli.
LE TABELLION.
UN VALET DE FERME, joué par un enfant.

La Scène est au royaume d'Yvetot, dans le pays de Caux.

Digitized by Google

LA BONNE MÈRE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, MATHURINE.

ARLEQUIN.

ALLEZ, madame Mathurine, j'ai bien du chagrin.

MATHURINE.

Je m'en doute, mon pauvre ami.

ARLEQUIN.

Je ne m'y serois jamais attendu de la part de mademoiselle Lucette. Après la promesse qu'elle m'avoit faite de m'aimer toujours, après la permission que vous lui en aviez donnée, comment est-il possible qu'une fille élevée par vous, qu'une fille, qui est votre fille, soit une perfide et une changeuse !

MATHURINE.

Mais es-tu bien sûr que Lucette ne t'aime plus ?

ARLEQUIN.

Ah, madame Mathurine! il y a long-tems

Digitized by Google

que je fais tout ce que je peux pour ne pas le voir; mais cela me crève les yeux et le cœur. On dit que l'amour ne peut pas se cacher; croyez que quand on cesse d'en avoir, cela se cache encore bien moins.

MATHURINE.

Je serois aussi fâchée que toi du changement de ma fille; ton mariage avec elle étoit arrangé depuis si long-tems! Lorsque ton père vint s'établir dans le pays de Caux, je fus la première à l'accueillir, à l'aider, à lui donner des secours pour faire valoir sa ferme. Je suis devenue veuve presque en même tems que ta mère : je l'aimois déjà beaucoup, ta mère; mais on s'aime bien mieux quand on a pleuré ensemble. Tu es son fils unique; je n'ai d'enfant que Lucette; ton caractère franc, ton bon cœur m'ont toujours plu; j'ai vu qu'ils plaisoient à ma fille : âge, fortune, inclination, tout se rapportoit entre vous deux, tout sembloit assurer votre bonheur et celui de vos mères; car tu sais bien que les mères ne sont heureuses que quand les enfans sont contens. Juge du chagrin que j'aurois de renoncer à de si douces espérances!

ARLEQUIN.

Eh bien! je suis fâché de vous dire que vous ne risquez rien d'avoir du chagrin.

Digitized by Google

MATHURINE.

Peut-être aussi t'affliges-tu sans sujet. Les amoureux et les enfans pleurent souvent à propos de rien : tu es bien amoureux, et tu es un peu enfant.

ARLEQUIN.

Je suis oublié de votre fille, et voilà ce qu'il y a de pis. Depuis que ce monsieur Duval, le neveu de notre bailli, est arrivé de Paris, avec son catogan, son gilet à fleurs, sa petite badine, et son air d'importance et d'impertinence, votre fille n'est plus la même. Elle est toujours avec monsieur Duval; elle apprend toutes les chansons qu'il dit; elle rit de tous les contes qu'il fait. Dimanche dernier ils ont toujours dansé ensemble : moi, je pleurois derrière le joueur de violon; elle ne s'en est seulement pas aperçue. Le soir, on a joué à colin-maillard; c'étoit moi qui étois le colin-maillard; je l'ai resté toute la soirée, parce que vous sentez bien qu'on n'a plus ni bras ni jambes quand on est sûr de n'être plus aimé. J'entendois fort bien que mademoiselle Lucette et monsieur Duval se moquoient et rioient ensemble de moi; et quand je l'ai voulu reprocher à mademoiselle Lucette, pour toute justification, elle m'a dit que j'avois triché,

Digitized by Google

puisque j'y avois vu clair. C'est-il clair, madame Mathurine?

MATHURINE.

Tout cela peut être un enfantillage que tu auras pris trop au sérieux. Au lieu de gronder Lucette, il vaudroit mieux faire semblant de ne t'apercevoir de rien, et redoubler d'efforts pour être aimable.

ARLEQUIN.

Mon dieu! madame Mathurine, je ne la gronde jamais : je pleure quelquefois, parce que je ne peux pas empêcher les larmes de venir; mais sitôt que mademoiselle Lucette me regarde, je me mets tout de suite à rire, de peur que cela ne l'impatiente. Quant à être aimable, dame! je fais ce que je peux, madame Mathurine; je mets tous les jours mon habit des dimanches : vous le voyez bien. Ma mère m'a donné tous ses joyaux; je ne les tiens pas dans mon coffre, je les porte sur moi : je me fais le plus brave que je peux : mais je n'ai point de catogan, comme monsieur Duval; je ne sais pas siffler tous les petits airs qu'il siffle. Il a appris à Paris je ne sais combien de chansons, qu'il compose ensuite dans le moment pour mademoiselle Lucette. Je n'en sais point, moi : j'ai voulu essayer

essayer d'en composer une, j'y ai passé toute ma journée d'hier; mais je n'ai pu trouver autre chose, sinon que, J'aime Lucette plus que ma vie. Quand j'ai dit cela une fois; bonsoir, j'ai dit tout ce que je savois.

MATHURINE.

Tu m'affliges beaucoup, mon ami; car ce petit Duval ne convient point du tout à ma fille.

ARLEQUIN.

Non, sûrement.

MATHURINE.

C'est un assez mauvais sujet...

ARLEQUIN.

Je vous en réponds.

MATHURINE.

Que son séjour à Paris n'a fait que gâter encore.

ARLEQUIN.

Oh! je le sais de très-bonne part.

MATHURINE.

Il est d'une jolie figure.

ARLEQUIN.

Ma foi, comme cela: je ne le trouve pas joli, moi.

Digitized by Google

MATHURINE.

Il a de l'esprit.

ARLEQUIN.

Tout le monde le dit, mais savoir si c'est vrai.

MATHURINE.

Toutes les jeunes filles du village courent après lui.

ARLEQUIN.

Qu'elles courent, je ne m'y oppose pas, pourvu que Lucette se tienne tranquille.

MATHURINE.

Duval n'est pas riche.

ARLEQUIN.

Ça n'a rien que son catogan.

MATHURINE.

Ma voisine, qui le connoît bien, m'a dit qu'il étoit fort intéressé, et que la dot de ma fille lui plaisoit pour le moins autant que son visage.

ARLEQUIN.

Oh ! tous ces drôles-là qui aiment l'argent n'ont point de goût.

MATHURINE.

Écoute, il ne faut pas encore nous désespérer. Lucette a pu être flattée de la préfé-

Digitized by Google

rence que lui a donnée M. Duval sur toutes les filles du village. Chez nous autres femmes, mon ami, la vanité est presque toujours la cause de toutes nos sottises. Lucette n'en est pas exempte : mais son cœur est bon, j'en suis sûre ; et, avec un bon cœur et une bonne mère, une fille revient toujours. Tu sais comment j'ai élevé Lucette. J'ai commencé par lui persuader la vérité ; c'est que je l'aime beaucoup plus qu'elle ne peut s'aimer elle-même. D'après cette idée, sa confiance en moi est sans bornes; elle me dit tout ce qu'elle pense. Je saurai bientôt quelle espèce de sentiment elle a pour Duval ; et sois bien sûr que je ne négligerai rien pour la rendre à la raison et à toi.

ARLEQUIN.

Oh! si vous allez me mettre en compagnie avec la raison, vous ne ferez rien qui vaille. Je ne veux pas que votre fille m'aime par raison ; je veux que ce soit par plaisir, comme c'étoit autrefois. Tenez, madame Mathurine, je ne suis point du tout d'avis que vous alliez prêcher mademoiselle Lucette : tous ces sermons-là me feront du tort. Vous feriez beaucoup mieux de m'enseigner la manière d'être plus gentil que je ne suis, d'avoir de l'esprit.... de petites façons.... de petites graces... enfin

Digitized by Google

toutes ces drôleries-là dont vous faites tant de cas, vous autres. J'ai déjà prié ma mère de me les apprendre ; mais ma mère dit qu'il ne me manque rien, et que je suis charmant.

MATHURINE.

Elle a raison, ta mère ; et je t'en dirai autant.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est que vous êtes aussi ma mère, vous. Je ne vous crois pas plus l'une que l'autre. Pardi oui ! voilà une belle manière d'être charmant, qui plaît aux mères et ne plaît pas aux filles ! Comment ! madame Mathurine, vous ne voulez pas me donner quelques bons avis ?

MATHURINE.

Quels avis veux-tu que je te donne ?

ARLEQUIN.

Mais on vous a fait l'amour tout comme à une autre. Vous pouvez bien vous souvenir de ce qui vous plaisoit le mieux ; dites-le-moi, je le ferai pour plaire à votre fille.

MATHURINE.

Là-dessus, mon enfant, il n'y a point de règle sûre, et ce qui plaît à l'une ennuie l'autre. Mais j'entends Lucette : laisse-moi seule avec elle, je vais travailler pour toi.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ha çà, n'allez pas lui dire que je vous ai parlé de rien, parce qu'elle m'en voudroit peut-être, et j'aimerois mieux qu'elle me fît souffrir toute ma vie, que de la mettre en colère un seul moment.

MATHURINE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN, *regardant venir Lucette.*

La voilà qui approche. Mon dieu ! comme elle est jolie ! Madame Mathurine, c'est tout votre portrait au moins. (*Il soupire.*) Ce drôle de Duval me fera mourir de chagrin.

MATHURINE.

Eh non, te dis-je ; j'y mettrai ordre.

ARLEQUIN.

Ah ! je vous en prie, occupez-vous-en, quand ce ne seroit qu'à cause de ma mère, qui mourra de chagrin d'abord si elle ne me voit pas heureux. (*Il s'en va en soupirant.*)

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

ARLEQUIN, *revenant.*

Eh ! comment avez-vous dit ?

Digitized by Google

MATHURINE.

Adieu, mon fils.

ARLEQUIN.

Ah! j'aime bien cet adieu-là. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

MATHURINE, LUCETTE.

LUCETTE, *embrassant sa mère.*

Bonjour, ma mère : Arlequin n'étoit-il pas avec vous ?

MATHURINE.

Oui, ma fille.

LUCETTE.

Il vous a peut-être fait des plaintes de moi ?

MATHURINE.

Non, il ne m'en a fait que de lui-même. Il a peur de t'avoir déplu.

LUCETTE.

Il ne sait ce qu'il dit.

MATHURINE.

Je l'ai rassuré. Tu l'aimes toujours, n'est-il pas vrai ?

Digitized by Google

LUCETTE.

Depuis quelque temps il est bien moins aimable.

MATHURINE.

Bon ! tu ne me l'as pas encore dit, toi qui me dis tout !

LUCETTE.

Oh ! c'est que cela seroit bien long à vous raconter.

MATHURINE.

Mais nous avons le temps.

LUCETTE.

Tenez, ma mère, c'est qu'il ne faut pas croire que M. Arlequin soit sans défauts, au moins. Depuis quelques jours je lui en ai découvert beaucoup.

MATHURINE.

Dis-les-moi donc, je t'en prie.

LUCETTE.

Il a le cœur excellent, c'est vrai ; c'est le plus honnête garçon du monde, c'est encore vrai ; il aime sa mère de toute son ame, il vous aime de même; il se jeteroit au feu pour moi : je conviens de tout cela, parce que je suis juste, moi. Mais...

MATHURINE.

Eh bien! ses défauts....

Digitized by Google

LUCETTE, *embarrassée.*

Ses défauts... c'est que... je crois que je ne l'aime plus.

MATHURINE.

Celui-là est le pire; mais tu fais bien de m'en avertir, parce qu'à nous deux nous verrons bien mieux le parti qu'il faudra prendre, s'il nous est impossible de corriger Arlequin de ce défaut-là.

LUCETTE.

Que vous êtes bonne, ma mère! j'avois peur que cela ne vous fâchât.

MATHURINE.

Tu me connois bien mal, Lucette! rien ne peut me fâcher quand c'est ma fille qui me le dit; comme rien ne peut me plaire quand c'est un autre.

LUCETTE.

Ah! vous savez que je ne vous cache rien.

MATHURINE.

Revenons à ton amour : tu n'en as donc plus pour Arlequin ?

LUCETTE.

Je ne vous assurerai pas la chose; mais voici tout bonnement ce qui m'arrive. M. Duval est un très-joli garçon, qui a beaucoup

Digitized by Google

d'esprit, qui a vécu dans le beau monde à Paris, où il m'a dit que toutes les dames de la cour étoient folles de lui. Ce M. Duval est amoureux de moi ; toutes les filles du village en crèvent de dépit, cela me fait plaisir; Arlequin en a du chagrin, cela me fait peine : je ne sais comment arranger tout cela. Je voudrois bien aimer toujours Arlequin ; mais je voudrois aussi être toujours aimée de M. Duval.

MATHURINE.

C'est difficile, mon enfant. Mais en supposant que cela pût s'arranger, ton cœur ne te feroit-il pas quelque petit reproche ?

LUCETTE.

Non, ma mère; parce que je vous le dirois, et dès-lors il n'y auroit plus de mal.

MATHURINE.

Il est certain que je le préviendrois, en te faisant voir combien tu serois injuste ; car chacun de tes deux amans te donneroit son cœur tout entier, et toi, tu ne pourrois donner à chacun d'eux que la moitié du tien : ce marché seroit-il égal ?

LUCETTE.

Non, assurément : je tricherois, et cela n'est pas honnête. Il faut donc que je me décide entre Arlequin et M. Duval ?

Digitized by Google

MATHURINE.

Je le crois : et je te conseille, quand tu seras décidée, de ne plus changer; car ce seroit encore une injustice.

LUCETTE.

Comment cela ?

MATHURINE.

C'est bien aisé à comprendre. Quand le seigneur du village m'a donné sa ferme, il m'a dit : Madame Mathurine, je vous donne tant de journaux à faire valoir, et vous me rendrez tant d'écus par an. Si au moment de la moisson, il venoit me dire, Je vous rends vos écus et je reprends mes journaux, n'est-il pas vrai qu'il agiroit en malhonnête homme, puisque c'est la moisson qui doit me payer non-seulement de mes écus, mais de mes peines et de mon travail?

LUCETTE.

Sans doute.

MATHURINE.

Eh bien! quand tu auras choisi ton amoureux, et que tu lui auras dit, Je reçois votre amitié et je vous donne la mienne; si, au moment où il compte t'épouser, tu vas lui dire, Je vous rends votre amitié, et je veux repren-

Digitized by Google

dre la mienne, tu fais le même trait que le seigneur, c'est-à-dire une très-grande injustice.

LUCETTE.

Vous avez raison, ma mère. Ah! mon dieu! comme il est difficile d'être juste !

MATHURINE.

Pas tant que tu le crois.

LUCETTE.

Mais, ma mère, vous me faites penser à une chose : j'avois déjà donné mon amitié à Arlequin.

MATHURINE.

Je le sais bien : apparemment que tu as de bonnes raisons pour la reprendre.

LUCETTE.

Non, je n'en ai point de raisons, et voilà ce qui me fâche.

MATHURINE.

Consulte bien ton cœur.

LUCETTE.

Mon cœur est pour Arlequin, ce n'est pas là l'embarras ; mais c'est que si je congédie M. Duval, il deviendra l'amoureux de quelque fille du village, qui croira me l'avoir enlevé, et à cause de cela être plus jolie que moi : cela n'est point agréable, ma mère.

Digitized by Google

MATHURINE.

N'as-tu que cette raison ?

LUCETTE.

Oh! j'en ai encore une autre ; c'est que j'ai tort avec Arlequin ; il faudroit en convenir ; et je ne peux pas souffrir cela. Cependant..... Mais j'entends quelqu'un. C'est M. Duval qui m'apporte un bouquet.

SCÈNE III.

MATHURINE, DUVAL, LUCETTE.

DUVAL, *d'un ton très-fat.*

Oui, mademoiselle. (*A Mathurine.*) Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect. (*A Lucette.*) Depuis que vous m'avez permis de vous offrir des fleurs, elles viennent d'elles-mêmes dans le jardin de mon oncle.

LUCETTE.

Vous êtes bien honnête, monsieur Duval.

MATHURINE, *à part.*

Ces fleurs-là vont détruire tout mon ouvrage.

Digitized by Google

DUVAL.

J'espère que madame Mathurine me permettra bien de faire deux parts de mon bouquet. Je mettrai d'un côté les roses pour la mère, et de l'autre les boutons pour la fille : chacune aura ce qui lui ressemble. Quoiqu'en vérité, quand vous êtes auprès l'une de l'autre, je vous prends toujours pour les deux sœurs, et j'ai de la peine à distinguer l'aînée.

LUCETTE.

Ma mère, entendez-vous ?

MATHURINE.

Tenez, monsieur Duval, vous croyez me faire un compliment, et vous vous trompez. Je serois bien fâchée d'être sa sœur, car je ne serois plus sa mère ; et je ne connois pas dans le monde un nom plus doux ni un plus bel état.

DUVAL.

En ce cas, les roses vous appartiennent.

(*Il chante à Mathurine :*)

En approchant de vous ces fleurs,
Vous allez ternir leurs couleurs,
Bien moins brillantes que les vôtres.

(*A Lucette :*)

Ces tendres boutons s'ouvriront
Quand sur votre sein ils seront
Accompagnés de quelques autres.

Digitized by Google

LUCETTE.

Eh bien! ma mère, a-t-il de l'esprit ?

DUVAL.

A propos, madame Mathurine, mon oncle m'a chargé de vous dire qu'il avoit trouvé dans de vieux papiers, un titre par lequel vous avez des droits certains sur les biens d'un nommé Arlequin, un paysan de ce village, une espèce d'imbécille, à ce qu'on dit. Mon oncle vous offre de commencer le procès, et vous répond de le gagner.

MATHURINE.

Monsieur votre oncle a bien de la bonté.

DUVAL.

Cela vaut la peine d'y penser. (*A Lucette.*) Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé ce matin?

LUCETTE.

Non.

DUVAL.

J'ai reçu une lettre fort tendre de la fille de ce gros paysan... comment l'appelez-vous donc?.... qui a l'honneur de vous appartenir.

LUCETTE.

Qui? mon oncle Thomas?

DUVAL.

Justement. Sa fille, qui n'est pas trop mal,

Digitized by Google

en vérité, m'écrit qu'elle m'adore ; que mon amour pour vous la fait mourir de chagrin ; qu'elle est fille unique et fort riche ; qu'elle s'estimera la plus heureuse des femmes si je veux bien..... (*Il s'aperçoit que Mathurine l'écoute, et il s'interrompt pour lui dire :*) Mon oncle m'a recommandé de vous dire, au sujet de ce titre, que son frère, procureur à Paris, vous servira de tout son cœur; et c'est un homme sur lequel on peut compter, un homme du plus grand mérite : il a ruiné plus de vingt familles avec bien moins de moyens que ce titre-là n'en fournit.

MATHURINE.

Oh ! je le crois.

DUVAL.

Je vous conseille de vous en occuper. (*A Lucette.*) J'ai répondu que mon cœur étoit pris; que je la plaignois de toute mon ame, mais que j'avois déjà l'habitude de vous faire des sacrifices, puisqu'enfin vous seule m'empêchiez de retourner à Paris, où cinq ou six femmes de la première volée sont malades de mon absence..... (*A Mathurine.*) Que faudra-t-il dire à mon oncle ?

MATHURINE.

Vous le remercierez de ma part, et vous lui

Digitized by Google

direz qu'avant toutes choses, je serois bien aise de voir le titre dont il s'agit. Si vous voulez me l'apporter tantôt, nous en raisonnerons ensemble.

DUVAL.

Écoutez, c'est aujourd'hui dimanche : tout le monde est déjà assemblé sur la place pour danser; je vais y mener mademoiselle Lucette, et de là je cours chercher le titre, que je vous apporte dans l'instant.

LUCETTE.

Mais vous reviendrez danser après ?

DUVAL, *à demi-voix.*

N'en doutez pas. (*haut.*) Mademoiselle, il faut que les affaires marchent avant les plaisirs : mais on peut tout arranger, en s'y prenant bien.

MATHURINE.

Je vais vous attendre ici.

LUCETTE, *à sa mère.*

Comme il est raisonnable ! et comme il est poli !

DUVAL.

Eh bien! venez-vous sur la place? je suis sûr que tout le monde vous desire. (*Il chante.*)

ALLONS danser sous ces ormeaux :
Venez, venez, belle Lucette.

Allons

Allons danser sous ces ormeaux ;
J'entends déjà les chalumeaux.

A tous les jeux que l'on apprête,
Vous seule donnez des appas :
Si l'on ne vous y voyoit pas,
Dimanche ne seroit point fête.

LUCETTE, *à Mathurine.*

Comme il est aimable! O ma mère! me voilà dècidée; et vous n'avez qu'à dire à l'autre de prendre son parti. (*Lucette donne le bras à Duval, et ils s'en vont en chantant :*)

ALLONS danser sous ces ormeaux.
Venez, venez, belle Lucette :
Allons danser sous ces ormeaux ;
J'entends déjà les chalumeaux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV.

MATHURINE, *seule.*

TOUT est perdu ; ma fille aime Duval; et ce qui la séduit en lui, me prouve clairement qu'elle sera malheureuse.

Si je voulois me servir un moment de mon autorité de mère, je suis bien sûre que Lu-

cette obéiroit. Obéir! ce mot-là tue tout. D'ailleurs c'est un mauvais moyen. En m'opposant à son amour, je ne le rendrai que plus fort; je ferai haïr Arlequin en ordonnant qu'il soit aimé. Ah! Lucette, Lucette, je ne veux que te rendre heureuse; et, pour y parvenir, il faut que je ruse avec toi. Hélas! que nous payons cher le bonheur d'avoir des enfans! A peine sont-ils nés, que mille maux les menacent; ils n'en souffrent que lorsque ces maux sont venus; leur mère en souffre même avant qu'ils viennent. Dans la jeunesse, des dangers plus grands; passionnés pour tout ce qui peut leur nuire, travaillant avec ardeur à devenir malheureux, et ne se souvenant de leur mère que quand ils ont à l'affliger. Je sais tout cela, je me le répète souvent, et un sourire de ma fille me le fait toujours oublier. Allons, prenons courage : puisque nous les aimons tant, il faut cependant bien que le plaisir passe la peine. Mais voici ce pauvre Arlequin: il me fait pitié.

Digitized by Google

SCÈNE V.

MATHURINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Ah! mon dieu! mon dieu! que je suis à plaindre!

MATHURINE.

Qu'as-tu donc, mon ami? tu pleures.

ARLEQUIN.

Sans doute, je pleure; et je n'en ai que trop sujet.

MATHURINE.

Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Vous savez bien, ce sansonnet que j'élevois depuis plus d'un an, qui disoit si bien: J'aime Lucette, j'aime Lucette.....

MATHURINE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Eh bien! comme mademoiselle Lucette a l'air de ne plus m'aimer, j'ai cru que c'étoit le moment de lui donner le sansonnet, afin qu'au moins elle se souvînt de moi, quand le

sansonnet lui diroit : J'aime Lucette. En conséquence, je l'ai tiré de sa cage, je lui ai attaché à la patte le plus beau ruban de ma mère, et j'ai été pour le porter à mademoiselle votre fille..... Ah! mon dieu ! mon dieu! c'est bien à présent qu'il n'y a plus d'espérance! (*Il pleure.*)

MATHURINE.

Eh bien ! as-tu vu ma fille ?

ARLEQUIN.

Sûrement, je l'ai vue; je l'ai rencontrée avec M. Duval, qui s'en alloit à la danse. Pardi ! ils chantoient tous deux comme deux rossignols ; cela m'a fait un peu de peine : mais cependant je n'ai pas dit autre chose que d'ôter mon chapeau, et j'ai présenté le sansonnet à mademoiselle Lucette. Ah ! c'est là, c'est là que j'ai bien vu que j'étois perdu!

MATHURINE.

Explique-toi donc, car tu m'impatientes. Que t'a dit ma fille ?

ARLEQUIN.

Ce qu'elle m'a dit? je le sais bien, ce qu'elle m'a dit, et je m'en souviendrai long-tems.

MATHURINE.

Mais, si tu veux que je le sache, il faut aussi me le dire.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Elle m'a dit qu'elle n'aimoit point tous ces animaux-là qui disoient toujours la même chose. Ainsi, a-t-elle ajouté, vous et votre sansonnet pouvez vous aller promener, je vous donne la clef des champs. En disant ces paroles, elle a lâché le ruban, et le sansonnet s'est envolé, en répétant : J'aime Lucette, j'aime Lucette.

MATHURINE.

Ce trait-là n'est pas de ma fille. Et qu'as-tu fait?

ARLEQUIN.

Moi, je n'ai pas pu m'envoler; je suis resté pétrifié ; et, malgré cela, mon cœur disoit toujours comme le sansonnet, J'aime Lucette.

MATHURINE.

C'est ce malheureux Duval qui a sûrement engagé ma fille à une si mauvaise action.

ARLEQUIN.

O madame Mathurine! tout est fini : ce dernier trait me fait voir clair ; votre fille ne m'aime plus du tout. Il faut que je prenne mon parti, et il est pris.

MATHURINE.

Je n'ose te donner beaucoup d'espérance; il ne m'en reste guère à moi-même. Cependant...

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Oh! après l'histoire du sansonnet, il n'y a plus de *cependant :* mon parti est pris, madame Mathurine; mon parti est pris. Dès que le sansonnet a vu qu'on ne l'aimoit plus, il s'en est allé tout de suite : le sansonnet a eu raison.

MATHURINE.

Écoute-moi : j'imagine un moyen dont l'exécution est difficile ; je risque même beaucoup à l'entreprendre : mais, s'il me réussit, avant la fin du jour nous serons tous heureux.

ARLEQUIN.

Excepté moi.

MATHURINE.

Le serions-nous sans toi, nigaud? Mais n'est-ce pas Duval qui vient là-bas ?

ARLEQUIN.

Eh! mon dieu oui : cette figure-là me poursuit toujours.

MATHURINE.

Laisse-nous seuls; je vais lui tendre un piége où j'espère qu'il sera pris. Va m'attendre chez ta mère.

ARLEQUIN.

Oh ! je n'attends plus, je suis décidé. Mais

Digitized by Google

je vous reverrai, madame Mathurine; je vous reverrai, car je vous aime beaucoup, et je viendrai vous dire adieu. Adieu, madame Mathurine; je reviendrai vous dire adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MATHURINE, *seule.*

Voici Duval; il doit être bien difficile de le tromper : puisse ma tendresse pour ma fille me donner tout l'esprit dont j'ai besoin !

SCÈNE VII.

MATHURINE, DUVAL.

MATHURINE.

Ah ! vous voilà, monsieur Duval ! je ne vous attendois plus.

DUVAL.

J'avois à vous remettre quelque chose qui peut vous être utile ; vous m'avez promis de causer avec moi : voilà deux motifs bien puissans pour me rappeler de vous.

Digitized by Google

MATHURINE.

Oui : mais vous étiez avec ma fille, et je m'étonne que vous vous soyez souvenu de moi.

DUVAL.

Il est certain qu'en regardant mademoiselle Lucette, il est permis de tout oublier : elle vous ressemble beaucoup.

MATHURINE.

Ah ! monsieur Duval, vous lui volez cette douceur-là. Pour ne plus vous obliger à mentir, parlons d'autre chose. Où est ce titre avec lequel je pourrois réclamer les biens de la famille d'Arlequin ?

DUVAL.

Le voici, madame (*elle veut le prendre, Duval s'y oppose;*) mais je ne peux vous le laisser qu'autant que vous en ferez usage, et que mon oncle sera chargé du procès. Telle est sa volonté, que je n'ai pu faire changer. Si, par exemple, vous veniez à marier mademoiselle votre fille, et que vous fussiez bien aise d'augmenter sa dot en lui abandonnant ce titre, alors mon oncle se feroit un plaisir de vous le céder.

MATHURINE.

On ne peut pas être plus obligeant. Mais, monsieur Duval, ce titre est personnel à moi;

Digitized by Google

c'est à moi seule qu'il appartient : il ne pourroit servir à ma fille que dans le cas où je la ferois mon héritière en la mariant.

DUVAL.

Cela va sans dire : mais personne ne doute de vos intentions à ce sujet. On vous connoît trop bien, madame Mathurine, pour n'être pas sûr que vous donnerez tout à mademoiselle Lucette, que vous lui laisserez choisir l'époux qui lui plaira, et qu'enfin, vous n'avez amassé vos richesses que pour avoir le plaisir de lui en faire une dot.

MATHURINE.

Il est certain que, sans moi, ma fille n'auroit pas grand'chose. Son père étoit pauvre quand je l'épousai; je fis sa fortune: plaisir bien doux, monsieur Duval, plaisir que je n'ai éprouvé qu'une fois, et qui est le plus grand, sans doute, que la richesse puisse donner !

DUVAL.

Vous retrouverez ce plaisir, madame Mathurine; vous le retrouverez quand vous direz à l'époux qu'aura choisi mademoiselle Lucette : Mon ami, tu es aimable, et ma fille t'aime; c'est son métier : mais tu es pauvre, et je te donne toute ma fortune; voilà le mien.

Digitized by Google

En prononçant ces paroles, vous remettrez dans ses mains vos contrats, vos baux, vos billets, votre argent; vous jouirez de sa surprise, de sa reconnoissance. Ah! quel moment, madame Mathurine! quelle satisfaction pour monsieur votre gendre et pour vous! Tenez, moi, je suis né très-sensible, et mon cœur est ému à cette seule idée. Il me semble que je vois tout cela, et je sens la joie... les transports.... le plaisir.... Oh! c'est un beau moment, madame Mathurine!

MATHURINE.

J'en conviens. Mais je n'ai pas trente-quatre ans; j'ai un cœur tout comme une autre: il est possible que je trouve quelqu'un qui me plaise; il est encore possible que je plaise à quelqu'un; n'est-il pas vrai, monsieur Duval? on a vu des choses plus extraordinaires.

DUVAL.

Pour cela, madame, ce ne seroit point du tout singulier.

MATHURINE.

Eh bien! si, après avoir mis d'un côté le bien qui revient à ma fille, je mettois d'un autre le reste de ma fortune qui est quatre fois plus considérable, et, par là-dessus, le titre que vous tenez; et que je vinsse avec cette

dot trouver un aimable garçon comme vous, je suppose; il ne faut pas que cela vous fâche, ce n'est qu'une supposition; et que je vous disse, Mon cher ami, vous me plaisez, c'est votre métier; je vous épouse, c'est le mien; je vous donne tout ce que j'ai, c'est mon plaisir; et qu'en prononçant ces mots, je vous misse en possession de tous mes biens, de tout mon argent, de tous mes contrats : c'est une supposition, comme vous entendez bien; mais vous conviendrez que dans cette supposition-là je jouirois bien mieux de la surprise, de la joie, de la reconnoissance de celui que j'enrichirois. Ah! quel moment, monsieur Duval! quelle satisfaction pour mon époux et pour moi! Tenez, je ne le cache pas, je suis encore sensible, et mon cœur tressaille un peu à cette idée; il me semble que j'y suis... et je sens... en vérité... Oh! c'est un joli moment, monsieur Duval!

DUVAL.

Oui, oui, madame Mathurine; et plus joli encore pour celui qui le passeroit avec vous, que pour vous-même.

MATHURINE.

Allons donc, vous vous moquez. Parlons de quelqu'un qui vaut bien mieux que moi, de ma fille : car, si je m'occupe jamais de la sup-

Digitized by Google

position que j'ai faite, ce ne sera qu'après l'avoir établie. Tous mes arrangemens sont pris là-dessus: l'argent qui lui revient est prêt; j'y ajouterai même quelque chose, parce qu'une mère est toujours obligée de faire plus que son devoir : on me permettra de disposer ensuite de ce qui me reste en faveur de la personne que mon cœur aimera le plus.

DUVAL.

Vous raisonnez si bien, madame Mathurine, que chacune de vos paroles pénètre jusqu'à mon ame. Mais votre grand malheur, celui dont je ne peux me consoler, c'est que vous êtes trop riche. Comment voulez-vous qu'un amant un peu délicat ose vous faire sa cour?

MATHURINE.

Oh! vous sentez bien que je n'irai pas raconter ainsi toutes mes affaires à un homme qui pourroit m'aimer. Je vous ai tout dit, à vous, parce que l'on ne peut se flatter de rien avec un homme aussi couru, avec l'amant fidèle de mademoiselle Lucette. Allons, allons; changeons de propos, car cela m'impatiente. Vous venez ici me demander ma fille, me dire qu'elle vous aime, et que vous l'adorez: eh bien, tant mieux pour vous. Je vous la donne, sa dot est prête, le mariage se fera quand vous voudrez.

Digitized by Google

DUVAL.

Mais, madame Mathurine, qui vous dit un mot de cela? Voulez-vous me faire la grace de m'entendre un moment, et de me croire?

MATHURINE.

Vous croire, c'est bien fort. Mais, voyons, dépêchez-vous.

DUVAL

Il y a trois mois que je suis dans ce village, et que je pourrois être à Paris, où je jouis, sans vanité, d'une existence fort agréable. Il faut donc qu'un puissant motif me retienne ici; et ce motif, que peut-il être sinon l'amour!

MATHURINE.

Et je le sais, monsieur, jele sai s; ce n'est pas la peine de me le répéter.

DUVAL.

Non, vous ne le savez pas; je n'ai jamais osé vous le dire: mais daignez l'apprendre aujourd'hui, puisque vous n'avez pas voulu le deviner. En arrivant dans ee village, je vis une veuve de trente ans à-peu-près, plus jolie, plus fraîche que toutes les filles de quinze: un visage rond, un nez retroussé, des yeux vifs et spirituels, trente-deux dents bien blanches et bien rangées, l'air de la franchise et de

Digitized by Google

la gaîté; avec tous ces charmes, un caractère d'or, bon, vrai, sensible, passionné pour faire du bien. Vous jugez que cet être-là me tourna la tête : mais comment oser le lui dire, moi, jeune étourdi, sans figure, sans esprit, sans aucun de ces agrémens qui compensent le défaut de fortune? Je résolus donc de ne jamais parler à cette veuve de l'amour qu'elle m'avoit inspiré. Peu de jours après je rencontre une jeune fille qui lui ressembloit à s'y méprendre; cette seule raison me la fait préférer à toutes les beautés du village: je la distingue; je lui marque des attentions; elle accepte mon hommage; et moi, n'osant porter mes vœux jusqu'à l'original, je me trouve trop heureux de les adresser au portrait. Voilà l'histoire de mon amour pour mademoiselle votre fille.

MATHURINE.

Monsieur Duval, il est impossible de se fâcher d'une pareille déclaration, sur-tout quand on n'a pu s'empêcher de laisser voir qu'on la desiroit; mais enfin c'est le portrait que vous voulez, c'est le portrait qu'il vous faut, et vous ne seriez pas homme à le sacrifier à l'original.

DUVAL.

Dites un mot, un seul mot, et vous verrez...

Digitized by Google

MATHURINE.

Vous abusez de vos avantages. Mais écoutez, monsieur Duval : vous m'avez raconté l'histoire de vos amours; il faut que je vous raconte la mienne. Quand mon mari vint à m'aimer, il faisoit la cour à une petite paysanne du village, qui apparemment me ressembloit aussi. Je lui fis entendre que je n'aimois point ces distractions; et j'exigeai qu'il écrivît à mon portrait une lettre bien claire, par laquelle il lui annonçoit qu'il ne l'avoit jamais aimée, et que tout son cœur étoit à moi.

DUVAL.

Quel fut le prix de ce sacrifice ?

MATHURINE.

Ma main.

DUVAL.

Vous lui signâtes, sans doute, en même tems qu'il écrivit la lettre, une promesse de l'épouser le lendemain?

MATHURINE.

Le jour même.

DUVAL.

Avez-vous une plume et de l'encre chez vous ?

MATHURINE.

Tout ce qu'il faut.

Digitized by Google

DUVAL.

Donnez-vous la peine de passer dans votre maison; nous terminerons notre conversation par écrit.

MATHURINE.

De tout mon cœur, monsieur Duval: eh! que ne parlez-vous? Souvenez-vous cependant qu'avant tout il faut que ma fille soit mariée, et que le titre soit dans mes mains.

DUVAL.

Avant tout il faut vous plaire et vous adorer à jamais. (*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE VIII.

LUCETTE, *seule.*

DUVAL est avec ma mère; sans doute il lui demande ma main. Je ne sais si j'en serai bien aise. Duval est aimable, mais son cœur ne vaut pas son esprit: il a trop ri quand j'ai lâché le sansonnet d'Arlequin. Ah! ce que j'ai fait là n'étoit pas bien. Je vois encore ce pauvre malheureux, interdit, les larmes aux yeux, me regardant sans se plaindre: ce souvenir fait couler les miennes. Ah! qu'on est malheureux,

Digitized by Google

reux, quand on a fait quelque chose de mal! on y pense toute la journée.... C'est ce Duval qui l'a exigé. Quand j'aimois Arlequin, il n'exigeoit rien qui pût me donner du chagrin.... Je ne sais que faire; je suis bien à plaindre. Il faut attendre ma mère, je lui dirai tout; cela me soulagera.

SCÈNE IX.

LUCETTE; ARLEQUIN, *en habit de dragon, avec le casque et le sabre.*

LUCETTE.

MAIS que vois-je? c'est Arlequin.... Oui, c'est lui... Je ne me trompe pas. Et comment...

ARLEQUIN, *se retirant.*

Je vous demande pardon, mademoiselle; c'est madame votre mère que je cherchois.

LUCETTE.

Arlequin, arrêtez; répondez-moi. Que veut dire cet habit? Que vous est-il arrivé? Je tremble de frayeur.

ARLEQUIN.

Ne tremblez pas, mademoiselle; ne trem-

blez pas : je n'ai pas le projet de tuer M. Duval. Je ne veux la mort de personne que la mienne.

LUCETTE.

Mais expliquez-vous donc, et tirez-moi d'inquiétude. Pourquoi cet uniforme? vous êtes-vous engagé?

ARLEQUIN.

Engagé! je l'étois avec vous; c'étoit tout mon bonheur, c'étoit toute ma joie... Vous m'avez donné mon congé; vous m'avez cassé avec ignominie : j'ai été chercher un autre capitaine, bien moins aimable, mais un peu plus sûr.

LUCETTE.

Est-il possible que vous ayez fait cette folie? est-il possible.....?

ARLEQUIN.

Mademoiselle, j'ai fait quelquefois des folies plus dangereuses; car enfin je n'ai engagé que ma vie à mon capitaine : ce qui peut m'arriver de pis, c'est de la perdre; et une fois mort, on ne souffre plus. Mais quand on engage son cœur, quand on le donne, quand on le livre tout entier à celle que l'on chérit plus que soi-même; et qu'après l'avoir accepté, elle le dédaigne, le déchire, le pique de cent coups d'épingle dans les endroits qu'elle connoît les

Digitized by Google

plus sensibles; mademoiselle, cela fait plus de mal que de mourir, et cela fait mal bien plus long-tems.

LUCETTE.

Et que dira votre mère? Vous ne songez pas qu'en m'abandonnant, vous l'abandonnez aussi?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas moi qui vous abandonne, puisque je vous emporte dans mon cœur, et que vous m'avez dit: Va-t'en. Quant à ma mère, je n'ai point d'excuse, je le sais, et j'en pleure. Mais madame Mathurine la consolera, prendra soin d'elle pendant mon absence. Je venois l'en prier; je venois lui demander de remplir ma place auprès de ma mère. Ce n'étoit pas vous que je cherchois, mademoiselle; je voulois partir sans vous voir.

LUCETTE.

Partir! Quoi! vous voulez partir dès aujourd'hui?

ARLEQUIN.

Tout-à-l'heure. Il le faut bien: le capitaine m'a dit que le général étoit à la veille de donner bataille, et qu'il n'attendoit plus que moi pour cela. Vous jugez bien que je ne peux pas faire attendre cet honnête homme.

Digitized by Google

LUCETTE.

Mais, Arlequin, l'on vous a trompé. Soyez sûr...

ARLEQUIN.

Oh! je le sais bien, que l'on m'a trompé; mais ce n'est pas le capitaine. Mademoiselle, ne me retenez pas plus long-tems : je vous le répète encore, ce n'est pas vous que je cherchois; c'est madame Mathurine, votre mère, à qui je veux remettre ce papier. Est-elle chez elle?

LUCETTE.

Elle est en affaire. (*Arlequin s'en va.*) Vous me quittez donc?

ARLEQUIN *s'arrête.*

Je tâche de m'en aller; mais je ne vous quitte pas.

LUCETTE.

Arlequin.....

ARLEQUIN.

Eh bien? (*Il revient.*)

LUCETTE.

Que je suis malheureuse!

ARLEQUIN.

Je n'aurois jamais cru que c'eût été à moi de vous consoler aujourd'hui.

LUCETTE.

N'en parlons plus, puisque votre parti est

Digitized by Google

pris.... (*Elle pleure.*) Dites-moi seulement ce que c'est que ce papier que vous voulez donner à ma mère.

ARLEQUIN, *refusant de le montrer.*

Oh! ce n'est rien, mademoiselle; ce n'est rien.

LUCETTE.

Comment! je ne peux pas le voir?

ARLEQUIN.

Vous le verrez quelque jour : ce n'est pas mon intention que vous le voyiez dans ce moment.

LUCETTE.

Je vous en prie.

ARLEQUIN.

Vous me priez! vous me priez de quelque chose! vous! Voici donc encore un petit moment de bonheur.

LUCETTE.

Laissez-moi lire. (*Elle prend le papier, et lit :*) « MON TESTAMENT ». Comment! votre testament?

ARLEQUIN.

Sans doute : puisque l'on m'attend pour cette bataille, il faut bien mettre un peu d'ordre dans ses affaires.

Digitized by Google

LUCETTE *lit.*

« Comme ainsi soit que dès que l'on n'est » plus aimé dans ce monde, on n'a rien de » mieux à faire que d'en sortir, j'ai pris mon » parti de profiter des bontés d'un capitaine » qui veut bien m'envoyer à la bataille. J'es- » père qu'aussitôt que j'y serai arrivé, mon » affaire sera finie le plus promptement pos- » sible; et c'est alors que je prie madame Ma- » thurine, mère de mademoiselle Lucette, de » vouloir bien être mon exécutrice testamen- » taire.

» D'abord, je demande pardon à ma mère » de m'être fait tuer sans sa permission: mais » comme c'est le premier chagrin que je lui ai » donné, j'espère qu'elle me le pardonnera » pour cette fois; l'assurant bien, du fond de » mon ame, que jamais il ne m'arrivera plus » de rien faire qui lui déplaise, et que je ne » regrette de ce monde que le bonheur et le » plaisir de l'aimer.

» Je donne et lègue à mademoiselle Lucette » tout le bien paternel dont je peux disposer » sans mettre ma mère mal à son aise; lui par- » donnant ma mort et tout ce qu'elle m'a fait » souffrir, et desirant de toute mon ame qu'elle » soit heureuse avec celui qu'elle m'a préféré. » mettant la condition à ce legs, que

» le premier garçon de mademoiselle Lucette » sera nommé Arlequin, et qu'elle pensera » quelquefois à moi en aimant et en caressant » Arlequin, ce qui m'empêchera de m'ennuyer » dans l'autre monde.

» Je donne encore et lègue une petite pen- » sion alimentaire au petit chien Aza, que j'ai » donné à mademoiselle Lucette; sentant fort » bien que ce petit chien ne sera plus aimé de » sa maîtresse, quand elle aura épousé mon » rival, et ne voulant pas que ce bon petit » chien, qui a été mon camarade, meure de » faim pour avoir déplu comme moi.

» Voilà à quoi se réduisent toutes mes vo- » lontés : c'est la première et la dernière fois » que j'en ai d'autres que celles de mademoi- » selle Lucette. Signé ARLEQUIN. »

(*Arlequin veut reprendre le testament ; Lucette le retient.*)

Arlequin, gardez votre bien ; mais laissez-moi cet écrit: je le lirai toute ma vie, du moins jusqu'à ce que mes larmes l'aient effacé.

ARLEQUIN.

Vos larmes! Quoi! vous pleurez? Et de quoi pleurez-vous? Que vous est-il arrivé, mademoiselle Lucette? Ah! parlez, contez-moi vos peines : j'ai bien cédé votre bonheur à

Digitized by Google

M. Duval, mais je ne veux céder à personne vos chagrins.

LUCETTE.

Mon ami...

ARLEQUIN.

Oui, je le suis, votre ami; je le suis toujours: je le serai tant que je vivrai. Vous n'avez plus voulu être mon amie, vous m'avez ôté votre amitié; c'est un bien grand malheur pour moi: mais ce qui l'a un peu soulagé, c'est que je n'ai jamais pu vous ôter la mienne. Répondez-moi donc, qu'avez-vous? qu'est-ce qui vous chagrine?

LUCETTE.

Le repentir, la honte d'avoir pu vous méconnoître un moment, d'avoir été ingrate envers vous. Ma vanité, mon âge, m'ont égarée: mon cœur n'a pas été coupable, mon cœur vous a toujours aimé, Arlequin; soyez-en bien sûr: et cet amour si vrai...

ARLEQUIN.

Que dites-vous donc, Lucette? Répétez, répétez, je vous en prie. Je n'ai sûrement pas bien entendu. Vous m'aimeriez! vous m'aimeriez encore! Hélas! mon dieu! votre changement a pensé me faire mourir de douleur; votre retour me feroit mourir de joie. Je n'ai

Digitized by Google

pas besoin d'aller à la bataille; vous me tuerez quand vous voudrez.

LUCETTE.

Oui, je t'aime, je t'ai toujours aimé; je pleurerai toute ma vie le malheur de t'avoir perdu: je te le dis, je te le répète, je trouve du plaisir à te l'avouer dans l'instant où je n'espère plus de pardon, où je ne me flatte plus...

ARLEQUIN.

De pardon! Ma bonne amie, qu'est-ce que c'est que ce mot-là? Quoi! j'allois mourir, tu m'accordes la vie, et tu me parles de te pardonner! Mais c'est à moi de te remercier, puisque c'est moi qui reçois ma grace.

LUCETTE.

Quoi! tu daignerois...!

ARLEQUIN.

Oui, je daignerai être heureux. Car, il ne faut pas t'abuser, toute perfide, tout infidèle que tu étois, je n'ai jamais pu te haïr. Tu l'aurois été cent fois davantage, que je t'aurois toujours chérie; il dépendoit de toi, mon amie, de m'ôter mon bonheur, mais non pas mon amour.

LUCETTE *lui tend la main.*

Faisons donc la paix, veux-tu?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

De toute mon ame. Mais vous ne danserez plus avec M. Duval!

LUCETTE.

Je ne lui parlerai de ma vie. Mais tu n'iras point à la guerre?

ARLEQUIN.

Ah! dame! c'est difficile à arranger, à cause de ce général qui m'attend. Mais écoute, je lui écrirai qu'il donne toujours sa bataille, parce que j'ai eu des affaires, et que je me suis arrangé avec toi; et s'il lui falloit absolument quelqu'un, nous pourrions lui envoyer à ma place M. Duval. Ma mère arrangera tout cela avec le capitaine, qui est un bon homme.

LUCETTE.

Et le sansonnet?

ARLEQUIN.

Il est revenu chez nous. Ce drôle-là s'est douté que nous nous raccommoderions.

LUCETTE.

Puisque tu me pardonnes, je suis heureuse, et je te promets bien que M. Duval ne te donnera jamais de chagrin. Je veux lui déclarer devant toi...

Digitized by Google

SCÈNE X.

ARLEQUIN, LUCETTE,
UN VALET DE FERME.

LE VALET, *une lettre à la main.*

MADEMOISELLE, voici un billet que M. Duval m'a chargé de vous remettre.

LUCETTE.

Je n'en ai que faire; vous pouvez le lui reporter.

LE VALET.

Oh! je m'en garderai bien, M. Duval me gronderoit; il m'a dit de vous le donner; le voilà. Il faut que je m'accoutume à obéir à M. Duval : à présent qu'il va être le gendre de madame Mathurine, il nous feroit enrager tout à son aise.

ARLEQUIN.

Que parles-tu de gendre de madame Mathurine?

LE VALET.

Je dis ce qui est vrai, que M. Duval va épouser mademoiselle Lucette.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

M. Duval va épouser Lucette! qui t'a dit cela?

LE VALET.

Je le sais bien peut-être, puisque j'ai ordre d'aller chercher M. le tabellion pour le contrat de mariage, et d'amener en même tems les ménétriers. Madame Mathurine fait là une sottise : si elle m'avoit consulté, je lui aurois dit de vous donner plutôt sa fille; car, en vérité, quoique vous soyez un petit peu innocent, je vous aimerois cent fois mieux pour maître que ce petit freluquet. Mais je perds mon tems à babiller : vous avez votre lettre; bonsoir. Dieu vous maintienne en joie!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LUCETTE.

ARLEQUIN.

COMMENT! vous me promettez de ne plus danser avec M. Duval, et vous allez vous marier avec lui!

LUCETTE.

Mon ami, je te réponds, je te jure que je

Digitized by Google

l'ignore; que ma mère ne m'en a pas parlé, et que rien au monde ne pourra m'y faire consentir.

ARLEQUIN.

Je vous crois, Lucette; je vous croirai toujours : voilà pourquoi ce seroit bien mal à vous de me tromper. Mais lisez votre lettre; que je ne vous gêne pas.

LUCETTE.

Non, mon ami; c'est à toi de la lire : c'est à toi d'en faire tout ce que tu voudras.

ARLEQUIN.

Point du tout; elle n'est pas pour moi...

LUCETTE.

Elle est pour toi, puisqu'elle me regarde. Je ne puis ni ne veux avoir de secret pour le maître de mon cœur : prends cette lettre, lis, et ne te fâche pas des expressions de tendresse qu'elle contient. Duval croit m'épouser, il m'adore, il parle sûrement de son bonheur avec toute la vivacité de son amour; pardonne-le lui, mon ami, et sois bien sûr que plus cette lettre est tendre, plus j'ai de plaisir à te la sacrifier.

ARLEQUIN.

Allons, voyons donc, puisque vous le voulez... Cela me fait pourtant un peu de peine;

Digitized by Google

je n'avois pas encore reçu cette lettre, je ne m'attendois pas à la recevoir, quand je t'ai rendu mon amour, quand je t'ai dit...

ARLEQUIN.

Ne parlons plus de rien, Lucette: si ta faute n'avoit pas été punie, j'aurois pu te la rappeler quelquefois pour te faire enrager; mais, après cette lettre-ci, je mériterois que tu m'oubliasses tout-à-fait, si je pouvois m'en souvenir un seul moment. (*Il déchire la lettre.*) Parlons de notre mariage. Je t'aime plus que jamais; je ne t'ai jamais vue si belle, si jolie qu'aujourd'hui; et tout mon bonheur, toute ma confiance, toute ma gaîté, sont revenus dans mon cœur.

LUCETTE.

Ah, mon cher Arlequin! combien je sens ton procédé!

ARLEQUIN.

Ne sens que ma joie, c'est tout ce que je demande, et oublie à jamais tout ce qui n'est pas ta mère ou moi... Mais voici madame Mathurine avec M. le tabellion, et... toujours ce monsieur.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LUCETTE, ARLEQUIN, MATHURINE, DUVAL, LE TABELLION.

MATHURINE.

Ma fille, voici le moment de terminer bien des affaires. M. le tabellion nous aidera; il porte avec lui ton contrat, où le nom de ton mari est en blanc: c'est à toi, comme de raison, à le remplir; vois si tu veux du tems pour te décider, ou si tu peux t'expliquer tout de suite.

LUCETTE.

Grace au ciel, ma mère, je n'ai pas besoin de réflexions pour faire écrire sur ce papier le nom qui a toujours été dans mon cœur. (*Au tabellion:*) Monsieur le tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, monsienr, entendez-vous? et n'oubliez aucune de mes qualités.

LE TABELLION.

Je vous en fais mon compliment. Mais est-ce là votre habit de noces?

ARLEQUIN.

Digitized by Google

Mr. le Tabellion, écrivez que mon mari, mon amant, mon ami, s'appelle Arlequin.

C. P. Marillier inv. Le Tellier Sculp.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Non, non, c'est mon habit de la veille.

MATHURINE.

Ta mère sort de chez moi; elle savoit déjà la folie que tu as faite, et elle est allée chez le capitaine pour acheter ton congé.

ARLEQUIN.

Elle a raison, ma mère, car voici mon colonel; et je quitte le capitaine pour suivre le colonel. Je sais ce que c'est que la subordination!

MATHURINE.

Ce n'est pas tout. Voici un titre avec lequel je pouvois ruiner ta bonne mère et toi-même. Tant que tu le saurois dans mes mains, tu te croirois obligé de m'aimer, pour que je n'en fisse pas usage. Il faut que tu m'aimes, comme tu me le disois tantôt, seulement pour ton plaisir: tiens, voilà ton titre. (*Elle le déchire.*)

DUVAL.

Ah, madame!

MATHURINE.

Un moment. Sais-tu ce qu'il m'en a coûté, ma fille, pour assurer le repos du bon Arlequin, de sa mère, et pour faire avouer à monsieur qu'il ne t'avoit jamais aimée? une pro-

messe de mariage qu'il faudra bien tenir, si monsieur l'exige, après certaines dispositions que je veux faire auparavant. Monsieur le tabellion, écrivez que, par-dessus la dot qui revient à ma fille, je lui donne dès aujourd'hui tout ce que je possède dans le monde, tout ce que je pourrai jamais posséder; que je me remets entièrement à sa disposition; et expliquez cela de manière qu'il soit aussi clair que tout mon bien est à ma fille, comme il est clair qu'elle a tout mon cœur.

LUCETTE.

Ah, ma mère!

MATHURINE.

Laissez-moi parler. A présent, monsieur, qu'il ne me reste plus que les appas qui vous ont séduit, si vous voulez ma main, vous n'avez qu'à dire, je subirai mon sort. Mais notre fortune dépendra de mademoiselle Lucette; c'est à elle à me faire une dot pour me forcer à un mariage que je déteste. Demandez-lui donc ses intentions : voilà ma mère.

DUVAL.

Madame, il m'est impossible de vous exprimer à quel point cette plaisanterie-là m'enchante. Je suis ravi d'y être pour quelque chose. Je vous rends votre promesse. En nous

Digitized by Google

épousant nous serions tous deux malheureux; en ne vous épousant pas, nous sommes tous les quatre contens : il n'y a pas de comparaison. Et, d'après ce calcul, je crois n'avoir rien de mieux à faire que de prendre congé de la compagnie.

MATHURINE.

Vous devinez notre avis.

ARLEQUIN *le rappelle.*

Monsieur, monsieur!

DUVAL.

Quoi?

ARLEQUIN.

Comme vous avez beaucoup d'esprit, et que je ne suis qu'une bête, ne pourriez-vous pas me faire quelques petits couplets sur mon mariage? je vous serois bien obligé.

MATHURINE, *à Arlequin.*

Allons, mon ami, allons faire la noce chez ta mère; je veux lui porter un bouquet et en recevoir un de sa main : le jour du bonheur des enfans est la fête des bonnes mères.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES JUMEAUX

DE

BERGAME,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le mardi 6 août 1782.

Digitized by Google

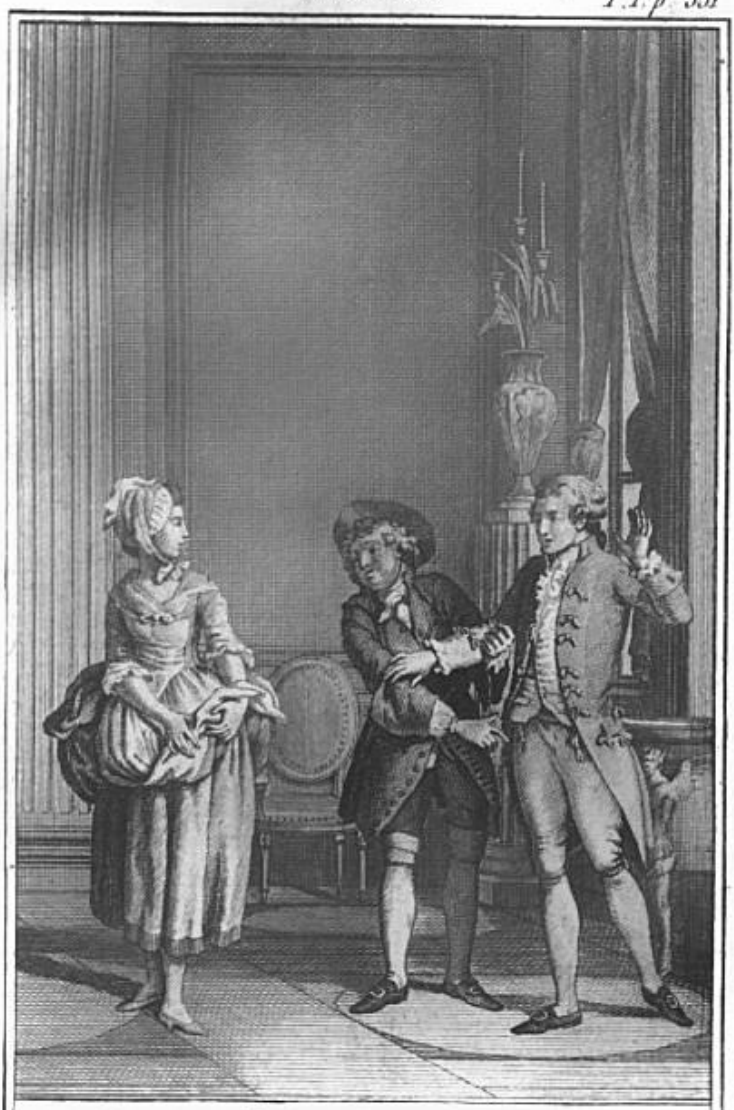
PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
ARLEQUIN CADET.
ROSETTE.
NÉRINE.

La Scène est à Paris, dans une place publique, où est la maison de Rosette. A la porte de cette maison doit être un banc de pierre.

Digitized by Google

Digitized by Google



Ma sœur, il vient de m'embrasser
comme il m'embrassoit autrefois

C. P. Marillier inv. Letellier Sculp.

Digitized by Google

LES JUMEAUX
DE
BERGAME,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Je te suivrai par-tout.

ARLEQUIN.

Comme il vous plaira; la rue est libre.

NÉRINE.

Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.

ARLEQUIN.

Vous ne saurez rien; car je vais rester ici à ne rien faire.

NÉRINE.

Mais dis-moi, je t'en supplie....

ARLEQUIN.

Quoi?

NÉRINE.

Tu es bien sûr que je t'aime?

Digitized by Google

savez bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour ; d'après cela...

NÉRINE, *très-vivement.*

Tu ne m'en as jamais parlé, scélérat! tu ne m'en as jamais parlé! Te souvient-il des premiers temps que tu étois dans la maison? comme tu volois au-devant de ce qui pouvoit me plaire! comme tu t'empressois de faire tout l'ouvrage que je devois partager! Tu ne m'abordois jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux, monstre; et tu n'appelles pas cela de l'amour! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire; dis-moi qu'une autre plus heureuse m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien : non, traître, non, perfide; je me vengerai, sois-en sûr; je punirai ton mépris : et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat, je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr comme je m'occupois de t'aimer.

ARLEQUIN.

Si vous m'écoutez toujours comme cela, jamais vous ne m'entendrez.

NÉRINE.

Mais parle donc, défends-toi; profite de ce moment de calme.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Vous savez bien, mademoiselle Nérine, qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

NÉRINE.

Après? après? après?

ARLEQUIN.

En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne; je fus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute : vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurois dit : Mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu.

NÉRINE.

Comment! que veux-tu dire? Et tu crois....

ARLEQUIN.

Continuons à causer paisiblement. Oui, mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimois avant de vous connoître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que diable! je ne vous ai jamais fait de mal, moi; pourquoi m'aimez-vous?

Digitized by Google

NÉRINE, *dans la dernière fureur.*

Eh bien! puisque tu le veux, puisque tu le desires, tu peux compter sur la haine la plus implacable. Dès aujourd'hui, je te défends de me parler, de me regarder, de jamais te trouver dans les lieux où je serai. Perfide! je te prouverai que tu ne méritois pas une femme comme moi : et ne t'imagine pas que tu pourras rire avec ta nouvelle maîtresse, et te moquer de mes chagrins : non, non; je saurai me venger. (*Elle lui fait faire le tour du théâtre.*) Je découvrirai ma rivale, je vous poursuivrai tous les deux; j'allumerai ta jalousie et la sienne, je vous brouillerai, je vous rendrai malheureux l'un par l'autre; je ferai de votre ménage un enfer; et ton tourment sera la seule occupation et le seul plaisir de ma vie. Adieu.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ARLEQUIN, *seul.*

Cette femme-là a une manière de s'attendrir à laquelle je ne peux pas m'accoutumer; je tremble comme la feuille toutes les fois

Digitized by Google

qu'elle me parle de tendresse. Ah! que Rosette est différente! Quand je suis près d'elle, je ne tremble jamais de rien, que de ne pas lui plaire assez. Heureusement, je dois l'épouser demain : eh bien! malgré notre mariage, je sens que j'aurai toujours cette frayeur-là. Mais la voici. (*Rosette sort de sa maison, avec une boîte à portrait à la main.*)

SCÈNE III.

ROSETTE, ARLEQUIN.

ROSETTE.

Bonjour, mon ami; je t'attendois avec impatience. Jamais je ne me suis tant ennuyée qu'aujourd'hui; c'est sans doute parce que je dois t'épouser demain, et que la veille d'un beau jour est bien longue.

ARLEQUIN.

Je suis comme toi, ma bonne amie. J'ai beau écouter l'horloge à toutes les minutes, il ne sonne que toutes les heures; et quand nous sommes ensemble, ce drôle-là sonne les heures à toutes les minutes.

Digitized by Google

ROSETTE.

J'espère que notre mariage ne réglera pas cet horloge.

ARLEQUIN.

Que tiens-tu là? Voyons, montre vîte; je suis pressé. Pour qui cela?

ROSETTE.

C'est pour toi; car c'est moi.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.*

Comment! Oui, c'est toi. Tu es là, (*il montre le portrait*); tu es là, (*il montre Rosette*); tu es ici, (*il montre son cœur*); tu es par-tout. Je ne m'étonne plus si je te vois par-tout.

ROSETTE.

Mon ami, depuis long-tems je t'ai donné mon cœur; aujourd'hui voilà mon portrait; et demain je serai ta femme.

ARLEQUIN, *regardant le portrait.*

Qu'il est joli! C'est un peintre qui a fait cela, ma bonne amie; j'en suis fâché : il est sûrement amoureux de toi, ce peintre-là; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh! c'est bien toi. (*Il le baise*). Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser.... Mais non, je dois t'épouser demain; je n'ai jamais volé

Digitized by Google

personne, il ne faut pas commencer par moi. (*Il veut mettre le portrait dans sa poche.*)

ROSETTE.

Rends-moi ce portrait, mon ami; le peintre m'a demandé d'y retoucher encore; c'est l'affaire d'un moment : si tu veux venir avec moi, tu l'emporteras tout de suite.

ARLEQUIN *lui rend le portrait.*

Non; il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une querelle ensemble : il m'a refusé la permission de me marier; je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à chercher un autre domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans vouloir me payer mes gages.

ROSETTE.

Sois tranquille; je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus de la colère de mon maître, c'est que je comptois lui donner à ma place mon frère jumeau qui est en Italie. Je lui ai écrit, dans cette intention, de venir tout de suite me join-

Digitized by Google

dre à Paris. Il arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

ROSETTE.

Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiète pas.

ARLEQUIN.

Oh! je suis bien sûr que mon frère te plaira. Il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très-difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurois fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

ROSETTE.

Oh! que non, mon ami : celui qu'on aime n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

ARLEQUIN.

A propos; sûrement il m'attend : il faut que je m'en aille. Adieu, ma bonne amie. Tâche de faire dépêcher ce peintre. (*Il s'en va.*)

ROSETTE.

Oui, oui : adieu.

ARLEQUIN *revient.*

Ma bonne amie, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui la veille de demain.

Digitized by Google

ROSETTE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN.

Oh! je m'en vais : adieu. (*Il revient.*) Ma bonne amie, vous ne savez pas? j'ai une peur terrible de mourir avant d'être à demain. Si je mourois, cela romproit-il notre mariage ?

ROSETTE.

Si cela t'arrive, je te promets de mourir aussi. Es-tu content?

ARLEQUIN.

Oh! c'est trop : pourvu que je te voie me regretter, cela me suffit.

ROSETTE.

Mais veux-tu bien partir?

ARLEQUIN.

Me voilà parti. Adieu, ma chère Rosette. (*Il lui baise la main, et ôte son chapeau au portrait, en disant:*) Adieu, monsieur mon ami.

SCÈNE

SCÈNE IV.

ROSETTE, *seule.*

Comme il m'aime! Comme je suis heureuse! Allons vîte faire achever ce portrait; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître, je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour, c'est de donner à celui qu'on aime. (*Rosette sort; et l'on entend derrière la scène Arlequin cadet chanter : on le voit paroître avec une guitare sur le dos.*)

SCÈNE V.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

(*Il chante.*)

Toujours joyeux, toujours content,
Je sais braver la misère;
Pour la rendre plus légère,
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune;
J'ai mon fardeau, chacun le sien:
Ma gaîté, voilà ma fortune;
Ma liberté, voilà mon bien.

Digitized by Google

D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance;
Tantôt du mal, tantôt du bien;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frère soit fou; il m'écrit à Bergame de le venir joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déjà demandé à plus de cent personnes où demeure monsieur Arlequin, domestique; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh! je rirai aussi, moi, quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage; peut-être ferai-je fortune ici: je montrerai l'italien, je sais jouer de la guitare; voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai oui dire qu'en France on préfère toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays: je suis étranger; je ferai fortune. En attendant, je voudrois bien trouver mon frère. Il me vient

une idée: je vais frapper à toutes les portes que je verrai; je finirai sûrement par trouver mon frère. Voyons, commençons par celle-ci. (*Il frappe à la porte de Rosette; Rosette vient derrière lui.*)

SCÈNE VI.

ROSETTE, ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

Ne frappe pas si fort; tiens, voilà mon portrait, il est achevé. (*Elle lui donne la boîte.*) Je n'ai pas le tems de causer avec toi; la nuit vient, il faut que je rentre dans ma maison. Je t'attendrai demain à huit heures; notre mariage sera pour neuf. Adieu, mon ami: d'ici là, pense toujours à Rosette. (*Elle rentre, et laisse Arlequin cadet stupéfait avec la boîte à la main.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

On m'avoit bien dit que les demoiselles de Paris étoient fort prévenantes; mais, par ma foi, je n'aurois jamais cru que ce fût à ce point-là. (*Il regarde le portrait.*) Elle est jolie, mademoiselle Rosette! Mais cette boîte me semble bien lourde.... (*Il l'ouvre.*) Des louis d'or! Elle est charmante, mademoiselle Rosette! La fortune ne m'a pas fait attendre longtems dans ce pays-ci. A peine débarqué, je trouve une jolie fille et de l'argent. (*Il compte les louis d'or.*) Un, deux, trois, cinq.... Plus j'y pense, plus je la trouve aimable; dix, neuf, sept..... Oh! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (*Ici Nérine arrive, et vient doucement derrière Arlequin cadet, en l'écoutant parler: celui-ci, après avoir remis l'argent dans la boîte, s'adresse au portrait.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE.

ARLEQUIN CADET.

Oui, charmante Rosette, de toute mon ame je vous épouserai demain; je vous aimerai, qui plus est: vous avez des manières si séduisantes, que jamais..... (*Nérine lui arrache la boîte avec fureur.*)

NÉRINE.

Enfin je te connois, monstre!

ARLEQUIN CADET.

Bon!

NÉRINE.

Je connois ma rivale. C'est donc Rosette que tu me prèfères? c'est Rosette que tu épouses demain?

ARLEQUIN CADET, *à part.*

Tenez! l'on sait déjà mon mariage. (*Haut.*) Oui, mademoiselle: est-ce une raison pour me prendre mon bien?

NÉRINE.

Ton bien, ton bien, scélérat!.... Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Per-

Digitized by Google

fide! ton bien étoit le cœur de Nérine, qui t'adoroit, qui n'aimoit que toi, dont la félicité dépendoit de toi seul : ingrat! tu le méprises, tu comptes pour rien mon amour, mes larmes, mon désespoir! Rien ne m'arrête plus, il est tems de venger mes injures. (*Elle le prend à la gorge, et le secoue rudement.*) Il est tems d'étouffer le sentiment qui m'a retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie, tu gémiras de m'avoir perdue; je veux te voir à mes genoux me demander pardon, pleurer, mourir de douleur, et je n'en serai que plus inflexible. (*Elle le jette contre une coulisse, et s'en va.*)

SCÈNE IX.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

Eh bien! elle emporte la boîte... Oh eh, mademoiselle! oh eh, rendez au moins les louis d'or! Elle ne m'écoute pas: courons après, et tâchons de rattraper mon argent. C'est un singulier pays que celui-ci! On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.

(*Il sort. Arlequin arrive du côté opposé.*)

Digitized by Google

SCÈNE X.

ARLEQUIN, *seul.*

GRACE au ciel, me voilà libre, et je n'aurai plus à obeir qu'à ma chère Rosette. Ah! que c'est différent d'avoir un maître ou une maîtresse! Cela ne devroit pas s'appeler de même... Frappons à sa porte. (*Il frappe.*)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE.

QUI est là?

ARLEQUIN.

C'est moi.

ROSETTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Belle demande! le portrait.

ROSETTE.

Quel portrait?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Comment, quel portrait! Le tien. Y en a-t-il deux dans le monde?

ROSETTE.

Tu l'as dans ta poche.

ARLEQUIN.

Je l'ai dans ma poche! et qui l'y auroit mis? (*Il se fouille.*)

ROSETTE.

C'est toi; je te l'ai donné il n'y a pas un quart d'heure.

ARLEQUIN.

Tu me l'as donné?

ROSETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

A moi?

ROSETTE.

A toi-même: l'as-tu déjà oublié?

ARLEQUIN.

Écoutez, ma bonne amie, c'est sûrement moi qui ai tort, car il est impossible que vous n'ayez pas raison: mais on ne s'entend jamais bien à cinq ou six toises l'un de l'autre; faites-moi le plaisir de descendre, je vous en prie.

Digitized by Google

ROSETTE.

Très-volontiers; ce ne sera pas pour long-tems, car voilà la nuit. (*Elle descend.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Que veut-elle dire? Je sais fort bien que je n'ai pas plus de mémoire qn'un lièvre; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

ROSETTE.

Eh bien! me voilà: que veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux mon portrait: vous me l'avez promis; il faut tenir sa parole.

ROSETTE.

Mais elle est acquittée, ma parole; et tu sais bien...

ARLEQUIN.

Allons, allons, mademoiselle Rosette, finissons cette plaisanterie; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux tout de bon, ce n'est pas pour rire, mademoiselle.

ROSETTE.

Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

ARLEQUIN.

Non, sans doute, vous ne me l'avez pas donné:

Digitized by Google

vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas revue depuis ce moment.

ROSETTE.

Arlequin...

ARLEQUIN.

Après?

ROSETTE.

Avez-vous envie de me fâcher?

ARLEQUIN.

Comment pourrois-tu le croire? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie.

ROSETTE.

Eh bien! mon ami, finissons: songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y auroit de querelle dans notre ménage : voudrois-tu manquer à ta promesse dès la veille? Je ne l'ai pas mérité; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire: tu desirois mon portrait, je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le: n'en parlons plus, et je te souhaite le bonsoir.
(*Elle veut s'en aller, Arlequin la retient.*)

ARLEQUIN.

Ma bonne amie...

ROSETTE.

Eh bien?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle: si cela est, vous devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc par amitié, par complaisance, dans quel endroit, quand et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait.

ROSETTE.

Ici: il n'y a pas un quart d'heure: je revenois de chez le peintre, je t'ai trouvé frappant à ma porte; je t'ai...

ARLEQUIN.

Moi, je frappois à votre porte?

ROSETTE.

Sans doute. Je t'ai donné la boîte où étoit le portrait; et comme tu m'avois dit que ton maître te refusoit ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédois.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez mis de l'argent dans la boîte?

ROSETTE.

Oui, mon ami: en serois-tu fâché?

ARLEQUIN.

Ni fâché ni bien aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite?

Digitized by Google

ROSETTE.

Ensuite; voilà tout.

ARLEQUIN.

Et tout cela est vrai?

ROSETTE, *émue.*

Comment! si cela est vrai!

ARLEQUIN.

Et où l'ai-je mise, cette boîte?

ROSETTE.

Je l'ai laissée dans vos mains. Auriez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire?

ARLEQUIN, *cherchant dans sa poche.*

Oh! non, ma bonne amie: oh! mon dieu, non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus que je ne me crois moi-même. C'est singulier; voilà tout.

ROSETTE, *plus émue.*

Quoi! vous ne vous souvenez pas...

ARLEQUIN, *cherchant toujours dans ses poches.*

Si fait, si fait, ma bonne amie, je m'en ressouviens à présent; je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complaisance, et (*il soupire*) du portrait que vous m'avez donné: je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

Digitized by Google

ROSETTE.

En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée : mais cela ne peut me déplaire, et je souhaite de ne te voir jamais plus sage. Adieu, mon ami; il fait nuit tout-à-fait, je me retire. A demain; tu ne l'oublieras pas, j'espère?

ARLEQUIN.

Non, sans doute; et je vous réponds de ne pas me faire attendre. (*Elle rentre chez elle; il fait nuit tout-à-fait.*)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN, *seul.*

Il est clair que le diable se mêle de mes affaires, et que c'est lui qui m'a escamoté mon portrait. Or, comme il pourroit fort bien m'escamoter aussi Rosette, je m'en vais me coucher à sa porte, et attendre le bienheureux jour de demain. Je ne bouge pas d'ici (*il s'assied à la porte de Rosette*); je ne ferme pas l'œil de toute la nuit: je m'en vais garder ma maîtresse, comme j'aurois dû garder son portrait; et nous verrons qui sera le plus fin du diable ou de l'amour.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET.

ARLEQUIN CADET, *se croyant seul.*

Je n'ai jamais pu rejoindre cette voleuse : elle ne sait pas sûrement le cruel embarras où elle me met. Que deviendrai-je ? Il fait nuit, et je n'ai pas le sou. Si mademoiselle Rosette n'a pitié de moi, il faudra coucher dans la rue.

ARLEQUIN, *à part.*

J'entends parler de Rosette.

ARLEQUIN CADET.

J'ai envie d'essayer une petite sérénade; cela engagera peut-être mademoiselle Rosette à m'ouvrir sa porte. En conscience, elle peut bien me donner à souper la veille de notre mariage. Voyons. (*Il prépare sa guitare.*)

ARLEQUIN, *se levant.*

Que dit-il donc de mariage?

ARLEQUIN CADET.

Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille; sa colère m'auroit gagné le cœur, si elle ne m'avoit pas pris mes louis d'or. Oh! Rosette vaut mieux; elle donne au lieu de pren-

Digitized by Google

dre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet : quand on veut plaire et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit (*Il accorde sa guitare.*)

ARLEQUIN *aiguise sa batte sur la terre.*

J'accorde aussi ma guitare, moi.

ARLEQUIN CADET *s'assied sur le banc de pierre et chante.*

DAIGNE, écouter l'amant fidèle et tendre,
Qui vient encor te parler de ses feux :
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,
En te chantant il est moins malheureux.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, ROSETTE *à la fenêtre.*

ROSETTE, *à voix basse.*

EST-CE toi, mon ami?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN, *à part.*

Comment! elle lui parle!

ROSETTE,

Je t'écoute avec un plaisir...

Digitized by Google

ARLEQUIN CADET.

Oh! je ne te rendrai jamais celui que m'a fait ton portrait.

ARLEQUIN, *à part.*

Son portrait?

ARLEQUIN CADET *chante.*

A chaque instant je veux revoir ce gage
Qui me promet d'éternelles amours;
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,
Mes yeux jaloux la desirent toujours.

ARLEQUIN, *à part.*

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je ne dis rien, mon cher ami, j'écoute.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! la perfide! j'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

Tu demandes encore un couplet?

(*Il chante.*)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répète
Le doux serment dont mon cœur est lié?
Regarde-toi, ma charmante Rosette,
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQUIN,

Digitized by Google

ARLEQUIN, *à part.*

Ce drôle-là me fera mourir de chagrin; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (*Il donne des coups de batte à son frère.*) Voici ma musique, à moi.

ROSETTE, *à la fenêtre.*

O ciel! courons à son secours.

SCÈNE XV.

ARLEQUIN, ROSETTE.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre.

ROSETTE, *à tâtons.*

Mon cher ami, où es-tu? N'es-tu pas blessé! Parle vîte.

ARLEQUIN.

Oui, oui, je suis blessé, et cruellement blessé. La voilà donc, cette Rosette dont j'étois si sûr! La veille de son mariage, elle trahit son mari.... Allez, je vous connois à présent, et je ne vous aime plus. Oh! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là; mais je vous le dirai cent fois pour

Digitized by Google

mourir plus vîte : je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.

ROSETTE.

Je te supplie de me répondre. Que peux-tu donc me reprocher?

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est qu'à ceux que l'on estime encore, que l'on fait des reproches; et je n'ai rien à vous reprocher. Adieu. (*Il s'éloigne; dans le moment Nérine paroît.*)

SCÈNE XVI.

ARLEQUIN, ROSETTE, NÉRINE.

NÉRINE, *à part.*

J'ENTENDS la voix de mon traître : assurons-nous de sa perfidie.

ROSETTE, *qui a seule entendu ces derniers mots.*

Mais que parles-tu de perfidie? Arlequin, mon cher Arlequin, écoute-moi. (*Ici Arlequin cadet, qui s'étoit enfui, arrive; et entendant les derniers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.*)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine, qu'il prend pour Rosette.*

Me voici: puis-je te parler?

ARLEQUIN, *qui prend la voix de son frère pour celle de Rosette.*

Vous parlerez tant qu'il vous plaira, rien ne peut vous justifier.

ROSETTE.

Je suis au désespoir.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine, qu'il trouve toujours près de lui.*

Pourquoi cela, ma chère Rosette?

NÉRINE, *à part.*

J'ai peine à contenir ma fureur.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine.*

Tu es trop bonne d'être en colère: ce qui m'est arrivé n'est rien: ils étoient cinq ou six contre moi; sans cela, je les aurois frottés d'importance.

Digitized by Google

ROSETTE, *qui l'entend.*

Mais, où es-tu donc?

ARLEQUIN CADET

Je suis ici.

ARLEQUIN, *à part.*

Qui est-ce donc que j'entends?

ARLEQUIN CADET, *à Rosette.*

C'est moi que tu entends.

ROSETTE *prend sa main.*

Est-ce toi ?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

NÉRINE *le saisit.*

Oh! je te tiens; tu ne m'échapperas pas. (*Arlequin cadet se trouve entre Rosette et Nérine.*)

ARLEQUIN, *s'en allant dans la maison de Rosette.*

Tâchons de nous éclaircir.

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

NÉRINE, ARLEQUIN CADET, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh quoi! tu me trahissois?

NÉRINE.

Tu croyois donc me tromper, scélérat!

ARLEQUIN CADET.

Le diable m'emporte si je sais un mot de ce que vous me voulez! Au nom du ciel, mademoiselle Rosette, ne vous en allez pas; et vous, esprit, diable, lutin invisible, ne me serrez pas si fort, car j'étrangle.

NÉRINE.

Point de grace, perfide!

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE; ARLEQUIN, *qui apporte de la lumière.*

ARLEQUIN.

Quoi! c'est mon frère de Bergame!

NÉRINE.

Comment! ils sont deux! Tant mieux.

ARLEQUIN CADET *court embrasser son frère.*

Ah, mon cher frère! c'est toi!

(*Ils s'embrassent.*)

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je suis fort aise de te revoir, quoique vous ne vous conduisiez pas en trop bon frère.

ROSETTE.

Quelle ressemblance! mais mon cœur n'en est pas la dupe.

(*Elle prend la main de l'aîné.*)

ARLEQUIN.

Il l'a été cependant; car vous lui avez donné votre portrait.

Digitized by Google

ARLEQUIN CADET.

Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, mademoiselle, j'ignore si mon frère a des torts avec vous; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivois, mademoiselle Rosette est venue très-poliment me donner son portrait et de l'argent: l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu comme un éclair, en me reprochant que j'étois insensible à votre amour, tandis que j'aurois donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

ARLEQUIN.

D'après ce qu'il vous dit, mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien.

(*Il montre son frère.*)

NÉRINE.

Vous m'avez appris qu'il faut se connoître avant de s'aimer.

ARLEQUIN CADET.

Voyez mon étourderie! avec vous, j'ai commencé par la fin. D'ailleurs, vous connoissez mon frère; c'est tout comme si vous me connoissiez : vous voyez que je lui ressemble trait

pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux, c'est que je suis le cadet; et si vous aviez la bonté de m'aimer, je me croirois l'aîné de la famille.

ARLEQUIN.

Allons, mademoiselle Nérine, il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

ARLEQUIN CADET.

Eh bien?

NÉRINE.

Eh bien! je vois d'abord qu'il faut lui rendre son portrait, et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

ARLEQUIN.

Mes amis, nous voilà tous contens; aimons-nous bien: mais si vous m'en croyez, n'habitons pas dans la même maison; il pourroit arriver des méprises de plus grande conséquence qu'aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN CADET, *à Nérine.*

La foi que vous m'avez promise,
Ne la dois-je qu'à votre erreur?
Trop souvent c'est une méprise,
Lorsque l'on croit être au bonheur.

Digitized by Google

Dissipez ma frayeur extrême
En me promettant de nouveau
Que vous m'aimerez pour moi-même,
Et non pas comme son jumeau.

NÉRINE.

Éloignez de vaines alarmes,
L'hymen unira nos deux cœurs :
D'un rival vous avez les charmes,
Mais vous n'aurez pas ses rigueurs.
Pour fixer mon ame incertaine,
L'Amour me prête son flambeau ;
A l'aimer je perdis ma peine,
Vous ne serez pas son jumeau.

ARLEQUIN, *à Rosette.*

Souviens-toi bien de l'imposture
Qui pensa faire mon malheur :
En amour, la moindre piqûre
Blesse profondément le cœur.
Si jamais un amant fidèle,
Brûlant d'un feu toujours nouveau,
Te jure une ardeur éternelle,
Prends-y garde, c'est mon jumeau.

ROSETTE, *au cadet.*

Mon ami, devenez mon frère,
L'amitié vaut bien les amours ;
Et si votre sœur vous est chère,
Je vous reconnoîtrai toujours.

Digitized by Google

(*A Arlequin.*)

Je devois me laisser surprendre.
L'Amour n'a-t-il pas un bandeau?
Si mon cœur a pu se méprendre,
Ce n'étoit qu'avec son jumeau.

FIN.

Digitized by Google

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

Digitized by Google

Digitized by Google

A M. GESSNER.

Mon maître et mon ami,

Je desirois depuis long-tems de vous dédier un ouvrage. Pour être sûr qu'il eût un mérite, j'en ai pris le sujet dans les vôtres : j'ai fait un petit drame d'une de vos idylles. Je n'ai pu y mettre votre grace ni votre douceur; mais que m'importent des défauts que votre indulgence ne verra point? Le public, qui n'est pas

Digitized by Google

bon comme vous, les verra. Pour le dédommager, je lui fais relire votre idylle, en la plaçant à la tête de mon petit drame. Elle y gagnera; tant mieux. N'ai-je pas assez gagné, moi, en vous donnant un témoignage de mon respect, en osant vous appeler mon ami? D'ailleurs, puis-je égaler mon maître?

Je suis, avec un attachement égal à mon admiration,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

Digitized by Google

MYRTIL ET CHLOÉ,

IDYLLE

DE M. GESSNER.

De grand matin Myrtil, sortant de la cabane, trouva Chloé, sa plus jeune sœur, occupée à tresser des guirlandes de fleurs. La rosée brilloit sur toutes les fleurs, et à la rosée se mêloient les larmes de la petite Chloé.

MYRTIL.

Chère Chloé, que veux-tu faire de ces guirlandes? Hélas! tu pleures.

CHLOÉ.

Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Myrtil? Mais qui ne pleureroit comme nous? L'as-tu vue, notre mère? dans quelle tristesse elle est plongée! comme, avant de nous quitter, elle pressa nos mains dans les siennes, en détournant de nous ses yeux baignés de larmes!

MYRTIL.

Je l'ai vue comme toi. Hélas! notre père... sans doute il est plus mal encore qu'il n'étoit hier.

CHLOÉ.

Ah! mon frère, s'il doit mourir... Comme il nous aime, comme il nous embrasse, lorsque

Digitized by Google

nous faisons ce qu'il aime, ce qui plaît aux dieux!

MYRTIL.

O ma sœur, comme tout est triste! En vain mon agneau vient me caresser; j'oublie presque de lui donner à manger : en vain mon ramier voltige sur mes épaules, et cherche à me béqueter les lèvres et le menton; rien, non rien ne sauroit me rappeler à la joie. O mon père! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! il t'en souvient; ce bon père, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux et qu'il se mit à pleurer.

MYRTIL.

Oui, Chloé, il m'en souvient. Comme il nous remit à terre! comme il devint pâle! Je ne peux plus vous tenir, mes enfans; je me trouve mal... très-mal. A ces mots, il se traîna dans son lit. Depuis ce jour, il est malade.

CHLOÉ.

Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté. Écoute, mon frère, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, et pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statue de Pan. Notre mère ne dit-elle pas

Digitized by Google

pas toujours que les dieux sont bons, que les dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence? J'irai, j'offrirai ces guirlandes au dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau? Eh bien! je veux l'immoler encore au dieu.

MYRTIL.

O ma chère sœur! je veux aller avec toi... Je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits; et mon ramier, je veux aussi l'immoler au dieu Pan.

Il courut, et fut bientôt de retour. Alors ils allèrent ensemble au pied de la statue. Elle étoit située non loin de là, sur une colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là, s'étant mis à genoux, ils invoquèrent ainsi le dieu des champs.

CHLOÉ.

O Pan! protecteur de nos hameaux, écoute favorablement nos prières! reçois nos foibles offrandes! C'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds : si je pouvois atteindre plus haut, j'en voudrois couronner ton front, j'en voudrois ceindre tes épaules. Sauve, ô Pan, sauve notre père, rends-le à ses pauvres enfans!

Digitized by Google

MYRTIL.

Je t'apporte ces fruits; ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers : reçois-les favorablement. Je t'aurois sacrifié la plus belle chèvre du troupeau; mais elle auroit été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre père à nos vœux. Rends, ô dieu secourable, rends la santé au meilleur des pères!

CHLOÉ.

Je vais t'immoler cet oiseau, ô dieu secourable! c'est tout ce que j'ai de plus cher. Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture; mais je veux, ô Pan, je veux te l'immoler.

MYRTIL.

Et moi, je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse; mais je veux, ô Pan, je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre père. Exauce, ô Pan, exauce nos vœux!

Déjà leurs petites mains tremblantes saisissoient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre : « Les dieux aiment à exaucer les vœux » de l'innocence : aimables enfans, n'immolez » point ce qui fait vos délices, votre père est » rendu à la vie. »

Digitized by Google

Et Ménalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfans, il alla ce jour même, avec toute sa famille, offrir un sacrifice au dieu. Il vécut comblé de bénédictions, et vit les enfans de ses enfans.

N. B. C'est de cette charmante idylle qu'on a tiré le sujet de la pastorale suivante. Mais, comme il n'est jamais permis de copier, on y a fait plusieurs changemens, dont le plus considérable est de n'avoir pas rendu Myrtil et Chloé frère et sœur.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

Myrtil, berger, âgé de treize ans.

Chloé, bergère du même hameau.

Lisis, prêtre de l'Amour, âgé de quatorze ans.

Un plus jeune prêtre, suivant de Lisis.

Digitized by Google

MYRTIL ET CHLOÉ,

PASTORALE.

Le théâtre représente un bocage ; le temple de l'Amour se voit dans le fond. L'aurore commence à paroître. Myrtil et Chloé entrent par les deux côtés opposés. Myrtil porte dans ses mains un nid de tourterelles ; Chloé, une houlette garnie de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MYRTIL, CHLOÉ.

MYRTIL.

Quoi ! ma bonne amie, vous êtes déjà levée ! Eh ! où allez-vous si matin ?

CHLOÉ.

J'allois vous chercher, mon bon ami. Il y a bien long-tems que nous nous sommes quittés hier au soir.

MYRTIL.

Ah ! la belle houlette ! je ne vous l'avois jamais vue. Qui vous l'a donnée, Chloé ?

Digitized by Google

CHLOÉ.

C'est un secret, Myrtil. Ah! les jolis oiseaux! vous ne m'aviez pas enseigné leur nid. A qui les donnerez-vous, Myrtil?

MYRTIL.

C'est un secret, Chloé.

CHLOÉ.

Vous regardez bien cette houlette!

MYRTIL.

Vous regardez bien ces tourterelles!

CHLOÉ.

Allons, mon ami, je vais tout vous dire.

MYRTIL.

Moi, je ne vous cacherai rien.

CHLOÉ.

C'est pour vous.

MYRTIL.

C'est pour vous.

CHLOÉ.

Depuis plus d'un mois, je travaille en cachette à découper, avec mon couteau, l'écorce de cette houlette. Le bois est bien dur, ma main est bien foible; mais comme je travaillois pour vous, je n'ai jamais voulu que personne m'aidât. Voilà pourquoi, mon ami,

Digitized by Google

l'ouvrage a été si long. Et puis, c'est que j'ai gravé tout au haut de la houlette la première lettre de votre nom : c'est la seule que je sache écrire. Hier au soir, tout a été fini; je n'en ai pas dormi de plaisir. Dès que le chant de l'alouette m'a avertie qu'il faisoit jour, je me suis levée, j'ai cueilli des fleurs pour en orner la houlette; j'allois la poser à la porte de votre cabane, et me cacher parmi les églantiers qui sont tout près. Mais j'ai beau me lever matin, Myrtil est plus matinal; j'ai beau vouloir lui cacher quelque chose, il sait toujours mes secrets aussitôt que moi.

MYRTIL.

Et moi, depuis plus de quinze jours, j'ai découvert ce nid de tourterelles dans le petit bois de la colline. Mais les tourterelles l'avoient placé tout au haut d'un jeune chêne dont la tige étoit trop foible pour me porter. Je ne pouvois pas y monter, je ne pouvois m'aider d'aucun arbre voisin, et je risquois, en pliant le jeune chêne, ou de le casser, ou d'effrayer les tourterelles, ou de faire tomber les petits.

CHLOÉ.

Comment avez-vous donc fait, mon ami?

MYRTIL.

J'ai attaché le bout de ma fronde à la tige

du jeune chêne, aussi haut que mes deux mains ont pu atteindre; ensuite, j'ai noué l'autre bout à la racine d'un arbre voisin; et chaque jour j'allois resserrer le nœud en raccourcissant le lien; chaque jour insensiblement le nid s'est approché de moi, sans que l'arbre ait cassé, sans que les tourterelles s'en soient aperçues. Pendant ce tems les petits ont grandi, et mon espérance avec eux. Enfin, ce matin, le nid est arrivé à la hauteur de mon visage, et j'ai vu les deux tourtereaux qui ouvroient le bec, en croyant que j'étois leur mère. J'ai vîte enlevé le nid; j'allois le poser à la porte de votre cabane, sur ce petit lilas que nous plantâmes ensemble il y a un an. Mais je ne peux jamais réussir à vous surprendre, Chloé; et comme je vous cherche toujours, je vous rencontre par-tout.

CHLOÉ.

Eh bien, mon ami, faisons tout comme si nos projets avoient réussi. Prenez cette houlette, et donnez-moi vos tourterelles.

(*Myrtil donne les oiseaux, et reçoit la houlette.*)

MYRTIL, *regardant la houlette.*

Ah! qu'elle est belle, Chloé! tous les bergers vont me l'envier; et moi, je leur dirai:

Vous l'envieriez bien davantage, si vous saviez qui me l'a donnée.

CHLOÉ, *caressant les tourterelles.*

Vos tourterelles sont charmantes, mon ami; elles sont blanches comme ces lis que vous me donnâtes l'autre jour, et elles sont douces comme vous.

MYRTIL.

Ma bonne amie, promettez-moi que vous les garderez toujours.

CHLOÉ.

Oh! de tout mon cœur! Mais il faut me promettre aussi que vous ne quitterez jamais ma houlette.

MYRTIL.

Écoutez: voilà le temple de l'Amour; venez y recevoir ma promesse, et me donner la vôtre.

CHLOÉ.

Non, Myrtil, ma mère m'a défendu d'entrer dans ce temple, à moins qu'elle ne m'y conduisît. Je ne veux point désobéir à ma mère.

MYRTIL.

Vous avez raison, Chloé; j'aimerois mieux mourir aussi que de déplaire à mon père. Mais, sans entrer dans le temple, nous pou-

Digitized by Google

vons nous mettre à genoux ici, et nous jurer devant l'Amour, qui nous entendra bien de là-bas, que jamais ces doux présens ne sortiront de nos mains.

CHLOÉ.

Je le veux bien : mais il ne faut pas jurer; nous ne sommes pas assez grands pour cela. Promettons; c'est assez pour que nous soyons tranquilles.

MYRTIL.

A la bonne heure. Écoutez-moi bien, Chloé; puis vous direz comme moi.

CHLOÉ.

Peut-être.

(*Myrtil se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.*)

MYRTIL.

Tendre Amour, roi de la nature (*bas à Chloé*), mon père m'a dit qu'il s'appelle ainsi (*haut*), rendez Myrtil le plus infortuné des bergers, s'il quitte un seul moment cette belle houlette! Je suis encore trop enfant pour posséder un troupeau; cette houlette est mon seul trésor; quand je serai grand, mon père m'a promis douze chèvres, cette houlette les conduira; et quand je serai vieux comme mon père, cette houlette soutiendra mes pas. Ainsi,

Digitized by Google

enfant, jeune, et vieillard, cette houlette sera toujours ce que j'aurai de plus cher.

(*Chloé se met à genoux, en se tournant un peu vers le temple de l'Amour.*)

CHLOÉ.

Amour, dieu qu'il faut craindre (*bas à Myrtil*), ma mère me l'a dit ainsi (*haut*), faites tomber votre courroux sur la malheureuse Chloé, si je me sépare jamais volontairement de ces deux oiseaux que m'a donnés Myrtil! Je promets d'en avoir soin, comme s'ils étoient à ma mère. Elles sont jeunes, ces tourterelles; je suis jeune aussi : nous vieillirons ensemble, elles en s'aimant toujours, moi en aimant toujours Myrtil.

MYRTIL.

Je vous remercie, ma chère Chloé. A présent, nous voilà bien sûrs... Mais je vois venir Lisis, le prêtre de l'Amour. Comme il est triste! il vient sans doute nous annoncer quelque malheur.

SCÈNE II.

MYRTIL, CHLOÉ, LISIS, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

LISIS.

Oui, mon cher Myrtil, et je pleure moi-même de la triste nouvelle que je viens vous apprendre.

MYRTIL.

Ah, Lisis! vous me faites trembler! Est-ce un malheur qui regarde mon père? Je crains plus pour lui que pour moi.

LISIS.

Votre père vient de s'éveiller avec une fièvre brûlante. Le mal commence à peine, et il est à son comble. L'infortuné vieillard, affoibli par les années, accablé par la douleur, touche à son dernier moment.

MYRTIL, *pleurant.*

O dieux! ô dieux! mon père va m'être ravi. Malheureux que je suis! mon père souffre, mon père meurt peut-être; et je ne l'ai pas embrassé!... Lisis, Chloé, priez l'Amour, priez tous les dieux de me rendre le meilleur des

Digitized by Google

pères; priez-les de faire tomber sur moi tous les maux qui le font souffrir... Je ne puis rester avec vous; je vais, je cours servir mon père. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LISIS, CHLOÉ, UN PRÊTRE DE L'AMOUR.

CHLOÉ.

Ah! Lisis, vous que l'Amour a choisi pour être le ministre de son temple, vous par qui ce dieu puissant nous annonce ses volontés, demandez, obtenez de lui la guérison de Ménalque; obtenez que le plus vertueux de nos bergers vive long-tems encore, pour nous enseigner la vertu!

LISIS.

Est-ce l'amour de la vertu qui vous fait prendre un intérêt si tendre au père de Myrtil?

CHLOÉ.

C'est le plus juste, c'est le plus doux des sentimens: la reconnoissance. Vous ignorez ce que je dois au bon Ménalque; vous ignorez que l'été dernier un orage épouvantable dé-

Digitized by Google

truisit la moisson de ma mère. Le lendemain de cet orage, ma mère alla voir son champ; j'étois avec elle, elle me tenoit par la main: ma mère regardoit d'un œil fixe tous ces épis couchés sur la terre, brisés, dépouillés par la grêle; elle ne prononçoit pas une plainte, mais de grosses larmes tomboient de ses yeux, et venoient couler le long de mon bras. Je les sens encore, ces larmes. Le vieux Ménalque, le père de Myrtil, passa par-là, en revenant de son champ qui n'avoit pas souffert de l'orage. Il vit ma mère qui pleuroit; il s'approcha d'elle d'un air triste, lui prit la main, qu'il serra en levant les yeux au ciel; puis il me baisa sur le front, et nous dit seulement ces paroles: Revenez ici demain, je vous en prie, revenez. Nous retournâmes le lendemain, et nous trouvâmes une moisson liée en gerbes, plus belle que la moisson détruite. Le bon Ménalque avoit passé la nuit, aidé de toute sa famille, à porter dans notre champ la moitié des gerbes du sien.

LISIS.

Je reconnois bien là Ménalque.

CHLOÉ.

Jugez si je dois l'aimer! jugez si, depuis ce jour, ma mère et moi nous nous sommes ja-

Digitized by Google

mais endormies sans bénir le nom de Ménalque! Ah! Lisis, joignez vos vœux aux miens; allez conjurer l'Amour de me rendre mon bienfaiteur!

LISIS.

Des vœux ne suffisent pas, Chloé; les dieux aiment les sacrifices.

CHLOÉ.

Hélas! je n'ai point de victime: ma mère n'a point de troupeau. Si nous possédions une seule brebis, j'aurois déjà couru la chercher.

LISIS.

A qui appartiennent ces deux tourterelles?

CHLOÉ, *d'une voix tremblante.*

A moi.

LISIS.

Ce sont les oiseaux de l'Amour: quand je veux obtenir quelque grace de ce dieu, j'immole deux tourterelles sur son autel.

CHLOÉ.

Quoi! vous pensez qu'en sacrifiant ces oiseaux, je pourrois obtenir la santé de Ménalque?

LISIS.

C'est le plus sûr moyen.

Digitized by Google

CHLOÉ, *regardant les tourterelles.*

O malheureuses tourterelles! il vient de vous condamner à la mort. Hélas! j'avois espéré, j'avois promis de ne jamais me séparer de vous: mais il s'agit du père de Myrtil, du bienfaiteur de ma mère; aucune promesse, aucun sentiment ne peut balancer la reconnoissance. Pauvres oiseaux, je vous pleure, mais je ne puis vous sauver.

LISIS.

Eh bien, êtes-vous décidée?

CHLOÉ.

Oui, sans doute, je le suis.

LISIS.

Le mal presse; ne perdons pas un moment: venez avec moi immoler ces tourterelles.

CHLOÉ.

Non, Lisis, non; épargnez-moi ce spectacle; il est trop affreux pour moi. Voilà mes tourterelles, je vous les livre: tuez-les, puisque leur mort peut sauver Ménalque; mais permettez-moi de n'être pas présente: permettez-moi d'aller pleurer loin de l'autel.... (*Elle pleure.*) Si vous saviez combien ces oiseaux me sont chers! si vous saviez qui me les a donnés, et la promesse que j'ai faite!... Mais l'Amour

l'Amour le sait, l'Amour lit dans mon cœur; et plus ce sacrifice est douloureux, plus, sans doute, il doit être utile au père de mon ami.... Adieu, Lisis, je vous quitte; je ne puis retenir mes larmes: ma douleur troubleroit vos prières.... Adieu, vous aussi, malheureux oiseaux, vous qui deviez rester toujours... adieu; vous ne souffrirez pas plus que je souffre.

(*Elle baise les tourterelles, les remet à Lisis, et sort.*)

SCÈNE IV.

LISIS, LE PRÊTRE DE L'AMOUR.

LISIS.

O VERTUEUSE Chloé! que ta mère doit être heureuse! combien elle doit être fière d'avoir un enfant comme toi! Mais j'aperçois Myrtil.... (*Au prêtre de l'Amour, en lui remettant les oiseaux.*) Allez m'attendre dans le temple, et préparez le feu sur l'autel. (*Le prêtre de l'Amour sort, et emporte les tourterelles.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

LISIS, MYRTIL.

MYRTIL.

Je vous cherchois, Lisis : prenez part à ma joie, j'entrevois un rayon d'espérance. Mon père, mon père nous sera peut-être rendu.

LISIS.

Ah, plût au ciel! Et par quel prodige?

MYRTIL.

Il n'avoit plus qu'un souffle de vie, quand je suis arrivé près de lui. Mes frères, à genoux autour de son lit, levoient leurs mains au ciel, et pleuroient. Je cours, je m'élance au milieu d'eux, je me jette au cou de mon père..... Ce bon père! il s'est ranimé, il a rappelé ses forces pour me serrer contre son cœur : Tu me manquois, m'a-t-il dit en s'efforçant de sourire ; j'étois fâché de mourir sans t'avoir dit mon dernier adieu. Je n'ai pu lui répondre, je n'ai pu que le presser en sanglotant. Mais tout-à-coup un dieu sans doute m'a inspiré, je me suis souvenu de vous avoir entendu dire qu'au sommet de la grande montagne habitoit un vieux berger nommé Lamon, qui passe pour avoir

Digitized by Google

appris d'Apollon même l'art de guérir tous les maux.

LISIS.

Je ne sais s'il vit encore.

MYRTIL.

Je me suis arraché des bras de mon père, j'ai pris ma course; et, sans m'arrêter, j'ai monté la grande montagne. J'ai cherché, j'ai appelé Lamon, j'ai parcouru dans un instant tous les lieux où je pouvois le rencontrer. Je l'ai vu enfin, je l'ai vu assis au pied d'un chêne, occupé d'examiner les simples qu'il avoit cueillis. Je me suis précipité à ses pieds : Sauve mon père, lui ai-je dit; mon père va mourir, viens le rendre à la vie! Je te donnerai tout ce que j'aurai jamais. A présent je ne possède rien; mais je serai riche un jour, et tout mon bien t'appartiendra. En parlant ainsi, j'avois saisi sa main, et je l'entraînois vers notre chaumière. Mon enfant, m'a-t-il répondu en marchant le plus vîte qu'il pouvoit, je n'ai pas besoin d'acquérir du bien, et mon cœur a besoin d'en faire. J'essaierai de guérir ton père; et si mon maître Apollon m'accorde encore ce succès, je ne veux recevoir d'autre don de toi que celui de ta houlette; c'est la plus belle que j'aie vue : je l'appendrai, en action de graces, à un vieux laurier que j'ai consacré à Apollon.

Digitized by Google

LISIS.

Lamon est toujours le même : sa piété envers les dieux égale seule sa générosité.

MYRTIL.

Hélas! en demandant ma houlette, il m'a demandé mon plus cher trésor. C'étoit un don de ma bergère; j'avois juré de mourir plutôt que de m'en séparer : mais mon serment, et ma houlette, et ma bergère elle-même, ne me sont pas si chers que mon père. J'ai dévoré mes larmes, j'ai affecté de sourire; et, quoiqu'il m'eût été plus doux de donner à Lamon dix ans de ma vie, j'ai remis ma houlette dans ses mains.

LISIS.

Eh bien, Lamon guérira-t-il Ménalque?

MYRTIL.

Il l'a vu, l'a interrogé, l'a examiné long-tems, et a gardé un profond silence. Mes frères et moi nous avions les yeux fixés sur Lamon : notre salut ou notre perte dépendoit du mot qu'il alloit prononcer. Enfin il nous a dit : Espérez, je crois pouvoir guérir votre père. A cette parole, nous sommes tous tombés à ses genoux, et nous l'avons adoré comme un dieu. Lamon pleuroit; il nous a relevés, nous a fait sortir de la cabane, où il est seul avec mon

Digitized by Google

père. J'ai profité de ce moment, Lisis, pour venir vous annoncer notre bonheur, pour venir vous demander d'intéresser les dieux au succès.

LISIS.

Oui, je cours les implorer; je vais achever un sacrifice qui vous fera verser des larmes de reconnoissance quand vous saurez qui l'a offert.

(*Il sort.*)

MYRTIL.

Ah! je vous suis, Lisis... Mais voici Chloé; je veux l'instruire de mon bonheur.

SCÈNE VI.

MYRTIL, CHLOÉ.

CHLOÉ.

Je sais tout, mon ami, je viens de chez votre père; j'ai vu Lamon, je lui ai parlé, il espère de plus en plus.

MYRTIL.

Ah! mon amie, ma chère Chloé! en m'apprenant cette heureuse nouvelle, vous me la rendez encore plus douce.

Digitized by Google

CHLOÉ.

C'est vous qui avez pensé à Lamon, c'est vous qui avez été le chercher sur la grande montagne. Vos frères pleuroient votre père; vous, Myrtil, vous l'avez sauvé. Aussi mon cœur fait-il tous ses efforts pour vous aimer davantage; j'ai bien peur qu'il ne le puisse pas.... Mais où est donc votre houlette?

MYRTIL, *les yeux baissés.*

Ma houlette?

CHLOÉ.

Vous l'avez perdue?

MYRTIL.

Non.

CHLOÉ.

Vous l'avez donnée?

MYRTIL.

Oui.

CHLOÉ.

Si tout autre que vous me l'avoit dit, je ne l'aurois pas cru.

MYRTIL.

Ah! quand vous saurez.... Mais, vous-même, qu'avez-vous fait des tourterelles?

CHLOÉ, *tristement.*

Je ne les ai plus.

Digitized by Google

MYRTIL.

Et que sont-elles devenues?

CHLOÉ, *en soupirant.*

Elles expirent à présent.

MYRTIL.

O ciel! Et quel est le barbare qui a pu donner la mort à de si tendres oiseaux?

CHLOÉ.

C'est moi-même.

MYRTIL.

Vous, Chloé!

CHLOÉ.

Je les ai donnés à Lisis, pour qu'en les sacrifiant à l'Amour il obtînt de ce dieu puissant la santé de votre père.

MYRTIL.

Ah! je respire, ma Chloé. Vous m'en êtes cent fois plus chère; et jamais...

CHLOÉ.

Ma houlette n'a pas été offerte à l'Amour.

MYRTIL.

Non; mais le vieux Lamon me l'a demandée pour prix de la guérison de mon père. Pouvois-je la refuser, Chloé? J'ai caché mes pleurs, j'ai baisé ma houlette, et je l'ai donnée à Lamon.

Digitized by Google

CHLOÉ.

Ah! que vous me soulagez, Myrtil! Loin de vous en savoir mauvais gré, vous avez, je crois, trouvé le seul moyen d'être chéri davantage.

MYRTIL.

Je n'ai fait que mon devoir; je le ferois encore : mais que ma houlette étoit belle!

CHLOÉ.

J'aurois donné ma vie pour mon bienfaiteur : mais que mes tourterelles étoient charmantes!

MYRTIL.

Nous approuvons tous deux ce que nous avons fait, et cependant notre cœur murmure. Hélas! il n'est plus tems, Chloé : les tourterelles sont immolées, la houlette est dans les mains de Lamon; ni vous ni moi ne reverrons plus ni les tourterelles ni la houlette.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MYRTIL, CHLOÉ; LISIS, *apportant les tourterelles et la houlette.*

LISIS.

Vous les reverrez, vous les posséderez encore, enfans vertueux et sensibles. L'Amour vous rend vos victimes, Lamon vous remet son salaire. L'Amour et Lamon viennent de m'expliquer leurs volontés.

MYRTIL.

O ciel!

LISIS.

Comme j'allois offrir ces tourterelles, comme je tenois le couteau sacré sur leurs cœurs, une voix douce est sortie de la statue de l'Amour : « Va, m'a-t-elle dit, va reporter à la jeune » Chloé les tendres oiseaux qu'elle m'avoit » offerts. Dis-lui que je ne reçois point son » sacrifice, et que j'ai rendu la santé au bon » Ménalque. Assure-la, ainsi que Myrtil, que » je veille sur leurs destins, que je les unirai » bientôt, et que toujours je rends heureux » ceux qui, en m'adorant, adorent encore la » vertu. »

Digitized by Google

MYRTIL.

Ah ! ma Chloé !

CHLOÉ.

Cher Myrtil, quel bonheur pour nous !

LISIS.

A peine le dieu avoit achevé ces paroles, que le vieux Lamon est arrivé : «Ménalque est » guéri, m'a-t-il dit : ce n'est point mon art, » c'est ton dieu qui a fait un si grand prodige. » Je ne puis prétendre à aucun salaire ; reporte » à Myrtil le don qu'il m'avoit fait. » En parlant ainsi, il m'a remis cette houlette. Reprenez-la, Myrtil ; Chloé, reprenez vos oiseaux : et n'oubliez jamais l'un et l'autre qu'en sacrifiant tout à son devoir, on est sûr d'arriver au bonheur.

FIN.

Digitized by Google

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Représentée pour la première fois sur le théâtre Italien, le 14 novembre 1780.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MADAME
DU VIVIER,
NIÈCE DE M. DE VOLTAIRE.

MADAME,

JE vous dois l'hommage de cette comédie à plus d'un titre : j'en ai pris le sujet dans monsieur de Voltaire ; et vous avez bien voulu m'aider de vos conseils. Pardonnez si je n'en ai pas mieux profité ; ce n'est pas faute d'en avoir senti le prix : je sais qu'un grand homme, qui n'en

Digitized by Google

recevoit que de son génie, ne les dédaignoit pas. Je me consolerai de n'avoir point de génie, tant que votre amitié m'en tiendra lieu.

Vous savez mieux que moi, MADAME, que l'on pouvoit tirer un plus grand parti de ce conte charmant, où monsieur de Voltaire a peint avec des couleurs si vraies la sottise des parvenus et la bassesse de leurs flatteurs. En admirant son tableau, j'ai senti qu'il étoit au-dessus de mes forces, et peut-être de mon âge, de le porter sur la scène; mais l'amour, l'amitié, sont de mon âge, et, j'ose dire, de mon cœur : je ne me suis attaché qu'à peindre ces deux sentimens; heureusement pour moi, votre goût a dirigé ma sensibilité.

Tout foible qu'il est, j'ose vous offrir cet ouvrage; il a du moins le mérite d'avoir été créé par cet homme immortel que je vous ai vue si souvent pleurer.

Digitized by Google

Souvenez-vous qu'il daigna m'aimer; souvenez-vous encore que vous m'avez donné la main pour soutenir mes premiers pas. Vous avez contracté l'obligation de toujours m'instruire, comme moi celle de toujours vous chérir.

Je suis avec une reconnoissance égale à mon respect,

MADAME,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

FLORIAN.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

JEANNOT, marquis.
COLIN, bourgeois.
COLETTE, sœur de Colin.
LA MÈRE DE JEANNOT, marquise.
LA COMTESSE D'ORVILLE.
DURVAL, gouverneur du marquis.
L'ÉPINE, valet du marquis.
UN MAÎTRE D'HÔTEL.

La Scène est à Paris, dans le salon de la marquise.

Digitized by Google

JEANNOT ET COLIN,

COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Il est à peine jour chez madame la marquise; attendez dans ce salon : je vous avertirai lorsque vous pourrez voir madame.

COLIN.

Vous voudrez bien lui dire que ce sont deux personnes pour qui elle avoit de l'amitié dans le tems qu'elle demeuroit en Auvergne. Si elle vous demande leurs noms, vous direz que c'est Colin et Colette : elle s'en souviendra sûrement.

L'ÉPINE.

Monsieur Colin et mademoiselle Colette qu'elle a connus en Auvergne : cela suffit.

(*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

COLIN, COLETTE.

COLETTE.

Comme tout ceci est magnifique! Jeannot ne nous reconnoîtra plus; il est devenu trop riche pour se souvenir de ceux qui l'ont vu pauvre.

COLIN.

Il seroit donc bien changé, ma sœur : il étoit si bon, si sensible, lorsque nous habitions ensemble notre petite ville! A peine y a-t-il un an qu'il nous a quittés; il faut plus d'un an pour corrompre un cœur honnête.

COLETTE.

L'amour auroit dû préserver le sien : mais il n'aime plus, j'en suis sûre. Te souviens-tu de la manière dont il me quitta, lorsque sa mère l'envoya chercher en Auvergne? Comme il fut enivré de sa nouvelle fortune, et d'entendre ses domestiques l'appeler monsieur le marquis! Il nous dit adieu presque sans pleurer; il monta dans sa brillante voiture sans retourner la tête vers moi, que tu soutenois à peine, et dont les yeux le suivirent.... même

Digitized by Google

quand je ne le vis plus. Mon frère, il a oublié la malheureuse Colette! il ne pense plus aux sermens que nous nous sommes faits de n'être jamais que l'un à l'autre; sermens qu'il a écrits, que je conserve, et que je lui rendrai : ces écritures-là perdent tout leur prix quand on ne les lit plus ensemble.

SCÈNE III.

COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la marquise s'habille; elle vous fait dire que si vous voulez la voir, vous preniez la peine d'attendre.

COLIN.

Nous attendrons. Monsieur le marquis son fils est-il chez lui?

L'ÉPINE.

Non : il est sorti de grand matin.

COLIN.

A quelle heure pourrions-nous le trouver?

L'ÉPINE.

Il n'est pas habillé : ainsi revenez à une heure, vous pourrez peut-être lui parler.

Digitized by Google

COLIN.

Nous reviendrons sûrement.

COLETTE.

Monsieur, c'est un bien grand seigneur, que monsieur le marquis?

L'ÉPINE.

Sûrement, mademoiselle; c'est mon maître. Sans vanité, c'est l'homme le plus aimable de Paris : toutes les jolies femmes se le disputent, et ne sont occupées que de lui plaire : je ne doute pas qu'un de ces jours il ne fasse un très-grand mariage, et que....

COLIN.

Vous voudrez bien nous avertir, lorsque nous pourrons voir madame.

L'ÉPINE.

Oui, oui; soyez tranquilles.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

COLIN, COLETTE.

COLIN.

Du courage, ma sœur! tu as voulu me suivre à Paris pour t'assurer par toi-même de l'infidélité de Jeannot : nous allons le voir, nous

allons le juger ; s'il a cessé de t'aimer, ton mépris pour lui doit te rendre à toi-même et à la raison.

COLETTE.

Ah, mon frère ! si vous saviez combien il en coûte pour mépriser celui qu'on aime !

COLIN.

Il m'en coûteroit autant qu'à toi ; mon amitié pour Jeannot est aussi vive que ton amour. Je ne me dissimule pas ses torts : depuis six mois ses lettres sont devenues plus rares et moins tendres : mais il est bien jeune, il a été transporté tout d'un coup d'une vie simple et paisible dans le tourbillon du monde et de ses plaisirs ; il peut s'être laissé enivrer malgré lui ; ne le jugeons pas sans l'avoir vu. Plus nous l'aimons, plus nous avons besoin de preuves pour cesser de l'estimer.

COLETTE.

Il est vrai qu'il sera toujours assez tems de le haïr.

COLIN.

Sa mère m'inquiète plus que lui : elle ignore les engagemens de son fils avec toi ; et l'on dit que son immense fortune lui a donné un orgueil insupportable.

Digitized by Google

COLETTE.

Mais comprends-tu cette fortune acquise en si peu de tems? A peine y a-t-il quatre ans que la mère de Jeannot habitoit notre petite ville. Elle étoit alors une simple bourgeoise bien moins riche que nous; mon père ne trouvoit pas son fils un assez bon parti pour moi. Madame la marquise n'étoit pas marquise alors; et quand nous allions la voir, elle ne nous faisoit pas attendre.

COLIN.

Que veux-tu, Colette! elle a fait fortune. Il n'y a rien à répondre à ce mot-là.

COLETTE.

Explique-moi ce que c'est que faire fortune. Comment des gens qui n'ont rien parviennent-ils à avoir quelque chose? ils prennent donc à ceux qui en ont?

COLIN.

Pas toujours. Ce matin j'ai vu quelqu'un de notre ville établi ici depuis long-tems; il m'a raconté comment la mère de Jeannot avoit acquis ses richesses. Tu te souviens qu'elle fut obligée de venir à Paris pour des affaires; elle y trouva un de ses parens immensément riche qui la prit en amitié, et la fit jouir de sa for-

Digitized by Google

tune : ce parent est mort il y a six mois, et lui a laissé tout son bien.

COLETTE.

Ce parent avoit bien affaire de lui laisser son bien! il est cause que j'ai perdu le mien.

COLIN.

La voici.

SCÈNE V.

COLIN, COLETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh! bonjour, mes enfans; je ne m'attendois guère à votre visite. Par quel hasard êtes-vous à Paris?

COLIN.

Les affaires de mon commerce m'y ont appelé, madame; ma sœur a voulu être du voyage. Nous sommes ici pour bien peu de tems; mais nous n'en partirons point sans avoir vu notre bon ami Jean.... monsieur le marquis.

LA MARQUISE, *à part.*

Son bon ami! l'impertinent! (*Haut.*) Mon fils est sorti, je crois.

Digitized by Google

COLIN.

Oui, madame; on nous l'a dit : nous ne sommes pas fâchés que notre première visite soit pour vous toute seule.

LA MARQUISE.

Comment! Colin, tu me fais des complimens! Mais dis-moi ce que tu viens faire ici. Je m'en doute, tu as compté sur ma protection : si je le peux, je te rendrai service. Et ton vieux père, comment se porte-t-il?

COLIN.

J'ai eu le malheur de le perdre, madame : je suis à présent à la tête de sa manufacture; et mes affaires vont assez bien pour que je ne sois venu chercher dans votre maison que le plaisir de vous voir.

LA MARQUISE.

Tant mieux pour toi, mon enfant. Ta sœur a l'air bien triste. Paris ne la réjouit pas?

COLETTE.

Non, madame : j'espère le quitter bientôt.

LA MARQUISE.

Vous ferez bien; cette ville-ci est dangereuse à votre âge. Adieu : je ne me gêne pas avec vous, j'ai besoin d'être seule; nous causerons plus long-tems une autre fois.

(*Colin et Colette la saluent : elle leur fait un signe de tête.*)

Digitized by Google

COLIN, *à part.*

Dieu veuille que son fils ne lui ressemble pas ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

L'IMPORTANCE de monsieur Colin est plaisante... Holà! quelqu'un.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, L'ÉPINE.

LA MARQUISE.

ALLEZ savoir des nouvelles de madame la comtesse d'Orville : vous lui demanderez si elle nous fera l'honneur de venir dîner avec nous; vous lui direz que nous serons seuls pour pouvoir parler d'affaires. Sachez auparavant si le gouverneur de mon fils est ici.

L'ÉPINE.

Le voilà, madame. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

Je vous croyois sorti, monsieur Durval.

DURVAL.

Je n'ai pas voulu suivre monsieur le marquis, de peur que madame n'eût besoin de moi pendant ce tems-là.

LA MARQUISE.

J'ai toujours besoin de vos conseils, vous le savez bien: depuis que je vous ai confié l'éducation de mon fils, je n'ai rien fait sans votre avis, heureusement pour moi.

DURVAL.

Mon zèle et mon attachement m'ont tenu lieu de lumières.

LA MARQUISE.

J'ai un grand secret à vous confier. Je vais marier le marquis. Vous savez combien je suis liée avec la comtesse d'Orville; c'est une veuve, jeune, jolie, et d'une des premières maisons du royaume; elle est cousine du ministre. Madame d'Orville, par amitié pour moi, et pour

Digitized by Google

achever de liquider ses biens, épouse le marquis, et lui apporte pour dot la promesse d'un régiment. J'ai conclu hier ce mariage. Vous ne pensez pas que mon fils y ait la moindre répugnance?

DURVAL.

Madame, je craindrois que le mot de mariage n'effrayât son goût trop vif pour l'indépendance et la dissipation: mais le plaisir d'être colonel l'emportera sur tout.

LA MARQUISE.

Je l'espère, monsieur Durval. Ce n'est pas la seule affaire qui m'occupe: avez-vous été chez mon avocat?

DURVAL.

Oui, madame; votre procès est sur le point d'être jugé: mais il m'a chargé de vous répéter que vous n'aviez rien à craindre.

LA MARQUISE.

Je suis tranquille: quoique ce procès soit important, je n'ai pas voulu en parler à Madame d'Orville, par la certitude où je suis de le gagner.

DURVAL.

Je reconnois bien là madame la marquise; son amitié prudente sait épargner des alarmes inutiles.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Je suis bien aise que vous pensiez comme moi. Sans vous, monsieur Durval, je ne serois jamais sûre de rien. Voici mon fils, je vais lui faire part de tous mes projets.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, DURVAL.

LE MARQUIS.

Bonjour, ma mère. Je viens d'acheter le plus joli cabriolet du monde: s'il m'étoit resté de l'argent, j'aurois pu avoir le plus beau cheval de Paris; mais les barbares n'ont pas voulu me faire crédit.

LA MARQUISE.

Mon ami, j'ai à te parler d'affaires sérieuses.

LE MARQUIS, *riant.*

Vous m'effrayez, ma mère.

LA MARQUISE.

Serois-tu bien aise d'être colonel?

LE MARQUIS.

Colonel! Ce seroit le bonheur de ma vie.

Digitized by Google

J'aurois tant de plaisir à rejoindre mon régiment! Le manège, les manœuvres, tout cela doit être charmant. On passe l'été dans une ville de guerre; l'hiver on revient à Paris jouir des plaisirs de la capitale: on a l'air de se reposer; et l'on s'est toujours diverti.

LA MARQUISE.

Eh bien! tu connois la comtesse d'Orville; j'ai arrêté ton mariage avec elle. (*Le marquis rêve.*) Elle se charge de t'avoir une compagnie de dragons dès aujourd'hui, et la promesse d'un régiment aussitôt que tu auras l'âge. Voilà nos conditions; j'ai répondu de ton aveu.

DURVAL.

Ah! quelle mère vous avez, monsieur le marquis!

LA MARQUISE.

A quoi pensez-vous donc, mon fils?

LE MARQUIS.

A tout ce que je vous dois, ma mère; chaque événement heureux qui m'arrive est toujours un bienfait de vous. J'aurois desiré ne pas me marier encore.

LA MARQUISE.

Mon ami, c'est à ce mariage que tu devras

Digitized by Google

ta fortune : le mérite n'est rien sans protection. D'ailleurs, ma parole est donnée, tout est arrangé, et j'ai déjà commandé tes habits de noces.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville remercie madame ; elle aura l'honneur de venir dîner avec elle aujourd'hui.

LA MARQUISE.

C'est bon. (*L'Épine sort.*)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

C'EST pour dîner avec toi, et pour causer de nos affaires : afin de n'être point dérangés, je vais faire fermer ma porte... A propos, j'ou-

Digitized by Google

bliois de te parler d'une visite que je viens d'avoir, et que tu auras sûrement.

LE MARQUIS.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Devine.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je devine? Ce ne sont pas encore les officiers du régiment que j'aurai?

LA MARQUISE.

Non : c'est Colin et Colette.

LE MARQUIS, *ému.*

Colette?

LA MARQUISE.

Oui, Colin et Colette d'Auvergne; cette petite Colette dont tu me parlois tant dans les commencemens de ton séjour ici.

LE MARQUIS.

Ils sont à Paris?

LA MARQUISE.

Eh oui : je les ai vus. Quel air as-tu donc? Cela t'attriste?

LE MARQUIS.

Non, ma mère. Vous ont-ils parlé de moi?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Beaucoup : ils t'appellent leur cher ami.

DURVAL.

Oserai-je demander à madame la marquise ce que c'est que ce Colin et cette Colette ?

LA MARQUISE.

Colin est un petit bourgeois qui venoit profiter des maîtres de mon fils, lorsque nous habitions l'Auvergne... Mais madame d'Orville arrivera de bonne heure ; il est tems de vous habiller, mon fils : je vous laisse. Monsieur Durval, voulez-vous me rendre un service ? J'ai des papiers intéressans que mon procureur devoit venir prendre : allez le voir, je vous en prie; vous les lui porterez. Je vous demande pardon si...

DURVAL.

Madame, en m'employant pour vous, c'est m'obliger à la reconnoissance. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

COLETTE est ici ! je vais la revoir ! Colette que j'ai tant aimée.... qui m'aime encore, j'en suis sûr ! Et dans quel moment revient-elle !

Je

Je ne la verrai point, je ne pourrois soutenir ses reproches; tout mon amour renaîtroit peut-être, et je serois le plus malheureux des hommes..... Que diroit ma mère; ma mère à qui je dois tout?... je la ferois mourir de douleur. Non, Colette, non, je ne vous verrai point: l'émotion que votre nom seul m'a causée, me fait trop sentir qu'il ne faut pas vous revoir.

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

MONSIEUR le marquis veut-il s'habiller?

LE MARQUIS.

Écoute, l'Épine : as-tu vu ce jeune homme qui est venu ce matin avec sa sœur?

L'ÉPINE.

Qui? monsieur Colin et mademoiselle Colette?

LE MARQUIS.

Tu leur as parlé?

L'ÉPINE.

Oui: monsieur Colin m'a demandé quand il

pourroit vous voir; je lui ai dit de revenir à une heure.

LE MARQUIS.

Vous avez mal fait. S'ils reviennent, l'Épine, tu leur diras que je n'y... Ah ! que cette visite m'inquiète et m'embarrasse !

L'ÉPINE.

Que faudra-t-il leur dire ?

LE MARQUIS.

C'est Colin qui m'a demandé ? Elle n'a rien dit, elle ?

L'ÉPINE.

Qui ? sa sœur ?

LE MARQUIS.

Eh oui.

L'ÉPINE.

Oh ! non; elle étoit si triste ! Elle m'a seulement demandé si vous étiez un grand seigneur. Je crois, monsieur, que cette fille-là vient implorer votre protection pour quelque malheur qui lui est arrivé; car en sortant elle étoit en larmes.

LE MARQUIS.

Elle étoit en larmes ?

L'ÉPINE.

Oui : cela m'a fait peine; elle a un petit air

Digitized by Google

si doux, si intéressant! vous ferez bien de lui rendre service, si vous le pouvez.

LE MARQUIS.

Ah ciel!

L'ÉPINE.

Qu'avez-vous donc, monsieur? Je ne vous ai jamais vu si agité.

LE MARQUIS.

Mon pauvre l'Épine, si tu savois combien je crains de la revoir!

L'ÉPINE.

Qui? mademoiselle Colette?..... Ah! je commence à comprendre; c'est une vieille connoissance que vous voudriez ne plus reconnoître. Eh bien! monsieur, rien n'est si aisé: quand elle reviendra, je lui dirai que vous êtes sorti.

LE MARQUIS.

Non, il seroit affreux de me cacher. Je la verrai, je lui parlerai; elle sentira bien qu'il m'est impossible de désobéir à ma mère. Oui, mon ami, j'ai adoré Colette, je lui ai promis de l'épouser: mais Colette est une simple bourgeoise; juge si ma mère consentiroit jamais...

L'ÉPINE.

Madame votre mère? Elle aimeroit mieux

Digitized by Google

vous voir mourir que de vous voir déroger. Mais écoutez, monsieur; je crois qu'il y auroit manière de s'arranger. J'ai une morale qui m'a toujours tiré de par-tout: raisonnons. On ne risque jamais de mal faire en remplissant tous ses devoirs. D'après cela, n'épousez point mademoiselle Colette, parce que ce seroit manquer à ce qu'un fils doit à sa mère : ensuite, pour réparer vos torts envers mademoiselle Colette, faites-lui partager votre fortune, donnez-lui une bonne maison; en un mot...

LE MARQUIS.

Taisez-vous. Je vous chasserois tout-à-l'heure. Si vous connoissiez Colette.....

L'ÉPINE.

Monsieur, je ne dis plus mot : mais quand mademoiselle Colette viendra, que lui dirai-je?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien : venez m'habiller.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, *seul, sa montre à la main.*

Il est près d'une heure : Colette ne tardera pas. Chaque minute qui s'écoule augmente mon incertitude...

SCÈNE II.

LE MARQUIS, L'EPINE.

L'ÉPINE, *dans la coulisse.*

Monsieur.

LE MARQUIS.

Eh! venez donc.

L'ÉPINE, *paroissant.*

Me voilà, monsieur.

LE MARQUIS.

Elle va venir.

L'ÉPINE.

Oui, monsieur.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je ne veux pas la voir : je me perdrois, j'en suis sûr.

L'ÉPINE.

Eh bien! monsieur, restez dans votre appartement; je la recevrai, moi, je m'en charge.

LE MARQUIS, *à part.*

Me cacher pour ne pas la voir! elle à qui j'ai juré tant de fois de l'aimer toute ma vie!

L'ÉPINE.

Oh! si l'on se mettoit sur le pied de tenir toutes ces promesses-là, qui diable pourroit y suffire ?

LE MARQUIS, *à part.*

Et Colin, le bon Colin qui m'aimoit tant, qni m'appeloit son frère, qui me serra dans ses bras lorsque je le quittai... voilà l'indigne réception que je lui prépare!

L'ÉPINE.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien?

L'ÉPINE.

J'entends du bruit; sauvez-vous : les voilà; sauvez-vous donc.

LE MARQUIS.

Il n'est plus tems : que devenir?

(*Colin et Colette paroissent.*)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE, L'ÉPINE.

(*Colin entre le premier; Colette le suit les yeux baissés; le marquis va à Colin sans oser regarder Colette.*)

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous, mon cher Colin!

COLIN.

Oui, c'est Colin. Êtes-vous aussi celui que nous venons chercher?

LE MARQUIS, *les yeux baissés.*

Mon cœur est toujours le même.

COLIN.

Nous le desirons bien. Mais faites retirer ce domestique : à présent que vous êtes grand seigneur, nous n'oserons plus vous aimer devant le monde.

LE MARQUIS, *à l'Épine.*

Sortez.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

(*Il se fait un moment de silence.*)

LE MARQUIS, *très-embarrassé.*

MA mère avoit oublié ce matin de s'informer de votre demeure; j'en ai été bien fâché.

COLIN, *l'examinant.*

Puisque nous savions la vôtre, vous étiez bien sûr de nous voir.

LE MARQUIS.

Ah! je vous vois trop tard.

COLETTE.

Plût au ciel ne l'avoir jamais vu!

(*Il se fait encore un silence.*)

COLIN.

Vous ne reconnoissez pas ma sœur?

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux des hommes: je dépends de ma mère, ma fortune est son ouvrage; je lui dois tout, je lui dois même le

sacrifice de mon bonheur. Ne me haïssez pas... Ne me méprisez pas... Si vous saviez...

COLIN.

Vous me faites pitié : croyez-moi, terminons un entretien pénible pour tous : vous craignez de nous reconnoître; et nous ne vous reconnoissons plus. Adieu. (*Ils s'en vont.*)

LE MARQUIS.

Arrêtez, je vous supplie.

COLETTE, *retenant Colin.*

Mon frère, il veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ayez pitié de moi, Colette; ne m'accablez pas de votre mépris. Oui, je sens bien que je l'ai mérité : la fortune, l'ambition, m'ont aveuglé. J'ai manqué à l'amour, à l'amitié; j'ai desiré de vous oublier, j'ai voulu vous arracher de mon cœur; je le sais, je sais que je n'ai point d'excuse : mais je me suis vu dans un nouveau monde, j'ai cédé au torrent qui m'entraînoit, à l'ascendant que ma mère a sur moi; elle n'étoit occupée que d'éloigner tout ce qui pouvoit rappeler notre ancienne pauvreté; elle me défendit de penser à vous.

COLETTE.

Lorsqu'autrefois vous étiez pauvre, et que

je l'étois moins que vous, mon père me défendit aussi de vous aimer : vous savez comment je lui obéis.

LE MARQUIS.

Ah ! croyez que votre image n'a pas quitté mon cœur. Dès que j'ai entendu prononcer votre nom, tout mon amour s'est réveillé ; votre présence achève de me rendre à moi-même. En vous parlant, en vous regardant, je redeviens tel que vous m'avez vu : chaque coup d'œil que vous jetez sur moi me rend une vertu que j'avois perdue ; et, dès que vous ouvrez la bouche, mon cœur palpite, comme autrefois quand vous étiez fâchée contre moi, et que j'attendois mon pardon.

COLETTE.

Qu'osez-vous rappeler?

LE MARQUIS.

Nos sermens, notre amour ; cet amour si tendre, si vrai, qui nous enflamma dès l'enfance, sans lequel nous ne fîmes jamais un seul projet de bonheur. Souvenez-vous, Colette, de nos premières années ; souvenez-vous que les premiers mots que nous avons prononcés, ont été la promesse de nous aimer toujours.

Digitized by Google

COLETTE.

Hélas! qui de nous deux y a manqué?

LE MARQUIS.

Ce seroit vous, Colette, si vous m'abandonniez à présent, puisque je vous aime, puisque je vous chéris plus que jamais. Le voudriez-vous? Parlez. Auriez-vous la force de me dire, Jeannot, je ne vous aime plus?

COLETTE.

Ah! ces deux mots-là ne peuvent pas aller ensemble.

LE MARQUIS, *à Colin.*

Elle s'attendrit, mon ami; demande-lui pardon pour moi.

(*Il se jette dans les bras de Colin.*)

COLIN, *ému.*

Ma sœur, il vient de m'embrasser comme il m'embrassoit autrefois.

LE MARQUIS.

Colette! mon ami! je suis encore digne de vous; je le sens aux transports de mon cœur. Ah! le don d'aimer est un présent que le ciel ne fait qu'une fois. J'ai si souvent regretté les jours tranquilles que nous passions ensemble! j'ai si bien éprouvé que le bonheur n'est que dans l'amour et dans l'obscurité!

Digitized by Google

COLIN.

Mon ami, il ne tient qu'à toi d'en jouir encore. Reviens chez nous, tu trouveras assez de malheureux pour bien placer ton argent; tu feras du bien; nous t'aimerons : ce sera jouir à la fois du bonheur des pauvres et des riches.

LE MARQUIS.

Plût au ciel que ma mère t'entendît avec l'émotion que tu me causes! Mais ma mère n'est occupée que d'ambition : elle est bien malheureuse; elle ne songe jamais à ce qu'elle a, et toujours à ce qu'ont les autres. J'espère cependant la fléchir; je lui montrerai cette promesse de mariage que nous prenions plaisir à renouveler tous les jours. Vous devez l'avoir, Colette.

COLETTE.

Je ne l'ai pas perdue: mais, depuis quelque tems, je n'osois plus la lire; il me sembloit qu'elle me disoit du mal de vous.

LE MARQUIS.

Mon frère, mon amie, je vous jure de nouveau, sur tout ce que j'aime, que je tiendrai ma parole. Je vais me jeter aux genoux de ma mère : je vais lui déclarer que j'en mourrai si je ne suis pas votre époux, et que toute autre femme...

Digitized by Google

SCÈNE V.

COLIN, COLETTE, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon fils, on vient d'apporter vos habits de noces.

COLETTE.

O ciel!

LE MARQUIS.

Gardez-vous de croire...

COLETTE.

Vous me trompiez...

LE MARQUIS.

Le ciel m'est témoin...

LA MARQUISE.

Qu'avez-vous donc, mon fils? Et que signifient tant de secrets avec mademoiselle Colette? Ce n'est point la veille d'un mariage que l'on reçoit de pareilles visites. Et vous, monsieur Colin et mademoiselle, vous venez obséder mon fils : il n'a pas le tems de s'occuper de vous ; je vous prie de le laisser en repos.

Digitized by Google

COLIN.

Oui, madame, oui; nous allons le laisser, soyez-en bien sûre. Viens, ma sœur, viens avec ton frère : puisse-t-il te tenir lieu de tout!

(*Ils sortent.*)

LE MARQUIS *court après eux.*

Non, demeurez, je vous en conjure.

COLIN.

Vous auriez trop à rougir.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Ma mère, je vous respecte, je vous honore; mais vous me percez le cœur, mais vous vous dégradez vous-même. Eh! de quel droit osez-vous mépriser mes amis, mes égaux, les vôtres ? Quels sont vos titres, ma mère ? Leur naissance vaut la mienne, et leur cœur vaut mieux que le mien.

LA MARQUISE.

Est-ce vous qui parlez, mon fils ? Est-ce bien vous qui osez... ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui, ma mère, j'ose vous dire que vos richesses ne sont rien, et que je les abhorre si elles donnent le droit d'être ingrat.

LA MARQUISE.

Je t'entends : le voilà, ce mystère que je craignois de découvrir. Que vous étiez bien né pour l'état vil d'où ma tendresse vous a tiré ! vous en avez toute la bassesse. Vous aimez Colette, j'en suis sûre ; vous rougissez de me le dire : mais...

LE MARQUIS.

Non, ma mère, non, je n'en rougis pas. J'aime Colette, je fais gloire de l'avouer ; mon amour pour elle est presque aussi ancien dans mon cœur que ma tendresse pour vous. C'est en vain que j'ai voulu l'éteindre ; grace au ciel, le peu de vertu qui me reste l'a emporté sur mon orgueil. J'ai promis à Colette de l'épouser, je tiendrai ma parole ; mon honneur, ma félicité, en dépendent : je préfère Colette, pauvre, simple et honnête, à toutes vos femmes, dont la richesse est la seule qualité.

LA MARQUISE.

Où en sommes-nous, grand dieu ! Vous l'époux de Colette ! Vous...

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, DURVAL.

DURVAL.

Votre procureur étoit au palais, madame, et j'ai...

LA MARQUISE.

Ah! monsieur Durval, venez à mon secours; venez entendre ce qu'il ose me dire : il veut épouser cette Colette dont je vous ai parlé; il veut faire le malheur et la honte de ma vie.

DURVAL.

Monsieur le marquis, songez donc à ce que vous êtes; songez...

LE MARQUIS.

Songez vous-même à ne pas vous mêler des affaires de mon cœur : depuis que je vous connois, il n'a jamais eu rien de commun avec vous.

LA MARQUISE.

C'en est trop, ingrat : voilà donc le prix de tout ce que j'ai fait! Je n'ai vécu que pour toi, j'ai tout sacrifié pour toi; et, au moment où ta fortune alloit me payer de tant de sacrifices, tu

Digitized by Google

tu veux m'avilir, te dégrader, manquer à ta parole, à celle que j'ai donnée à madame d'Orville !

LE MARQUIS.

Eh! ma mère, dois-je la tromper! Dois-je l'épouser quand j'en aime une autre? Elle va venir, je veux la prendre pour juge; je veux lui déclarer ma passion pour Colette.

LA MARQUISE.

Cruel enfant! voici le premier chagrin que tu me donnes, il est violent; tu aurois dû y accoutumer mon cœur. Écoute-moi, daigne écouter ta mère; elle a peut-être le droit de te supplier. Je te demande, je te conjure de ne parler de rien à madame d'Orville : je t'accorderai du tems pour te décider à l'épouser; mais ne va pas éloigner de moi la plus chère et la plus tendre des amies. Mon fils, j'attends cette bonté de toi. (*A part.*) Si j'étois assez heureuse pour qu'elle ne vînt pas!...

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL, L'EPINE.

L'ÉPINE.

MADAME la comtesse d'Orville.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA COMTESSE, DURVAL.

LA MARQUISE, *à part.*

O CIEL! (*Haut.*) Eh! bonjour, madame; nous commencions à craindre de ne pas vous avoir : mon fils alloit courir chez vous.

LA COMTESSE.

Comment supposiez-vous que je manquerois à mon engagement? Je me sais pourtant gré d'arriver tard, puisque j'ai donné un peu d'inquiétude à monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Madame.....

LA MARQUISE.

Vous êtes-vous promenée aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Non, je sors de chez moi.

LA MARQUISE, *à demi-voix.*

Mon fils a passé sa matinée aux Tuileries, espérant vous y trouver.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je suis trop vrai...

LA MARQUISE.

J'espère que nous dînerons bientôt. Monsieur Durval, voulez-vous bien dire que l'on serve? (*Durval sort.*)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA MARQUISE, *à la comtesse.*

Vous serez seule avec nous.

LA COMTESSE.

J'y serai moins seule que par-tout ailleurs. Si vous saviez combien je suis lasse de ce grand monde où l'on court toujours après le plaisir, sans jamais trouver le bonheur!

LE MARQUIS.

Et comment le trouver, madame, si l'on ne prend pas son cœur pour guide?

LA COMTESSE.

Vous avez raison, monsieur le marquis. Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui? Je vous trouve l'air inquiet.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Pardonnez-lui : il est entièrement occupé de sa reconnoissance et du desir de vous plaire.

LA COMTESSE.

Il est un sûr moyen de plaire; c'est de savoir aimer.

LE MARQUIS.

Ah! madame, cela s'apprend bien vîte; et la première leçon ne s'oublie jamais.

LA MARQUISE, *à la comtesse.*

Voilà ce qu'il m'a dit la première fois qu'il vous a vue.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE MAITRE-D'HOTEL.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

MADAME la marquise est servie.

LA MARQUISE.

Allons nous mettre à table; ensuite j'aurai bien des choses à vous dire.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, DURVAL.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc, monsieur Durval, que cet homme de loi qui vient de demander la marquise et son fils? Auroit-elle un procès?

DURVAL.

Non, madame; c'est une discussion fort peu intéressante, une affaire de rien : soyez sûre que madame la marquise n'est occupée dans ce moment que du bonheur de vous avoir pour sa fille.

LA COMTESSE.

J'espère que ce mariage fera ma félicité. Cependant je suis bien mécontente du marquis : lui que j'ai toujours vu d'une gaieté charmante, il est d'un sérieux qui me glace; il a l'air de m'épouser malgré lui. Je vous assure que, sans mon extrême amitié pour sa mère, je retirerois ma parole.

Digitized by Google

DURVAL.

Il faut pardonner à son âge une timidité que vous prenez pour de la froideur. Son respect pour vous gêne ses sentimens; il n'ose pas encore vous dire qu'il vous aime, et il est distrait par le plaisir de le penser.

LA COMTESSE.

J'ai bien peur, monsieur Durval, que vous n'ayez besoin de tout votre esprit pour le défendre.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LE MARQUIS.

NON, ma mère, non; je ne puis me taire.

LA MARQUISE.

Mais, mon fils, arrêtez; tout n'est pas perdu.

LE MARQUIS.

Tout le seroit si j'étois assez vil pour cacher notre malheur. (*A la comtesse.*) Madame, ma mère avoit un procès d'où dépendoit toute sa

Digitized by Google

fortune : il vient d'être jugé, et nous l'avons perdu.

DURVAL.

Ah ciel!

LA COMTESSE.

Comment! toute votre fortune?

LE MARQUIS.

Il ne nous reste rien au monde que des dettes.

LA MARQUISE.

Le malheur n'est pas si grand qu'il vous le dit. Si vous êtes assez notre amie pour nous obtenir l'appui de votre famille, il est impossible...

LA COMTESSE.

Vous ne doutez sûrement pas, madame, du vif intérêt que vous m'inspirez : mais un procès n'est pas une affaire de faveur; personne n'est assez puissant pour en imposer aux loix. D'ailleurs, à mon âge et dans ma position, je ne peux guère solliciter pour monsieur le marquis ; on interpréteroit mal...

LA MARQUISE.

L'amitié et les engagemens qui nous lient sont des titres plus que suffisans...

LA COMTESSE.

Je voudrois de tout mon cœur vous être utile;

Digitized by Google

mais nos engagemens sont au moins reculés. Je ne me plaindrai point du mystère que vous m'avez fait; je vois avec douleur que je ne peux vous être bonne à rien, et que dans un moment aussi cruel vous avez besoin de solitude.

(*Elle lui fait une grande révérence, et sort.*)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, DURVAL.

LA MARQUISE.

Est-ce bien elle! elle qui me juroit hier encore une éternelle amitié, qui vouloit tout quitter, tout abandonner pour vivre avec moi, pour devenir ma fille! Ah! monsieur Durval, n'en êtes-vous pas indigné?

DURVAL.

Comment! madame, en perdant ce procès, vous perdez toute votre fortune?

LA MARQUISE.

Hélas! je n'avois d'autre bien que cette succession : je ne crains pas de vous ouvrir mon cœur, vous êtes le seul ami qui me reste.

Digitized by Google

DURVAL, *à part.*

Ce procès me ruine aussi.

LA MARQUISE.

Donnez-moi vos conseils.

DURVAL.

Il n'y en a plus quand on est sans ressource. D'ailleurs je suis aussi à plaindre que vous ; je ne dois plus compter sur les promesses que vous m'avez faites ; j'ai perdu mon tems dans votre maison.

LE MARQUIS.

Hâtez-vous donc d'en sortir, monsieur, puisque notre fortune étoit le seul lien qui vous attachoit à nous.

DURVAL.

Mais...

LE MARQUIS.

Ne cherchez point de vaines excuses, nous ne valons plus la peine que vous vous déguisiez. (*Durval sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Eh bien! ma mère, les voilà, ces amis sur lesquels vous osiez compter! Vous voyez...

SCÈNE V.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis m'excusera bien si je prends la liberté de lui demander si ce que l'on dit est vrai.

LE MARQUIS.

Quoi?

L'ÉPINE.

Monsieur, c'est votre procès: on assure qu'il est perdu, et que monsieur le marquis est ruiné.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Cela n'est que trop vrai ; laissez-nous.

L'ÉPINE, *à part.*

Oh! c'est bien mon projet. (*Haut.*) Mais, monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien?

L'ÉPINE.

Monsieur le marquis ne gardera peut-être pas de domestique ; et je sais une maison où je pourrois entrer : voilà pourquoi, si c'étoit un effet de votre bonté de me mettre à la porte en me payant, je vous serois fort obligé.

LE MARQUIS.

L'Épine, ce soir vous serez payé, et libre d'aller où vous voudrez : sortez.

L'ÉPINE.

Oh! je ne suis pas inquiet, monsieur; mais...

LE MARQUIS.

Mais jusques-là je suis votre maître; sortez, ne me le faites pas répéter.

L'ÉPINE, *s'en allant.*

Il faut qu'il ait encore de l'argent, car il est fier.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

Du courage, ma mère! la bassesse de ceux que vous avez cru vos amis, doit vous consoler. Puisqu'ils n'aimoient que vos richesses, ce sont eux qui les ont perdues; et nous y gagnerons le bonheur de vivre pour nous. Cependant ne négligeons aucun des moyens qui nous restent : vous avez d'autres amis; Darmont m'a toujours paru vous être véritablement attaché...

LA MARQUISE.

Oui, mon fils; j'ai été assez heureuse pour lui rendre de grands services : je vais mettre sa reconnoissance à l'épreuve. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Moi, je vole chez Colin; c'est à lui que je veux tout devoir.... Mais Colette, Colette qui croit que je l'ai trompée, qui s'est retirée sans vouloir m'entendre, ne pensera-t-elle pas que c'est l'indigence qui me ramène à ses pieds? Ce doute est affreux, et me retient malgré moi. Que je suis malheureux! Je n'oserai plus lui dire que je l'aime.... O ciel! voilà Colin: comment oser lui parler?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS; COLIN, *un papier à la main.*

COLIN.

Vous ne comptiez plus me revoir; rassurez-vous, c'est la dernière fois. Je ne viens point troubler les apprêts de votre mariage; je ne viens point vous reprocher votre fortune et votre bonheur: j'ai voulu vous rendre moi-même cette promesse que ma sœur eut la foi-

Digitized by Google

blesse d'accepter; j'ai voulu briser de ma main tous les liens qui nous attachoient l'un à l'autre; vous êtes libre, et vous serez heureux : je vous estime assez peu pour en être sûr.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel langage ! et je l'ai mérité !

COLIN.

Vous craignez de rougir en reprenant ce papier ? Vous n'avez pourtant pas rougi, lorsqu'avec un air de franchise et de tendresse, ici, à cette même place, vous nous demandiez pardon; vous parliez à ma sœur de mariage et d'amour, tandis que vous aviez tout conclu pour en épouser une autre demain. Allez : l'homme capable d'une ruse aussi indigne, doit tirer vanité de n'être ému de rien : osez me regarder, c'est à moi de rougir.

LE MARQUIS, *après une pause.*

Oui, vous avez raison. J'ai pu vous cacher un mariage... qui ne se seroit pas fait; il est juste que j'en sois puni. Rendez-moi cette promesse : (*Il la prend.*) c'est le seul bien qui me reste : mais j'en suis indigne, il faut y renoncer. (*Il la déchire.*) Allez, abandonnez un malheureux qui ne mérite que votre mépris; mais hâtez-vous de l'abandonner : si vous saviez combien il est à plaindre, peut-être...

Digitized by Google

COLIN.

Vous, à plaindre! et tout succède à vos vœux : vous épousez, dit-on, une femme de qualité dont le crédit doit vous porter au comble des honneurs; vous jouissez d'une fortune immense; votre mère vous idolâtre; tout ce qui vous entoure n'est occupé que de vous plaire: rien ne peut altérer tant de bonheur. Le seul souvenir d'un ami et d'une maîtresse que vous avez trompés, pourroit vous importuner dans vos plaisirs : mais vous n'entendrez jamais parler d'eux; et, dans la classe où vous allez monter, on oublie aisément les malheureux qu'on a faits.

LE MARQUIS.

C'en est trop, Colin; respectez mon malheur: apprenez...

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE.

COLETTE, *accourant.*

Ah! mon frère, ils ont perdu tous leurs biens; vous l'ignorez, et j'accours pour vous empêcher d'insulter à leur infortune.

COLIN.

Comment, ma sœur? expliquez-vous.

COLETTE.

Leur malheur est déjà public: un procès les a dépouillés de toutes leurs richesses; ils sont réduits à la plus affreuse indigence.

LE MARQUIS.

Oui; et je regrette peu tout ce que j'ai perdu: mon plus grand malheur, celui qui me touche le plus, c'est que vous me croyiez coupable; et j'ai trop d'intérêt à vous paroître innocent, pour que j'ose me justifier.

COLETTE.

Vous justifier! croyez-moi, épargnez-vous ce soin: on ne trompe qu'une fois celle qui ne méritoit pas d'être trompée. Mais vous êtes malheureux

malheureux, je viens supplier mon frère de vous secourir. Oui, mon frère, il n'a offensé que moi; il n'a manqué qu'à l'amour, l'amitié doit l'ignorer. Tu serois cent fois plus coupable que lui si tu l'abandonnois; car il me restoit mon frère, et que lui restera-t-il? Sa maison est déjà déserte; tout le monde le fuit. Mon frère, tu seras son appui, tu le tireras de l'infortune; et mon cœur te payera de tes bienfaits, en ajoutant à ma tendresse pour toi, toute celle que j'avois pour lui.

LE MARQUIS.

Colette, vous déchirez mon cœur et vous l'enflammez. Non, je ne vous ai pas trompée; dès l'instant où je vous ai vue, j'étois résolu de rompre ce mariage. Si je vous l'ai caché, c'étoit pour ne pas paroître si coupable, c'étoit pour ne pas vous affliger.

COLETTE.

Si vous aviez jamais aimé, vous sauriez que la plus affreuse nouvelle n'afflige pas autant que le plus léger manque de confiance.

LE MARQUIS.

Eh bien! Colette, décidez de mon sort. Je suis au comble du malheur : sans ressource, abandonné de tout le monde, je n'ai d'appui

Digitized by Google

que vous seule. Rendez-moi votre cœur, j'accepte vos bienfaits : mais, si vous ne m'estimez pas, si vous ne m'aimez plus, vous avez perdu le droit de m'être utile; je ne veux rien vous devoir.

COLETTE.

Quoi! vous voulez...

LE MARQUIS.

Je veux mourir, où être aimé de vous : cette volonté ne m'est pas nouvelle.

COLETTE.

Mon frère, si nous l'abandonnons, persomne ne viendra le secourir.

LE MARQUIS.

Point de pitié, Colette; ce sentiment est affreux quand il succède à l'amour. Haïssez-moi, ou pardonnez-moi comme vous me pardonniez autrefois.

COLETTE, *le regardant.*

Ah! que l'infortune vous va bien! Depuis que vous êtes malheureux, vous ressemblez bien davantage à ce Jeannot que j'ai tant aimé.

LE MARQUIS.

Je n'ai jamais cessé de l'être; mon cœur

Digitized by Google

vous en répond : il est à vous, ce témoin-là; il ne peut vous mentir.

COLETTE.

Si j'étois bien sûre...

SCÈNE X.

LE MARQUIS, COLIN, COLETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Mon fils, tout est perdu! je viens de chez un ingrat qui me doit tout; il n'a pas même voulu me recevoir. Que devenir? il ne me reste plus rien sur la terre.

COLIN.

Ah! madame, pourquoi oubliez-vous qu'il vous reste Colin ? Ma sœur et moi nous avons éprouvé aujourd'hui une douleur plus vive que celle qui vous accable : vous ne perdez que votre fortune; et nous avons craint d'avoir perdu nos amis. C'est à vous, madame, à nous prouver notre injustice; c'est à vous à consoler nos cœurs en acceptant tout ce que nous possédons.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

J'en étois sûr, Colin. Oui, ma mère, voilà votre ami, votre bienfaiteur; c'est à lui que mon cœur vous confie : quant à moi, il m'est impossible de partager le bonheur que vous promet son amitié.

LA MARQUISE.

Qu'entends-je, mon fils? Tu veux me quitter?

LE MARQUIS, *montrant Colette.*

Elle ne m'aime plus; elle croit que je l'ai trompée.

LA MARQUISE.

Vous, Colette! Et c'est pour vous seule qu'il osoit me désobéir; c'est pour vous...

COLETTE.

N'achevez pas, c'est lui que je veux croire. Oui, je suis sûre de ton cœur, et je ne te rends pas le mien; jamais je n'ai pu te l'ôter. Ta Colette est aujourd'hui bien plus heureuse que toi, puisque c'est elle enfin qui fera ton bonheur.

(*Le marquis tombe à ses pieds, et se tourne vers Colin.*)

LE MARQUIS.

Et toi, es-tu mon frère?

Digitized by Google

COLIN *l'embrasse.*

Il y a long-tems. (*A la marquise.*) Madame, nous étions destinés à ne faire qu'une famille; souffrez que votre fils épouse ma sœur, et que tout mon bien lui serve de dot.

LA MARQUISE.

Ah! Colin, quelle vengeance! et combien vous êtes au-dessus de moi!

COLIN.

Vous vous trompez, puisque c'est vous qui êtes malheureuse.

LE MARQUIS.

Eh! ma mère, dites donc bien vîte que vous me donnez à Colette.

LA MARQUISE.

Hélas! mes enfans, c'est moi qui me donne à vous. Mais comment pourrai-je réparer jamais...?

COLETTE.

Ah! ma mère, si vous saviez combien je vous dois pour le plaisir de vous appeler ma mère!

COLIN.

J'ai ici de quoi vous acquitter avec vos créanciers. Nous donnerons à ta mère, mon cher Jeannot, ton patrimoine d'Auvergne; la

Digitized by Google

dot de ta femme restera dans mon commerce, que je ne ferai plus que pour vous deux. (*A la marquise.*) Approuvez-vous ce que je lui propose?

LA MARQUISE.

Je vous devrai, Colin, bien plus que vous ne pensez; vous m'avez appris que le bonheur n'est pas dans la vanité, et que la vertu seule vient au secours de l'infortune.

FIN DU TOME PREMIER.

94257

5832420

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

AVANT-PROPOS. *Page* 1

LES DEUX BILLETS, comédie en un acte et en prose. 27

LE BON MÉNAGE, comédie en un acte et en prose. 65

LE BON PÈRE, comédie en un acte et en prose. 115

LA BONNE MÈRE, comédie en un acte et en prose. 173

LES JUMEAUX DE BERGAME, comédie en un acte et en prose. 231

MYRTIL et CHLOÉ, idylle de M. Gessner. 271

MYRTIL et CHLOÉ, pastorale. 277

JEANNOT et COLIN, comédie en trois actes et en prose. 305

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

B.12.3.217
B.N.C.F.

Digitized by Google

Digitized by Google